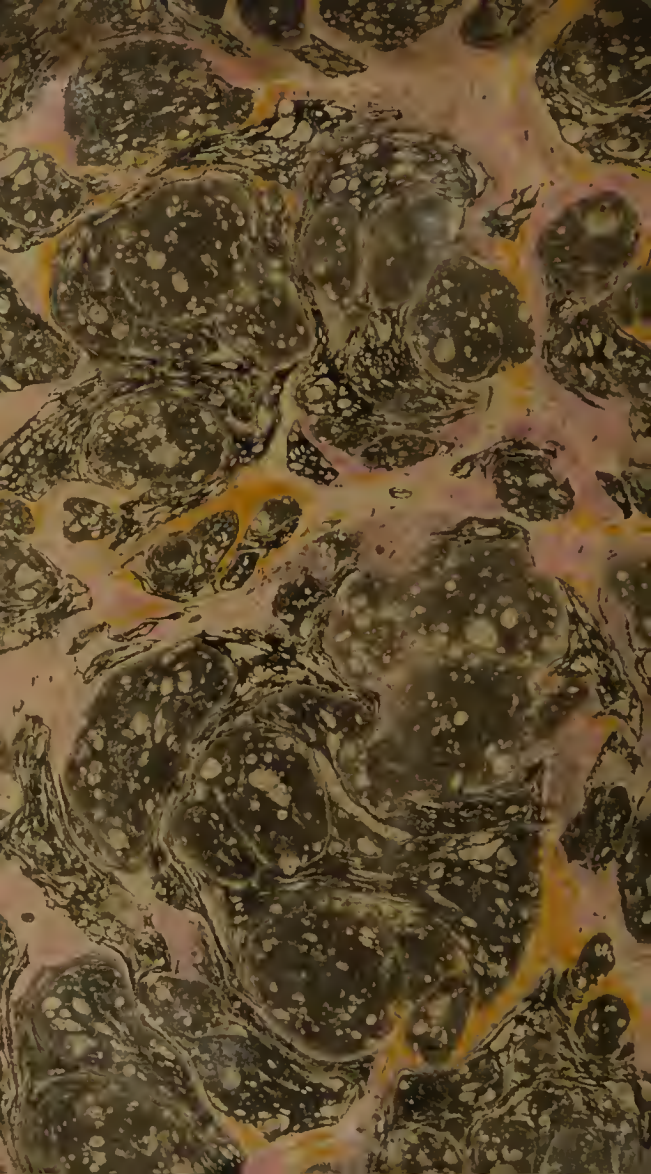
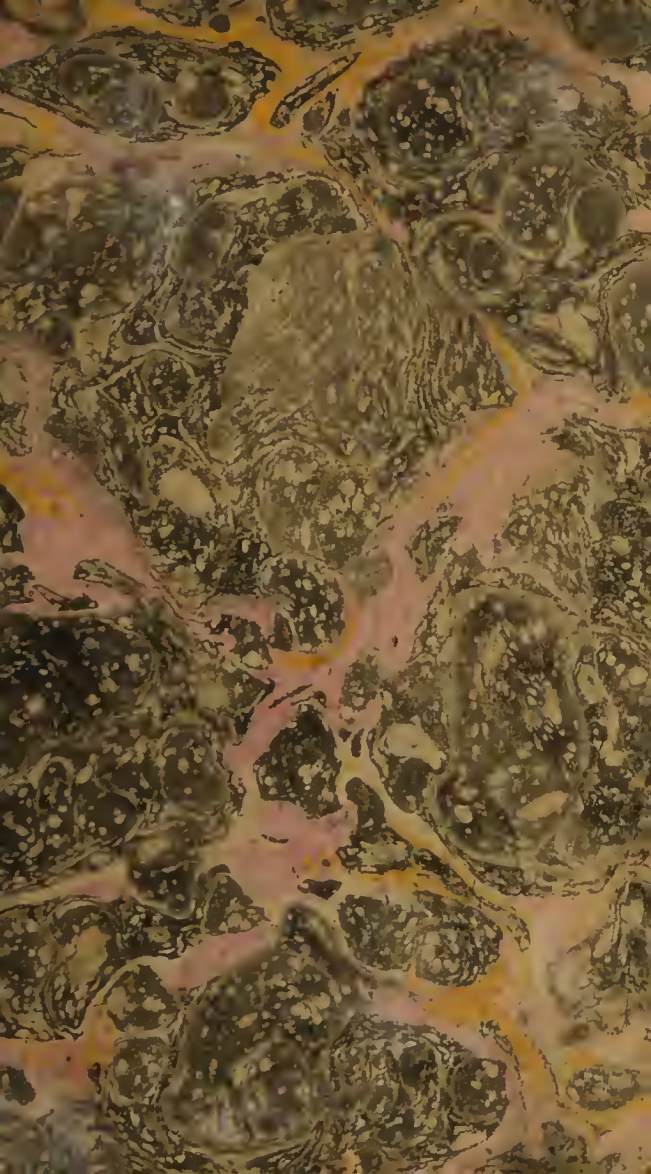




Supp 57,586/A

Jean de
la RIBELLE
BARBIER
V.
T. 2. p. 37

Tir Whitman

DE

L'ÉDUCATION

PHYSIQUE ET MORALE

DES ENFANS

DES DEUX SEXES.

A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

51750

AVERTISSEMENT.

JE n'ennuyerai pas mes Lecteurs par un étalage préliminaire de toutes les idées qui entreront dans la composition de cet Ouvrage : je me borne à les prévenir que le désir de chercher la meilleure méthode pour la plus parfaite éducation des enfans, les a fait naître.

J'eus, il y a quelques années, le courage d'exposer sous les yeux du Public des Réflexions sur l'Education physique & morale des Femmes ; mais j'ai eu le loisir de réfléchir sur l'insuffisance de cet essai. M'étant contenté de parler, peut-être même trop superficiellement, des talens, des facultés, que les femmes ont reçus de

la nature, je me reproche de n'avoir pas assez insisté sur les droits exclusifs qu'elles ont à l'éducation physique & morale des deux sexes indistinctement. C'est pour rétablir cette vérité, & essayer de la mettre dans tout son jour, que je reviens aujourd'hui sur mes pas, que j'entreprends de développer avec plus d'étendue les conséquences qui devoient naturellement résulter de mes premieres idées.

L'Education physique & morale des deux Sexes ne pourra jamais réussir, si elle n'est prise & suivie dès les premiers instans de la naissance : c'est une vérité qui a tant de fois été annoncée, qu'il est devenu très-inutile de la répéter. Or, à qui l'Etre Suprême a-t-il destiné les soins de cette éducation ? A-t-il formé les hommes

pour en pouvoir remplir la tâche avec la même facilité, avec les mêmes espérances de succès que les femmes ? Que le plus présomptueux réponde à ces questions. Si leur incapacité, si leur impuissance est décidée, qu'imagineront-ils pour y suppléer ? le secours des mercénaires ? Les inconvéniens qui en résulteront sont universellement connus : il n'y a point de familles, point de sociétés dans nos Villes, dans nos Campagnes, où l'on ne voie les tristes effets d'une si dangereuse ressource.

Que l'on s'applique à développer, dès la plus tendre jeunesse, l'intelligence des filles, & à leur inspirer le goût de l'étude & l'amour de la vertu. Que l'on s'attache à les rendre robustes, fortes & courageuses, par l'usage de tous les exercices qui con-

duiſent à ces avantages. Qu'on les entretienne ſans ceſſe de leur ſublime deſtination, & qu'on la leur faſſe enviſager comme le vrai chemin pour elles de l'honneur & de la gloire. Enfin, dans l'éducation des enfans, ſur-tout pour le premier âge, que les hommes ſachent ſe dépouiller de tout empire, & ne prétendent y participer que par les conſeils & les ſoins qui ſeront à leur portée; &, dès la premiere génération qui ſuccédera, on verra les effets d'une ſi ſalutaire révolution.

En traitant une matiere ſi vaſte, ſi importante, je laiſſerai, ſans doute, beaucoup à dire encore à ceux qui auront la noble ambition d'ajouter à mes idées. Quand les élans de mon zele ne feroient qu'ouvrir la carriere, & engager à la courir, que je ſerai

récompenſé, ſi j'ai du moins contribué à faire naître l'aurore ſi déſirée des plus beaux, des plus heureux jours de l'humanité !

AUX FEMMES.

SEXE choisi par l'Eternel pour être la plus brillante image de sa toute-puissance, voulez-vous briser vos chaînes, cesser d'être avili par l'orgueilleuse présomption des hommes, avoir la gloire de rendre à l'espece humaine toutes les prérogatives dont elle est actuellement déchue ? agréez mes efforts. J'entreprends de tracer les vrais moyens d'épurer vos vertus, de donner un libre essor aux facultés que la Nature vous a prodiguées, de déposer en vos mains le sceptre de l'éducation.

Dans les réflexions que je vais présenter, je m'attache à démontrer que la fatale oisiveté & la honteuse igno-

rance auxquelles vous paroiſſez condamné, ſont les ſources de cette infinité de maux qui accablent & dégradent le genre-humain : je m'attache à démontrer qu'en vain l'on cherchera, de ſiecle en ſiecle, une méthode ſûre pour la parfaite éducation de la Jeuneſſe, jamais aucune ne réuſſira, tant que vous n'en ſerez pas regardé comme la baſe eſſentielle, comme le premier mobile ſur lequel devra rouler ce chef-d'œuvre ; tant qu'on ne vous rendra pas capable de remplir cette précieuſe deſtination, en vous laiſſant le libre exercice de toutes les facultés, de tous les talens, dont l'Être Suprême vous a ſi libéralement départi tous les germes.

Pour embraſſer la réforme que je vais vous propoſer, il vous coûtera ſans doute quelques ſacrifices : mais,

dès que vous aurez pris la généreuse résolution de les faire, quelle source de félicités ne vous ouvrirez-vous pas, en abjurant ce goût excessif qu'on vous a malheureusement inspiré jusqu'ici pour l'oisiveté, la mollesse, la frivolité, & toute cette foule de dangereux poisons qui servent d'alimens aux plus funestes passions ! Avec quelle satisfaction le souverain Modérateur de l'Univers ne vous verra-t-il pas rentrer dans l'ordre de sa création, devenir la gloire & l'honneur de la Terre, assurer à la Vertu le triomphe le plus durable ! Les hommes eux-mêmes pourront-ils s'empêcher de convenir, dans leurs plus délicieux transports, qu'ils auront, enfin, sous votre empire, rencontré leur plus solide bonheur ?

Pour reposer l'attention que deman-

deront les différens détails de cet Ouvrage, je le diviſerai en ſept Chapitres.

Dans le premier, je démontrerai les défauts de l'éducation actuelle des femmes. Page 1.

Dans le ſecond, je donnerai des principes pour la premiere éducation, & qui conduiront juſqu'à l'âge de trois à quatre ans. Pag. 63.

Dans le troiſieme, je traiterai de l'éducation des deux ſexes, depuis l'âge de trois à quatre ans, juſqu'à dix. Pag. 148.

Dans le quatrieme, je n'embraſſerai que deux ans, c'eſt-à-dire, depuis dix ans juſqu'à douze. Pag. 244.

Dans le cinquieme, je tracerai la marche des ſix plus eſſentielles années

de l'inſtruction, qui finiront à dix-huit ans révolus. Pag. 268.

Dans le ſixieme, je propoſerai mes idées pour achever de donner aux éleves toutes les connoiſſances qui leur conviennent, les introduire dans le monde, & leur en faire connoître les écueils les plus dangereux; derniere époque qui ſera terminée à vingt ans révolus. Pag. 332.

Dans le ſeptieme, je réſumerai toutes les idées qui auront ſervi à la compoſition de cet Ouvrage, & je m'appliquerai à prévoir toutes les difficultés qui pourroient m'être oppoſées. Pag. 378.

DE L'ÉDUCATION
PHYSIQUE ET MORALE,
DES ENFANS DES DEUX SEXES.

CHAPITRE PREMIER.

Défauts de l'Education actuelle des Femmes.

EXAMINONS, ſans préjugés, l'éducation que l'on donne aux Femmes chez preſque tous les Peuples de la terre, & nous verrons que cette partie ſi eſſentielle du genre humain, eſt traitée comme ſi elle n'étoit qu'une ſeconde claſſe qui ne mérite, ni la même diſtinction, ni la même attention que celle des hommes. Tous les plus

grands ſoins, toutes les leçons de vertu, de ſcience, de généroſité, de vaillance, ſont en effet pour les hommes. Les Femmes, au contraire, abandonnées dès leur naiſſance à des eſprits bas, timides & ſuperſtitieux, en contractent tous les vices. Il eſt, pour ainſi dire, de l'eſſence de leur inſtitution, de leur inſpirer une lâche timidité qui les rende incapables de ſe défendre d'aucun danger, une molle oiſiveté qui s'oppoſe au développement & à l'accroiſſement de leurs forces, une aveugle ſuperſtition qui, des choſes les plus ſimples, ou les plus naturelles, leur faſſe des phantômes ou des monſtres; un fol amour-propre qui porte en elles, juſqu'à l'excès, le déſir de plaire, le goût des vaines parures, une averſion decidée pour tout ce qui leur paroît gêner l'eſprit, aſſujettir à des devoirs.

Où les ſemences de cette pernicieuſe éducation ont-elles pu prendre naiſſance? Les femmes ſont-elles formées d'une matiere moins parfaite que celle dont l'homme eſt compoſé? Des oracles du Ciel les ont-elles exclues de

toutes ces sublimes études, de ces profondes méditations où les Héros, les Savans, les Philosophes, savent puiser leurs talens, leurs connoissances, leurs vertus ? les ont-ils condamnées aux seules occupations de l'aiguille & du fuseau ? Parcourons les annales les plus accréditees du genre humain, nous n'y trouverons point de quoi former des doutes sur ces objets. L'homme, disent les plus anciens, les plus révérés Historiens, fut pétri d'un limon grossier que l'Etre suprême anima de son souffle, & ce fut de cette sublime preparation que la Sagesse éternelle forma la femme. Ce divin procédé établit-il une prérogative en faveur du premier être créé ? n'annonceroit-il pas plutôt que si le souverain Créateur n'avoit pas eu dessein de rendre la femme le plus parfait de ses ouvrages, il eût débuté par sa création, avant de s'occuper de celle de l'homme ? Ah ! sa conduite, n'en doutons point, a été la même qu'il a observée en formant, des parties épurees de la terre, toutes ces pierres précieuses dont nos yeux ont tant de

peine à ſoutenir le brillant éclat, les feux étincelans.

Il y auroit de l'abſurdité à penſer que l'ame des femmes eſt d'une autre nature que celle des hommes. Or, toute intelligence, d'où dérivent nos idées & les principes de nos actions, réſidant dans l'ame ſeule, pourquoi l'ame des femmes ſeroit-elle moins capable que celle des hommes de s'adonner aux Arts, aux Sciences, à l'étude de la Philoſophie, & de s'y diſtinguer par les plus grands ſuccès ? C'eſt bien en vain que pour les en exclure on ſe rejette ſur la délicateſſe de leur conſtitution, ſur la foibleſſe de leur tempérament. Le ſavant Naturaliſte eſt en état de démontrer que cette prétendue foibleſſe d'organiſation chez les femmes, ne vient que du défaut de ces ſalutaires exercices, qui rendent celle des hommes forte & robuſte. La délicateſſe de la conſtitution des femmes ne ſert, comme le penſoit Ariſtote, qu'à prouver qu'étant moins chargées de matière, leurs organes n'en ſont que plus dégagés pour pénétrer toutes les Sciences,

réussir dans les Arts, avec moins d'efforts, avec plus de rapidité que les hommes.

Maintenant que les lumieres de la raison triomphent de l'ignorance dans laquelle nos aïeux ont si long-tems langui, il est tems de renoncer à l'injuste supériorité que nous nous sommes exclusivement arrogée, & que nous nous étudions si constamment à perpétuer. Hâtons-nous d'en faire cesser les funestes conséquences. Developpons la constitution physique & l'intelligence des femmes, par les secours d'une bonne éducation. Les exercices auxquels on les livrera, dès l'âge le plus tendre, commenceront à établir leurs forces, préserveront leurs membres, leurs vaisseaux, leurs fibres, leurs muscles, d'être atteints de cette délicatesse, de ces irritations, de cette molle sensibilité, germes infaillibles de leur foiblesse & de toutes les maladies qui les affligent. Les leçons assidues, les utiles études dont on commencera dès l'enfance à leur inspirer le goût, donneront insensiblement du mouvement & de l'énergie à leurs

ſacultés naiſſantes, dirigeront progreſſivement tout le cours de leur vie dans les ſentiers de la ſageſſe & de la vertu, & les accoutumeront à n'enviſager qu'avec horreur tout ce qui pourroit les en écarter. Il n'eſt point d'autre voie pour rétablir l'eſpece humaine dans toute ſa vigueur premiere. De l'abſurde ſyſtême de la domination excluſive des hommes, ſont nés tous les maux qui déſolent le monde : l'on chercheroit en vain une autre cauſe à nos mœurs dépravées, aux infirmités, aux vices, aux deſordres, qui en ſont les ſuites néceſſaires.

Plus on s'occupe à raiſonner avec impartialité ſur la chimérique diſtinction des deux ſexes ; plus on étudie les motifs de l'inſenſée préſomption des hommes, & plus on découvre d'inconſéquences dans les principes de leur uſurpation & de leur conduite. L'homme & la femme ont en effet reçu, dans l'ordre de la création, différentes deſtinations ; mais leurs corps ayant été conſtruits preſque ſous une même forme, & la charpente eſſentielle en étant toute ſemblable, par

quelle raison la nature auroit-elle établi pour eux une distinction d'emplois & de talens ? Est-il dans les divers exercices de la société humaine aucune étude, aucune Science, aucun Art, pour lesquels les femmes n'aient pas les mêmes dispositions, la même aptitude que les hommes ? n'a-t-on pas souvent vu, dans toutes ces parties, des femmes surpasser leurs rivaux ? Si l'avantage du nombre est du côté de ceux-ci, il vient nécessairement de la difference d'éducation : on ne peut donner d'autre raison de cette différence, que le faux préjugé sur lequel on s'est, depuis bien des siecles, persuadé, par une injuste habitude, que les exercices, les Arts, les professions qui conviennent aux uns, ne doivent pas être le partage des autres. Dans tous les siecles, & sur-tout dans ceux où les Egyptiens, les Grecs & les Romains étoient l'honneur de la terre, on a toujours vu des femmes qui avoient de l'inclination & de l'aptitude pour tous les exercices gymnastiques & militaires, tandis que le plus grand nombre fuyoit les périls de la guerre,

les travaux du Gymnaſe. On a toujours vu, dans la même proportion, des femmes ſavantes & philoſophes, & une multitude d'ignorantes & de ſuperſtitieuſes ; mais la même alternative s'étant auſſi, de tout tems, rencontrée parmi les hommes, a-t-on dû tirer une conſéquence qui autoriſe à donner à ceux-ci la préférence ?

C'eſt aux femmes que, dans l'ordre de la nature, appartiennent les travaux des groſſeſſes, de la nourriture & du ſoin des enfans, ce qui occupe au moins le tiers le plus actif de leur vie. Elles ſont d'ailleurs, par une convention générale, & dont l'origine remonte peut-être juſqu'au premier âge du monde, chargées de tout le détail de l'intérieur de leurs maiſons. Ces occupations demandent tout leur tems, & ſouvent, pour être bien remplies, n'admettent que peu de partage. Mais, eſt-ce donc une raiſon pour les priver, avant que les engagemens & les devoirs d'un état puiſſent avoir lieu, d'une éducation qui les rende fortes & courageuſes, qui enrichiſſe leur eſprit de toutes les Sciences, de toutes les connoiſſances,

de tous les talens dont elles peuvent être capables ? Cette éducation, au contraire, ne les mettroit-elle pas en état de pouvoir élever elles-mêmes leurs enfans, dès l'âge le plus tendre, sur les mêmes plans, avec les mêmes soins dont elles auroient éprouvé de si heureux effets ? Y auroit-il rien de plus avantageux pour l'humanité entiere, que la révolution qui seroit le fruit d'une si sage conduite ? Au lieu de tous ces frivoles amusemens que la mollesse & l'oisiveté traînent à leur suite, pour pallier les ennuis d'une vie désœuvrée, pour masquer la honte d'une vile ignorance, les femmes, en état de cultiver tous les Beaux-Arts, en état de s'occuper de l'étude des meilleurs livres, de méditer, de raisonner sur ce qu'enseigne la plus saine Philosophie, goûteroient dans ces délicieuses occupations des plaisirs toujours variés, toujours renaissans. Les hommes, de leur côté, ne trouvant plus chez les femmes que des modeles & des leçons de tous les talens, de toutes les vertus, ne se croiroient dignes d'elles qu'en se montrant également animés

de goût pour l'étude, d'amour pour les Sciences & les Beaux-Arts, qu'en ſe montrant vraiment vertueux & courageux. Eh ! quel mépris des femmes bien élevées, bien inſtruites, ne feroient-elles pas alors de tous ces jeunes vieillards qui, morts à eux-mêmes avant l'âge, n'ont aujourdhui à leur offrir, pour tout mérite, que les froids tranſports de leurs cœurs flétris, que les paſſions uſées de leurs corps languiſſans !

Ce n'eſt point du tout dans cette partie de la vie où les femmes ſont livrées aux travaux des groſſeſſes & aux détails de l'économie domeſtique, qu'il eſt queſtion de leur donner de l'éducation : l'exemple de celle des hommes ſuffit pour le rendre ſenſible. Eſt-ce en effet dans l'âge viril que l'on commence à les dreſſer à tout ce qui peut développer & accroître leurs forces, éclairer leur intelligence, orner leur eſprit ? Eſt-ce au milieu du tumulte des armes ? Eſt-ce tandis que des hommes ſont occupés dans les charges, dans les emplois, dans toutes les profeſſions qui demandent toute leur aſſiduité, qu'il eſt tems de commencer à leur former le corps &

l'eſprit ? Non, ſans doute. C'eſt dès la plus tendre enfance que l'on doit y travailler avec l'attention la plus ſuivie. Comportons-nous de même pour les femmes : les vues de la nature ſur elles n'en ſeront ni offenſées, ni dérangées ; il en réſultera au contraire les moyens les plus ſûrs de porter ſes chefs-d'œuvre à la plus grande perfection.

Chez les anciens Peuples, les femmes étoient conſtituées comme le ſont aujourd'hui celles de toutes les Nations policées. On voyoit cependant communément à Sparte, il y a deux mille ans, des femmes fortes & courageuſes, qui, après avoir fait les délices de leurs maris, étoient encore la gloire de leur pays, par les grands hommes qu'elles avoient nourris, exercés aux plus rudes travaux, dreſſés aux plus héroïques vertus. Rien n'étoit plus commun que de voir à Athènes, & dans les Villes les plus renommées de la Grèce, des femmes inſtruites dans toutes les Sciences, admiſes dans les plus célèbres Ecoles de Philoſophie, diſputer aux hommes les prix qui étoient la récompenſe publique des talens, &

même quelquefois les remporter. Parmi les exemples que l'on en peut citer, on voit Corine enlever cinq fois la couronne poétique à Pindare ; Cyniſca, remporter le prix de la courſe des chars attelés de quatre chevaux ; Agnodice, jugée en plein Aréopage capable d'exercer l'Art des accouchemens concurremment avec les Médecins ; Socrate, n'avoir, pour la Rhétorique & la Politique, d'autre maître que la belle Aſpaſie. Chez les Scythes, les filles, juſqu'à leur mariage, étoient employées dans tous les travaux de la guerre, & expoſées à tous ſes périls. Il ne leur étoit permis de ſe marier qu'après avoir donné dans les combats des preuves réitérées de leur force & de leur valeur. Chez les Egyptiens & les anciens Perſes, on voyoit les femmes tenir ſeules les rênes du gouvernement domeſtique, tant au-dedans qu'au-dehors. On étoit chez eux ſi aſſuré, ſi pénétré des vertus de leur ſexe, que les filles ſeules y étoient chargées de tous les ſoins que pouvoient exiger, ou les infirmités, ou la caducité de leurs parens, & l'on ſait

avec quelles attentions les saints devoirs de la piété filiale étoient recommandés & observés chez ces Peuples. Que de modeles de vertu, de force, de courage, de science, chez les femmes de l'ancienne Rome ! Les hommes étoient continuellement occupés, ou dans les armées, ou dans des emplois qui les tenoient éloignés de leurs familles. Les enfans alors ne pouvant, au désir des loix générales, paroître avec eux qu'ils ne fussent en état de porter les armes, les meres seules en restoient chargées, &, autant par leurs propres exemples que par la persuasion de leurs leçons assidues, savoient les rendre propres à soutenir tous les travaux de la carriere militaire, & à en envisager sans effroi tous les périls; savoient leur inspirer l'amour de la vertu, le goût des Sciences & des Beaux-Arts. C'est de l'école de ces dignes femmes qu'est sortie cette foule de Héros & de grands Magistrats, d'Hommes savans, de sublimes Philosophes, & d'excellens Artistes; qui a assigné à ces Peuples les premiers rangs sur tous ceux que l'Histoire a le plus

célebrés. Peut-on penſer que de tels avantages fuſſent dus à des femmes ſans éducation, renfermées dans les bornes d'une vie purement animale, uniquement occupées de tout ce qui pouvoit flatter leur ſenſualité, & ſatisfaire leurs paſſions voluptueuſes ? Eſt-ce ſous de tels traits que les Hiſtoriens nous ont fait connoître les Cornelie, les Porcie, les Octavie, les Sulpicie, & tant d'autres dont ils nous ont tranſmis les noms & les vertus, les talens & les belles actions ?

Si nous voulons des exemples plus récens de vertus, de courage & de ſcience chez les femmes, combien, dans l'hiſtoire moderne, n'en trouverons-nous pas qui ne le cedent en rien aux plus admirables de ceux que nous offre l'ancienne !

A l'âge, diſent nos Hiſtoriens, où les filles, ſous la conduite de leurs mères, commencent à être introduites dans les cercles, à fréquenter les ſpectacles & les bals, la célebre Jeanne, Comteſſe de Montfort, manioit les armes, domptoit un cheval avec la dextérité des plus grands Maîtres,

s'exerçoit à poursuivre à la course, & à combattre les animaux les plus féroces & les plus dangereux, apprenoit, sous des Officiers expérimentés, les plus savantes manœuvres de la guerre, parcouroit sur les Cartes géographiques toutes les parties habitées du globe, étudioit les mysteres de la Politique, sous les leçons de Personnages consommés dans cet art. Avec ces connoissances, appuyée de son seul courage, Jeanne fut capable d'assurer elle-même ses droits & sa puissance; elle sut vaincre tout ce qui pouvoit s'opposer, ou à sa propre sûreté, ou au succès de ses entreprises. Qui ne connoît les exploits heroïques de cette illustre femme? Avec quelle conduite, avec quelle intrépidité, après avoir plusieurs fois triomphé de ses ennemis sur l'un & l'autre elément, elle fit rentrer au Domaine de son fils le Comté de Bretagne, dont, depuis si long-tems, de puissans Princes disputoient à sa Maison la légitime proprieté.

Que faudroit-il de plus pour prouver combien une bonne éducation fait

développer les diſpoſitions naturelles des femmes, fixer avantageuſement leurs qualités perſonnelles ? Dira-t-on que le ſang de la haute Nobleſſe eſt d'une ſource privilégiée ? diſtinction chimérique ! Nous en avons la preuve la plus éclatante dans cette étonnante fille ſi connue ſous le nom de Pucelle d'Orléans. Née de parens obſcurs, ſans autres talens que ſes forces naturelles & l'énergie de ſon ame, le Comte Dunois la choiſit pour l'aider à relever le courage abattu des François, & à relever la couronne chancelante de ſon Roi ; & tout-à-coup cette généreuſe fille, ſous les rapides leçons de ce grand homme, devient tout-à-la-fois le plus vaillant ſoldat & le plus grand capitaine de ſon armée. Toutes les idées de Dunois ſe rangent dans ſa tête ; ſon intelligence ſaiſit tous les conſeils, toutes les ſavantes manœuvres du héros qui l'inſtruit, &, au prix de ſon propre ſang, elle les exécute avec un ſuccès que rien ne peut arrêter, ni la force des Anglois, ni la ſcience & la célébrité de leurs plus grands généraux. Avec

quelle intrépidité ne fut-elle pas braver la mort, jusques sur le bûcher où cette fille si merveilleuse expira, victime de l'atrocité du fanatisme, de l'imbécillité de la superstition. Rivaux éternels de la France ! les larmes que vous versâtes à la vue de cette horrible scene, prouvent combien la vraie valeur a toujours su intéresser vos cœurs !

Bonne, simple paysanne de la Valteline, occupée à garder des moutons, est apperçue par Pierre Brunoro, fameux Capitaine, qui voyageoit dans cette contrée. Frappé des traits de cette fille, il parvient à obtenir d'elle qu'elle le suivra, & qu'elle l'accompagnera même dans toutes ses expéditions militaires. Bonne sent toute l'humiliation de son état, mais s'attache à montrer tant de force & de vertu, tant d'intelligence & de courage, que Brunoro, au bout de quelques années, crut ajouter à sa gloire, en l'épousant. Dans la guerre de Venise, contre François Sforce, Duc de Milan, on la vit, seule, à la tête de différens corps de troupes, signaler sa prudence & son

intrépidité dans beaucoup de combats, dans pluſieurs ſieges mémorables. Veniſe, en guerre contre les Turcs qui avoient deployé toutes leurs forces dans l'iſle de Négrepont, n'héſita pas d'envoyer contre eux ce couple héroïque, & ſa confiance ne fut point trompée. Après de nombreuſes defaites, ces barbares, ſi avides de conquêtes, furent obligés de renoncer pour cette fois à leur entrepriſe.

O mon ſiecle ! quelqu'éloigné que vous ſoyez des principes ſur leſquels ces grands modeles ſe ſont formés, n'en offrez vous pas encore ? De quelle admiration, de quel étonnement nos neveux ne ſeront-ils pas ſaiſis, lorſqu'ils verront dans vos annales Marie-Théreſe, en Autriche ; Catherine II, en Ruſſie, ſurpaſſer par leurs vertus & leurs connoiſſances, par les traits les plus ſublimes de génie, de ſageſſe & de prudence, de force & de courage, toutes les plus celebres héroïnes qui les auront précédées ? lorſqu'ils y verront Adélaïde, Victoire & Sophie de France braver les horreurs de la plus ſubtile & de la plus meurtriere de

toutes les contagions, pour ſe livrer auprès de leur auguſte pere à tout ce que la piété filiale a jamais pu inſpirer de plus héroïque.

Enfin, à ces grands exemples de force & de courage, s'il falloit joindre encore tous ceux que l'on pourroit citer de cette multitude de femmes qui, par les ſecours de l'éducation, ont excellé dans les Sciences & dans les Arts, il me faudroit excéder de beaucoup les bornes de cet Ouvrage. Je ferai connoître ailleurs les Schurmann, les Cunitz, les Dacier, les Deshouliere, les Duchatelet, les Dubocage, & tant d'autres perſonnes célebres de leur ſexe qui ſe ſont diſtinguées par leurs brillans ſuccès dans toutes les Sciences, dans tous les Beaux-Arts, qui y ont très ſouvent diſputé la ſupériorité aux hommes les plus ſavans.

Ah! quittons pour un moment le bandeau que la préſomption tient depuis ſi long-tems étendu ſur nos yeux. Depuis l'éléphant juſqu'à la fourmi, contemplons la ſimple nature dans tous les animaux; obſervons la marche qu'elle ſuit pour les rendre intelligens &

induſtrieux, pour développer tous leurs talens. Dès que le vœu de la nature pour la réproduction des êtres eſt rempli, quels droits, quelle autorité les mâles ont-ils ſur les femelles de leurs eſpeces, & quelles inſtructions, quels ſecours celles-ci tirent-elles des premiers? Quelle différence y a-t-il, dans les deux ſexes, pour la force & le courage, pour l'intelligence & l'induſtrie? Qui rend la lionne courageuſe & aſſez inſtruite pour ſe ſuffire, ſe défendre des plus grands dangers, chercher & s'aſſurer ſa ſubſiſtance? Malade, à qui doit-elle la reconnoiſſance des ſimples convenables pour la guériſon de ſes maux, le régime qu'il lui convient d'obſerver? Eſt-ce aux mâles de qui elle deſcend, ou à ceux avec qui elle s'unit, qu'elle doit ces avantages? n'eſt-ce pas au contraire de ſa mere ſeule qu'elle tient le développement de ces merveilleuſes facultés que nous nommons ſi ſimplement inſtinct? Oui, ſans doute, c'eſt cette mere qui l'a inſtruite, par ſon propre exemple, des moyens d'éviter les dangers, qui lui a appris à ſe défendre quand elle

ſeroit attaquée. Elle ſeule a enſeigné, indiſtinctment, à tous les individus de ſa progéniture, aux mâles, comme aux femelles, comment il falloit s'y prendre pour s'emparer, ou de vive force, ou par adreſſe, des différentes proies néceſſaires pour leur ſubſiſtance, à diſtinguer les plantes les plus ſalutaires pour la gueriſon de leurs maladies & de leurs bleſſures. Si cette éducation manquoit aux mâles, comme aux femelles, de la part des meres qui, ſeules, ſont à portée des premieres inſtructions, qui, ſeules, en ont été chargées par les ſages loix de la nature, que deviendroit toute l'eſpece ? Saiſis, les uns & les autres, d'une timidité abſolue, apanage ordinaire de la premiere enfance, la moindre haleine de vent, le mouvement d'une feuille, leur ombre même, les feroient trembler à chaque inſtant ; réduits, enfin, à ne rien oſer, la défaillance de leurs organes naiſſans les conduiroit bientôt à une mort inévitable.

Ne nous flattons point. De quelque côté que nous portions nos regards & nos obſervations, la nature n'offre

aucun exemple qui juſtifie nos ſuperbes prétentions, notre droit excluſif ſur tous les avantages que donnent les ſalutaires exercices du corps, & l'éducation de l'eſprit.

Les plus célebres Philoſophes, les plus ſages Légiſlateurs de l'antiquité, ont, preſque tous, unanimement recommandé l'éducation des femmes, comme abſolument eſſentielle au bonheur des peuples. L'oracle des Spartiates, l'auſtere Lycurgue, vouloit que les filles endurciſſent leurs corps, en s'exerçant à courir, lutter, jetter la la barre, " à telle fin, dit le naïf Tra-» ducteur de Plutarque, que lorſqu'el-» les ſeroient mariées, le fruit qu'elles » concevroient, venant à prendre ra-» cine forte en un corps robuſte & » bien diſpoſé, en profitât mieux, & » auſſi qu'elles, s'étant renforcées par » tels exercices, en ſupportaſſent plus » vigoureuſement & plus facilement » les douleurs de l'enfantement ».

Les femmes de l'Amérique méridionale ne ſont-elles pas une grande preuve de l'excellence de ce précepte ? Ceux de nos Voyageurs qui ont fré-

quenté ces contrées, nous assurent que, non seulement ces femmes accouchent sans douleur, mais même qu'aussi-tôt debarrassées, elles se livrent aux plus rudes travaux de la terre & a tous les details de leurs ménages, auxquels leurs maris, uniquement occupés, ou de la guerre, ou de la chasse, ou de la pêche, ne participent jamais. Jouiroient-elles de cette grande vigueur, si les exercices & la fatigue ne leur avoient pas été rendus familiers dès la plus tendre jeunesse, si leur éducation ne les avoit pas affranchies de cette delicatesse qui rend à tant de femmes Européennes les travaux & les suites de l'enfantement si longs, si douloureux, & les expose souvent à ne pouvoir mettre au monde que des creatures, ou debiles, ou mal conformees ?

« Ce sont les meres, a dit le divin » Platon, qui peuvent, les premieres, » se faire entendre de leurs enfans ». D'après une vérité aussi inconteſtable, si les meres se trouvoient, dès les premiers développemens des organes de leurs enfans, capables d'entretenir ces

tendres éleves de tout ce qui a rapport à la religion, à la vertu, aux bonnes mœurs, au vrai courage; de tout ce qui peut inſpirer & faire goûter l'amour de l'étude, le goût des Sciences & des Beaux-Arts, ne ſeroit-il pas naturel d'attendre de ces premiers germes les plus heureux effets? La raiſon, éclairée & affermie par les ſuites de l'éducation, acheveroit de démontrer à ces mêmes enfans la vérité & l'utilité des premiers principes qu'ils auroient, pour ainſi dire, ſucés avec le lait. Leur jugement, à meſure qu'il ſe développeroit, les rendroit, par degrés, capables de diſcerner d'eux-mêmes le beau, l'honnête & l'utile, de tout ce qui n'eſt que honteux ou vicieux.

« Si les hommes forts, robuſtes, » courageux & ſavans, dit encore » Platon, ſont la plus eſtimable por- » tion d'un Etat, les femmes qui ſe » trouveront également douées de tou- » tes ces qualités, ne contribueront- » elles pas également au bonheur de » ce même Etat, puiſqu'elles en ſont, » auſſi bien que les hommes, membres

» &

» & sujettes ? Peut-il y avoir rien de
» plus avantageux pour cet Etat que
» d'avoir, en nombre égal, beaucoup
» d'excellens citoyens dans l'un & l'au-
» tre sexe, & n'est-ce pas même pour
» lui le moyen le plus assuré de dou-
» bler sa puissance ? La force, la scien-
» ce, les talens & le courage se trou-
» vant distribués, sans distinction,
» dans les deux sexes, l'inclination
» naturelle de l'un pour l'autre ne por-
» tera-t-elle pas les excellens citoyens
» à ne rechercher en mariage que d'ex-
» cellentes citoyennes, & se pourra-
» t-il qu'il ne naisse pas de pareilles
» unions des enfans qui apporteront
» en naissant les germes de toutes les
» vertus, de tous les goûts, de tous
» les talens qui distingueront leurs pe-
» res & leurs meres ? »

Ces sages principes ne présentent rien qu'il ne soit aisé de prouver par l'expérience. Quelle humiliante comparaison que celle de tous ces soins que l'on se donne, de toutes les précautions que l'on prend, pour entretenir dans toute leur énergie les races d'une infinité d'animaux, avec cette

inſouciance que nous apportons communément dans les mariages, pour le choix des ſujets que nous deſtinons à concourir à la propagation de nos familles, à la force & à la proſpérité de la nation à laquelle nous devons ce précieux tribut !

O vous, le plus éloquent de tous nos Philoſophes modernes ! vous qui, dans tant d'occaſions, vous êtes montré l'ennemi le plus zelé des préjugés ! vous, dont les ſavantes leçons avoient enrichi de tant de vertus, de tant de connoiſſances, l'heureux naturel de la fille du Baron d'Etanges ! quel a donc été votre but, quand, ſous le ſpécieux prétexte de donner à votre Emile une compagne digne de lui, vous nous avez fait un portrait ſi humiliant, ſi aviliſſant, du plus beau, du plus raviſſant des ouvrages du Créateur ? Quoi ! vous ne laiſſez à la femme d'autre droit, d'autre apanage que celui de plaire à l'homme ! Selon vous, l'eſprit d'une femme aimable doit répondre à ſa conſtitution ; loin de rougir de ſa foibleſſe, elle doit en faire gloire. Vous voulez que ces muſcles

soient sans résistance, qu'elle affecte de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux, qu'elle ait même honte d'être forte ; vous ne lui permettez enfin l'exercice de ses facultés & de ses talens, qu'autant qu'il peut lui servir à émouvoir les sens de l'homme ! eh, pourquoi ? .... Je me garderai bien de retracer ici la conclusion de vos maximes Asiatiques : mais, que de venins cachés sous la brillante écorce de votre style magique ! Femmes laborieuses, qui passez votre vie dans les travaux les plus pénibles, & ne les suspendez, pour ainsi dire, qu'aux seuls instans où vous devez rendre à la nature les dépôts qu'elle vous a confiés ! Femmes studieuses, dont l'esprit orné des plus sublimes connoissances enrichit de ses précieuses découvertes les Sciences & les Beaux Arts, vous reconnoissez-vous dans la ridicule image que ce hardi Réformateur nous a tracée de la constitution, des inclinations & des devoirs de votre sexe ? Est-ce en lui ressemblant, femmes laborieuses, que vous peuplez l'univers de ses vigoureuses créatures qui fé-

condent la terre, ſondent les profondeurs des mers, & nous enrichiſſent, ſous tant de formes, des plus précieux dons du globe habité ? Eſt-ce en lui reſſemblant, femmes ſtudieuſes & ſavantes, que vous offrez aux hommes ces grands modeles de goût & de vertu qu'ils ſont aſſurés de rencontrer dans vos ſociétés ? Hélas ! ſi l'humanité ſe livre à la funeſte morale que ce brillant Ecrivain a oſé lui debiter, comment ſe relévera-t-elle de la corruption qui la dégrade & l'avilit ſi univerſellement ? Où ſera-t-il poſſible de rencontrer déſormais la femme forte & craignant le Seigneur, que le Sage nous invite depuis ſi long-tems à chercher.

Qu'il me ſoit permis de m'arrêter ici un inſtant pour faire ſentir plus particuliérement les inconſéquences échappées à M. Rouſſeau dans ſon ſingulier Roman d'Emile.

Après avoir débuté par préſenter & exalter, comme ſeules néceſſaires, la molle oiſiveté, la délicateſſe affectée, la coquetterie étudiée des femmes, quel portrait fait-il de la merveilleuſe

Sophie qui mérite d'être la compagne de son vertueux éleve ? Le voici. « Sophie a des talens naturels, elle les » sent, & ne les a pas négligés ; mais » n'ayant pas été à portée de mettre » beaucoup d'art dans leur culture, » elle s'est contentée d'exercer sa jolie » voix à chanter juste & avec goût, » ses petits pieds à marcher légérement & avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations, » sans gêne & sans maladresse. Du » reste, elle n'a de Maître à chanter » que son pere, de Maître à danser » que sa mere, & un Organiste du » voisinage lui a donné sur le clavecin » quelques leçons d'accompagnement, » qu'elle a depuis cultivées seule ».

Eh quoi ! voilà donc Sophie avec des Maîtres ? & quels Maîtres ? Un pere né riche, une mere sortie d'une famille distinguée ; ce qui suppose dans l'un & l'autre beaucoup d'éducation & de connoissances. Ce pere est un vrai Philosophe qui a essuyé des revers de fortune, & qui vivoit alors réduit à un bien très-modique. Les deux époux, de concert, prodiguent leurs soins à

leur fille unique, mettent toute leur félicité à la rendre digne d'eux; ils s'appliquent à enrichir ſon heureux naturel de ſciences utiles, de talens agréables. « Auſſi, ſous leurs leçons, » Sophie, à quinze ans, eſt déjà un » prodige pour la ſagacité, le jugement & le raiſonnement. Elle eſt » adroite comme la rivale de Minerve, » légere comme Camille..... Le haſard conduit Emile chez le pere & » la mere de Sophie. A peine a-t-il vu » cette fille aimable, qu'il en eſt éperdument épris. A peine Sophie a-t-elle » jeté les yeux ſur Emile, qu'elle apperçoit en lui l'homme digne d'elle... » Emile déclare ſon amour, qui eſt » agréé du pere & de la mere, & Sophie ne fait point attendre ſon conſentement.... Enfin, Emile obtient » la permiſſion de rendre des viſites » fréquentes, & il en profite déjà pour » s'occuper à perfectionner les talens » de ſon amante.... Sophie aime à » chanter, il chante avec elle; il fait » plus, il lui apprend la muſique..... » Sophie eſt vive & légere; elle aime » à danſer, ſon amant danſe avec elle,

» il change ses sauts en pas, il la per-
» fectionne.... On a un vieux clave-
» cin tout dérangé ; Emile, qui excelle
» dans tous les Arts, l'accommode &
» l'accorde.... La maison est dans une
» situation pittoresque ; Emile en tire
» différentes vues, & Sophie, en l'i-
» mitant, parvient à orner de leurs
» communs ouvrages tout le cabinet
» de son pere.... C'est un spectacle,
» à-la-fois touchant & risible, de voir
» Emile empressé d'apprendre à Sophie
» tout ce qu'il sait, sans consulter si
» ce qu'il veut lui apprendre est de son
» goût & lui convient. Il lui parle de
» tout ; il se figure d'avance le plaisir
» qu'il aura de raisonner, de philoso-
» phier avec elle. Il rougit presque de
» savoir quelque chose qu'elle ne sait
» pas.... Dans une circonstance qu'a-
» mene la promenade, Emile saisit l'oc-
» casion de montrer sa légéreté à la
» course. A peine a-t-il emporté le
» prix sur ses concurrens, Sophie, à
» son tour, ne craint point de le dé-
» fier, & lui dispute la victoire....
» Sophie, accompagnée de son pere
» & de sa mere, va surprendre son

» amant dans un attelier où elle le » trouve occupé à polir une piece de » menuiſerie. Sophie oſe ſur le champ » imiter Emile. Elle ſe met à pouſſer » le rabot ; » & ſi le tems le lui eût permis, (quoi qu'en ait dit M. Rouſſeau) elle eût forcé l'outil d'obéir à ſes efforts, de remplir ſes deſſeins. « Enfin, » Emile, pour s'excuſer de n'avoir » point paru, un jour qu'il étoit atten- » du, expoſe que la rencontre fortuite » qu'il a faite d'un pauvre homme » griévement bleſſé, a exigé de lui des » ſecours & des ſoins juſques fort avant » dans la nuit. Sophie, à ce récit, » tranſportée tout-à-la-fois d'admira- » tion & de compaſſion, demande avec » inſtance à voir cet infortuné. On la » conduit chez lui, &, ſans être rebu- » tée, ni de la malpropreté, ni de la » mauvaiſe odeur qui regnent dans ſa » maiſon, elle le range dans ſon lit, » pour lui donner une ſituation com- » mode, & le fait ſi légérement & avec » tant d'adreſſe, qu'il ſe ſent ſoulagé, » ſans preſque s'être apperçu qu'on l'ait » touché ».

Eſt-ce donc-là cette Sophie dont

l'exemple devoit servir à nous démontrer combien l'éducation est inutile aux femmes, combien il leur méfied de s'adonner aux exercices qui forment le corps, en developpent les forces, rendent le tempérament robuste; combien il importe peu au bonheur public qu'elles aient l'esprit orné & éclairé, le raisonnement sûr, les mœurs pures, qu'elles chérissent la vertu par principes, qu'elles sachent enfin puiser dans les meilleures sources la regle de leur conduite & de leur vie. Est-il possible d'appercevoir, dans le portrait de cette Sophie, l'inconvénient qu'il y auroit de donner aux jeunes filles la même éducation que l'on a l'injustice de réserver uniquement pour les jeunes garçons? Il n'y a point à s'y tromper; c'est, au rapport de l'oracle révéré des esprits-forts de notre siecle, l'éleve de la nature, qui, de lui-même, décide que sa compagne doit exceller comme lui dans tous les exercices du corps, réussir comme lui dans tous les Beaux-Arts, savoir tout ce qu'il sait lui-même, être, en un mot, assez instruite pour pouvoir raisonner & philosophier avec

ſon mari, & lui éviter l'humiliante néceſſité de rougir de la ſimplicité & de l'ignorance de ſa femme. Une autorité ſi impoſante, arrachée, pour ainſi dire, au célebre antagoniſte des études & de l'éducation, ne doit-elle pas ſuffire pour prouver aux hommes la chimere qui les aveugle, & leur faire voir quels ſecours avantageux, s'ils le vouloient, ils tireroient de la plus brillante moitié du genre-humain? Que faut-il de plus pour prouver aux femmes que l'oiſiveté & l'engourdiſſement dans leſquels on les éleve, la coquetterie qu'on s'étudie à leur inſpirer dès l'enfance, ne ſervent qu'à les dégrader, préparent tous les maux qui les affligent dans le cours de leur vie, énervent chez elles, d'âge en âge, toutes les vertus morales & phyſiques, qui, dans l'ordre de l'Eternel, devoient être l'apanage commun des deux ſexes.

Il ſeroit injuſte de prétendre trouver dans ces expreſſions des déclamations outrées, jetées au haſard, ou imaginées pour flatter le beau-ſexe & ſurprendre ſon ſuffrage: la ſeule force

de la vérité les a fait naître ; & s'il étoit besoin de faire encore entendre là-dessus l'Auteur si renommé dont je viens déjà de relever les contradictions, il ne s'agiroit que de jeter les yeux sur ce fameux Discours où il prétendoit que le rétablissement des Sciences & des Beaux-Arts avoit répandu sur la terre un déluge de maux. On verroit qu'en parlant des femmes, il y dit expressément : « Je suis bien éloigné de » penser que l'ascendant des femmes » soit un mal en soi ; c'est un présent » que leur a fait la nature, pour le » bonheur du genre humain. Mieux » dirigé, il pourroit produire autant » de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. » On ne sait point assez quels avanta- » ges naîtroient dans la société, d'une » meilleure éducation donnée à cette » moitié du genre humain qui gou- » verne l'autre. Les hommes seront » toujours ce qu'il plaira aux femmes. » Si vous voulez donc qu'ils devien- » nent grands & vertueux, apprenez » aux femmes ce que c'est que gran- » deur d'ame & vertu. Les réflexions » que ce sujet fournit, & que Platon

» a faites autrefois, mériteroient fort » d'être mieux développées par une » plume digne d'écrire d'après un tel » Maître, & de défendre une ſi grande » cauſe ».

Que l'on me pardonne la longueur de cette digreſſion. Elle m'a paru d'une néceſſité indiſpenſable pour démontrer, même aux plus zélés admirateurs de M. Rouſſeau, que plus nous perſévérerons dans nos prétentions excluſives ſur l'éducation, & plus nous éloignerons les races futures de toutes les vertus, de toutes les ſublimes perfections dont l'Etre ſuprême avoit enrichi l'homme & la femme, les chefs-d'œuvre de ſa toute-puiſſance.

Voit-on aujourd'hui bien communément parmi nous, des hommes qui reſſemblent, pour la ſtature, la force & la vaillance, pour les mœurs & les vertus ſociales, pour le génie même, & la ſcience, à ceux de la belle antiquité de la Perſe, de la Grece, de Rome, de toute la Germanie ? Hélas ! à la honte de l'humanité, notre foibleſſe & notre lâcheté ne nous permettront peut-être plus bientôt de lire

seulement sans ennui, sans dégoût, les admirables portraits que les Historiens nous en ont transmis.

Depuis nos Généraux d'infanterie, jusqu'aux derniers Sous-Lieutenans, est-il actuellement un seul homme qui ose se faire honneur d'exécuter à pied, pendant toute une campagne, les marches d'une armée ? Les Paul Emile, les Fabius, les Scipion, les Caton l'ont cependant fait toute leur vie, & par devoir, & par goût. Que diroient ces grands hommes, s'ils voyoient aujourd'hui toutes ces voitures que le luxe & la molleſſe réunis ont imaginées pour transporter nos opulens Officiers, souvent même dans les bras du sommeil ! S'ils voyoient enlever les chevaux du Laboureur pour porter de jeunes Militaires qui, sans ce secours, ne pourroient pas suivre en route leurs drapeaux ! S'ils voyoient dételer les charues pour voiturer les havresacs de nos soldats, à qui nous ne savons plus demander que les graces frivoles du maintien, une frisure méthodiquement plâtrée, une propreté minucieuse dans la surface de leurs vête-

mens & de leurs armes ! Que diroient tous ces braves Citoyens Romains qui, à la moindre injonction de leurs Conſuls, quittoient gaiement leurs foyers, pour voler dans les camps ou ſur les flottes de la République, s'ils voyoient aujourd'hui le Tiers-état de la Nation Françoiſe univerſellement frappé de terreur à la vue d'une Ordonnance militaire qui l'aſſujettit à fournir à nos Légions provinciales ſon contingent, pour coopérer à la ſûreté & à la défenſe de l'Etat ! Que diroient toutes ces courageuſes femmes de l'ancienne Rome, elles qui ne craignoient pas d'armer de leurs propres mains leurs enfans, & de les dévouer ſolemnellement à la profeſſion des armes, ſi elles voyoient nos femmes Françoiſes ſe lamenter, ſe déſoler, lorſque leurs fils ſont appellés au tirage d'une Milice ; ſi elles voyoient ces mêmes femmes, dans les tranſports d'une tendreſſe puſillanime, verſer, par leurs larmes & leurs cris, dans le cœur de ces jeunes gens, les germes les plus funeſtes de la fureur & de la lâcheté.

Jetons les yeux ſur toutes les autres

classes de la société civile. Voit-on aujourd'hui parmi nous de ces célebres Législateurs, de ces Magistrats actifs, de ces véhémens Orateurs, qui, la tête nue, exposés dans les places publiques aux ardeurs du soleil & aux injures de l'air, savoient faire entendre le son de leur voix à tout un peuple assemblé pour les écouter ; savoient faire percer, jusques dans les rangs les plus éloignés, ces traits inimitables de la plus véritable éloquence, auxquels notre goût blasé n'a pas encore l'injustice de refuser au moins de l'admiration ? Voyons-nous enfin parmi nous, comme on en voyoit autrefois, de ces laborieux Artistes, de ces robustes Ouvriers qui peuploient en foule toutes les contrées éclairées & policées de l'univers connu, & dont nous admirons encore aujourd'hui, avec étonnement, dans les ruines qui nous restent de leurs ouvrages, la force prodigieuse, l'heureux génie, les merveilleux talens ?

La nature est-elle donc dégénérée ? éprouve-t-elle le sort des êtres soumis à la vieillesse, à la caducité ? hélas !

ce n'eſt qu'en nous ſeuls & par nous ſeuls que ſa puiſſance éprouve des contrariétés. L'affoibliſſement, la dégradation, dont nous chercherions en vain à l'accuſer, n'exiſtent que par le monſtrueux abus que nous faiſons de notre liberté, ſource unique de tous les travers dans leſquels nous donnons, de tous les uſages deſtructifs que nous avons adoptés & conſacrés. Les anciens Peuples ſavoient, dans leurs inſtitutions nationales, rendre les femmes fortes, courageuſes, inſtruites & vertueuſes. Voilà le grand reſſort qui, chez eux, entretenoit les deux ſexes, indiſtinctement, dans toute la vigueur qu'ils avoient reçue de la nature. C'étoit-là leur grand moyen pour avoir des femmes en état d'élever des ſoldats auſſi robuſtes qu'intrépides; des Magiſtrats inſtruits, laborieux & integres; des Philoſophes & des Orateurs que rien ne rebutoit dans leurs études, dans leurs méditations, dans leurs recherches; des Artiſtes, des Ouvriers capables de tout oſer, de tout entreprendre, uniquement jaloux de la perfection de leurs ouvrages.

Imitons-nous ces anciens Peuples ? La déplorable conduite que nous tenons dans les différens procédés de l'éducation physique & morale de nos enfans, à la prendre dès les premiers momens où la fecondité de la nature les distribue dans nos familles, répond pour nous. Nos femmes, langoureuses, débiles, ne connoissent plus dans l'enfantement que les douleurs & les dangers auxquels leurs corps mal constitués, engourdis & énervés, les rendent si communément sujettes. Cette précieuse tendresse, si sagement inspirée par la nature, pour les fruits de l'union conjugale, semble s'évanouir avec les angoisses de la délivrance. Les innocentes créatures qui en sont les effets, passent des flancs de leurs meres sur des seins étrangers & mercénaires, pour y recevoir un alaitement, souvent infecté de toutes les influences réunies de la misere & du vice. Quels exemples, quelles instructions les foibles organes de ces enfans, à mesure qu'ils commencent à se développer, peuvent-ils saisir en de pareilles mains ? C'est-là précisément que

la frayeur, l'indolence, la colere, l'opiniâtreté, la groſſiéreté, la brutalité, la gourmandiſe, l'eſprit de menſonge, s'inſinuent dans le ſang de ces tendres victimes, y répandent les germes vénéneux de toutes les mauvaiſes paſſions, de tous les vices.

L'alaitement des enfans fini, comment nous y prenons-nous pour réparer du moins les maux cauſés par nos premieres imprudences ? Auſſi-tôt rendus auprès de nous, après leur avoir prodigué les premieres careſſes, la grande occupation eſt d'imaginer tout ce qui peut, ſelon nous, ſervir à leur donner les graces & les beautés du corps, & l'on a à cet effet grand ſoin de forcer, par les plus douloureuſes entraves, leur taille & leurs membres de ſe mouler ſur toutes les fauſſes idées que nous avons de la proportion & de l'élégance de ces parties. O Appele ! ô Phidias ! reconnoîtriez-vous, dans les poupées moulées & façonnées au goût de notre ſiecle, les admirables modeles qui ont immortaliſé vos ouvrages & vos noms !

Ces meurtrieres attentions remplies,

l'on confie les soins que demandent ces infortunées créatures, à des ames viles & mercenaires qui s'ennuient & se rebutent bientôt, à leur tour, de tous les détails dont on les charge. Les hommes, occupés à leurs affaires, ou adonnés à leurs plaisirs; les femmes, partagées de concert avec leurs époux, entre quelques légers détails domestiques, leurs toilettes, les cercles, les spectacles, les promenades, les bals, les petits-soupers & le jeu, ces enfans si chéris n'occupent plus l'esprit des uns & des autres, que dans le même rang qu'y tiennent des bijoux & des meubles : on ne demande pour ceux-là, comme pour ceux-ci, qu'une propreté extérieure qui flatte le premier coup-d'œil; & pour ce qui regarde les forces du corps & les facultés de l'ame, on se rabat avec une cruelle indolence sur cette fausse maxime, si chérie de nos Philosophes modernes, que c'est à l'âge seul à les former. Aveugles ! imprudens ! voyez cet Artiste qui s'étudie à exprimer vos traits sur de la cire : attend-il qu'elle soit endurcie, pour former votre image ?

Le moment vient où vous êtes étonnés de voir ces enfans pâles & delicats, incapables de ſoulever les plus légers fardeaux, gênés dans leur reſpiration, ne pouvant digérer la légere nourriture qui leur eſt méthodiquement diſtribuée; ne ſachant rien, ne pouvant diſcourir de rien, même de ce qu'il y a de plus commun & de plus connu dans la nature. Vous êtes étonnés! ah! ſoyez juſtes! leurs corps foibles, leurs membres, leurs muſcles délicats, conſtamment comprimés par les entraves dans leſquelles vous les tenez aſſujettis, ont-ils pu, les uns s'élargir, les autres acquérir de la nourriture & de la ſoupleſſe? Vos mercénaires ont eu à répondre de la propreté de leurs vêtemens, de l'arrangement de tous leurs élégans pompons, de leurs friſures pyramidales: elles ont imaginé que pour flatter votre luxe, juſques dans ſa démence, ſatisfaire votre frivolité, s'affranchir des ſoins de nétoyer, de r'habiller & de refriſer ſans ceſſe, elles n'avoient pas de meilleur moyen que de contenir ces enfans dans un morne repos,

dans une inaction forcée : elles ont borné leurs amusemens au simple spectacle d'insipides colifichets qui n'ont pu que récréer leurs yeux pour quelques momens ; ou bien, à la place d'une utile instruction, elles se sont étudiées à les bercer de contes imaginés ou dictés par la stupide imbécillité, & qui ont rempli l'esprit si crédule de leurs éleves d'idées extravagantes, ou jeté dans leurs ames l'impression de la plus lâche timidité, des plus mortelles frayeurs. Dans cette affligeante situation, quel espoir reste-t-il encore à votre tendresse alarmée? celui que vous fournit toujours votre maxime chérie, d'attendre le remede des progrès successifs de l'âge.

Insensiblement, cependant, vous vous trouvez forcés de commencer à vous inquiéter de l'éducation de ces enfans, dans tous les objets des divers états pour lesquels votre condition ou votre fortune veulent que vous les destiniez. Examinons votre conduite à cette époque si intéressante. Commençons par les filles, & voyons comment, dans vos procédés, elles pourront

devenir fortes & courageuſes ; comment vous vous y prendrez pour développer leur intelligence, pour orner leur eſprit. Voyons de quelle methode vous vous ſervirez pour leur perſuader que la vertu, la ſcience & les talens ſont les plus beaux ornemens, les plus ſolides appuis de la beauté. Voyons enfin comment vous ſaurez profiter des progrès de leur raiſon, pour les diſpoſer par degrés, & ſans offenſer la pudeur, à ſavoir, lorſqu'elles ſeront mariées, faire proſpérer les fruits précieux que la nature leur confiera.

L'on vient de voir les triſtes effets de la premiere éducation phyſique des enfans : la pâleur du viſage, la débilité de l'eſtomac, la foibleſſe exceſſive des membres & des muſcles. Que faites-vous pour corriger vos premieres fautes ? Bien loin de chercher à adoucir les cruelles entraves dans leſquelles vous avez juſques-là tenu le corps de vos filles douloureuſement comprimé, vous redoublez d'attention pour rendre ces redoutables cuiraſſes encore plus dangereuſes pour elles ; & c'eſt

sous le prétexte insensé de placer leur sein où votre caprice veut qu'il s'éleve, de renvoyer leurs épaules en arriere, & en même tems les applatir & les faire descendre ; de reduire enfin l'espace du corps qui contient les parties les plus essentielles à la vie, dans un volume si mince, que les deux mains suffisent pour en embrasser tout le contour. Quoi ! vous ne songez pas que pour placer le sein de vos filles à votre fantaisie dépravée, vous forcez inhumainement, & peut-être sans remede, ces précieux canaux destinés, les uns à élaborer, les autres à contenir un jour cette sublime liqueur que la nature a le soin de préparer pour être le premier aliment de l'enfance naissante ? Vous déplacez les épaules de vos filles de la situation que la nature leur avoit donnée, vous en applatissez le contour que cette prévoyante mere avoit elle-même proportionné ; & vous ne réfléchissez pas que vous interceptez pour jamais la liberté, la souplesse & l'action si nécessaires pour tous les mouvemens, toutes les fonctions, tous les besoins du corps ?

Vous refuſez aux viſceres l'eſpace qu'il leur faut pour prendre un ſalutaire accroiſſement, pour ſe prêter avec aiſance à ce que la nature s'eſt propoſée en les formant ! Vous refuſez à celui qui renfermera un jour les fruits de la fécondité, l'etendue qui lui convient pour les tenir à leur aiſe, pour pouvoir ſe prêter ſans gêne & ſans douleur à la gradation de leurs progrès pendant neuf mois entiers ! Vous êtes aſſez aveugles pour ne pas appercevoir que quand ces viſceres auront à remplir ces differentes deſtinations, ils ſouffriront des efforts ſurnaturels, d'où naîtront ces irritations, ces douloureuſes langueurs, ces foibleſſes, ces anéantiſſemens, ces inſomnies, ces dégoûts, qui ſont les ſources de toutes ces maladies, de toutes ces noires vapeurs dont on voit aujourd'hui ſi communément les femmes affectées ! Vous êtes aſſez inconſéquens pour ne pas prévoir qu'après que vos filles auront été ainſi martyriſées pendant quinze ou vingt ans, lorſqu'elles ſe trouveront ſous le joug de l'hymen, les dépôts que la nature leur confiera

ne pouvant s'établir dans leurs flancs qu'en faisant de continuels efforts pour vaincre l'espace trop resserré, trop étranglé, de leur siege, il en résultera un fatal épuisement, qui, s'il ne détruit pas ces précieux fruits avant qu'ils aient vu le jour, les rendra, pour toute la durée de leur existence, ou foibles ou mal conformés! Vous êtes enfin assez dénaturés pour exposer de telles femmes, quelquefois même avant la maturité de l'âge, à courir, dans chaque grossesse, des dangers que les effets de leur éducation physique rendent presque inévitables.

Les femmes, elles-mêmes, ont grand soin de dire pour excuser ces absurdes usages, que, sans ces prétendues précautions, les reins de leurs enfans ne pourroient se soutenir, leurs membres prendroient des situations difformes, leur taille s'épaissiroit de trop bonne heure. Eh! considérons toutes ces Américaines, toutes les femmes de ces peuples que nous appellons sauvages. Dans leurs contrées, l'art ne s'ingere pas d'aider la nature & de prétendre perfectionner ses ouvrages, &

on n'y voit cependant que des créatures bien conformées, robuſtes & vigoureuſes : on n'y rencontre point, comme parmi nous, des multitudes de corps contrefaits. Conſidérons encore tous les modeles qui nous reſtent de cette heureuſe & belle antiquité, où nos fantaiſies étoient inconnues ; y découvrons-nous les moindres traces des idées que nous nous ſommes formées de la beauté du corps & des proportions de ſes différentes parties ?

Ne rejettons pas cependant ſur les femmes ſeules nos goûts dépravés, nos ridicules caprices ; elles ne ſont, dans l'éducation phyſique de leurs enfans, que les miniſtres de notre tyrannie, elles ne font que ſuivre les loix que notre volonté leur a impoſées. L'ignorance dans laquelle nous nous plaiſons à les tenir aſſervies, les a, juſqu'ici, rendues incapables de s'éclairer ſur les abus de leur docilité, & de raiſonner ſur leurs triſtes effets, d'entreprendre de réclamer leurs droits pour réparer les injures, pour redreſſer les torts que nous faiſons, & à la nature, & à l'humanité.

Il est inutile de nous arrêter plus long-tems sur des traits aussi marqués de l'esprit de destruction qui régne dans notre conduite. Voyons maintenant comment, du moins, nous dédommageons nos filles de tous les maux qu'accumule sur elles leur premiere éducation corporelle.

Sitôt que les filles ont atteint l'âge où la décence exige qu'on leur donne une éducation plus étendue, on prend le parti, ou de les mettre dans des Couvens, ou de continuer à les laisser sous les aîles de leurs meres.

Si les peres & les meres les mettent dans des Couvens, c'est, souvent, afin de ne les point avoir continuellement à leurs côtés pour témoins de leurs frivoles amusemens, de leurs propos licentieux, ou pour ne leur pas déceler de trop bonne heure l'impuissance dans laquelle ils sont de leur donner de bons exemples, de solides instructions. Quelle éducation recevront-elles dans ces pieuses retraites ? Elles y seront formées à la vertu ; elles y recevront de solides leçons sur le respect & l'amour qu'elles doivent

avoir pour la Religion ſainte dans laquelle elles ont le bonheur d'être nées : mais, par quels exercices du corps les y ſaura-t-on rendre fortes, robuſtes & courageuſes ? Par quels exercices de l'eſprit leur donnera-t-on les connoiſſances qui doivent orner & éclairer l'ame, développer l'intelligence, fixer les talens, établir les qualités perſonnelles ? Des Religieuſes qui prétendent ne devoir s'occuper, jour & nuit, que d'exercices de piété, qui ont renoncé au monde, qui ignorent les uſages, & conſéquemment les devoirs de la ſociété civile, peuvent-elles donner à une jeuneſſe, deſtinée à vivre dans le monde, l'éducation qui lui convient? Pourront-elles lui enſeigner quelle ſera la ſainteté de ſes devoirs dans l'état du mariage & dans les ſociétés où elles auront à vivre ? Pourront-elles lui inſpirer, dans toute ſon énergie, l'amour ſacré de la patrie ? Pourront-elles enfin lui apprendre l'art ſi difficile d'élever & de former des hommes ? Il ne faut pas s'attendre à un pareil prodige.

Si les meres qui ont eu le malheur de ſe refuſer à la premiere éducation

de leurs filles, daignent ſe charger, dans la ſeconde, de réparer leur faute, examinons encore comment elles s'y prennent pour réuſſir.

Elevées dans les principes que notre impérieux caprice a conſacrés, la timidité, chez elles, eſt pouſſée juſqu'à l'excès; les plus indifférens objets ſuffiſent pour les jeter dans les plus grandes frayeurs; la forme de leurs chauſſures, le large contour de ces vaſtes paniers qui gênent le mouvement naturel des genoux; la ſituation forcée des bras, que les loix du beau maintien veulent être méthodiquement collés ſur les anſes de ces paniers: tout prouve, de concert, qu'elles ſe ſont condamnées à une inaction preſque abſolue. Comment, avec de pareilles diſpoſitions, de telles meres pourront-elles, par leurs exemples, rendre leurs filles hardies & courageuſes, corriger toutes les mauvaiſes impreſſions qu'elles auront priſes ſous les mercénaires auxquelles leur enfance aura été confiée? Comment pourront-elles les accoutumer à marcher, à ſoutenir l'exercice d'une courſe, la fatigue de petits

voyages proportionnés à leurs forces, les efforts de tous ces jeux imaginés pour détendre les reſſorts du corps, les entretenir dans une ſoupleſſe ſalutaire ? Il eſt inutile de s'y attendre. Auſſi voit-on ces meres ingénieuſes à donner de bonne heure à leurs éleves des entraves qui leur ôtent juſqu'à la puiſſance de ſe livrer à leur vivacité, & de prendre aucun eſſor. Pour aſſurer leur engourdiſſement, & fixer leur immobilité, on charge leurs têtes de boucles, de pompons & de fleurs, dont, ſous les peines les plus ſéveres, le galant édifice ne doit pas être dérangé. Hélas ! ſitôt que ces frêles poupées commencent à devenir ſenſibles aux reproches, quelles attentions n'apportent-elles pas à compaſſer leurs pas & leurs geſtes ſur l'équilibre de tous ces frivoles ornemens ? Infortunées créatures ! dès ces cruels inſtans, votre ſort eſt décidé. Tant que vous vivrez, vous ſerez des êtres foibles : les principes de la force & de la ſanté ont été trop eſſentiellement négligés dans votre éducation phyſique ; il ne vous reſte plus à attendre que des ſouffrances,

& lorsque la nature vous appellera à la réproduction de ses ouvrages, vous ne pourrez donner la vie qu'à d'autres êtres voués comme vous à la douleur.

Dira-t-on encore que ce sont les femmes seules, qui, dans la vue de plaire, ont imaginé ces cruels usages? Dans la vue de plaire! eh! à qui? n'est-ce pas à nous seuls? Si leur imagination n'avoit pas, malheureusement, saisi nos goûts dépravés, est-il possible de penser qu'elles se seroient ainsi inhumainement sacrifiées? Si nous les avions désirées fortes, robustes & courageuses, pour le devenir auroient-elles choisi des moyens si destructeurs?

Etoit-ce ainsi que Lycurgue avoit enseigné aux Spartiates à élever leurs filles, à qui, dès la plus tendre enfance, on avoit grand soin de répéter souvent qu'elles étoient nées pour être les garantes & les gardiennes des vertus Lacédémoniennes? Rome! si vos austeres censeurs avoient rencontré, parmi vos Citoyennes, des meres assez insensées pour élever leurs enfans comme nous élevons les nôtres, avec quel

zele ne les euſſent-ils pas bientôt dénoncées comme ennemies de la patrie, comme des deſtructrices du nom Romain ! Etoit-ce, ô Athenes ! par des filles élevées comme le ſont les nôtres, que vous faiſiez porter en pompe, depuis le lever de l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil, ces lourdes corbeilles où étoient renfermés les ſtatues, les vaſes & tous les inſtrumens qui, dans vos célebres Panathénées, devoient ſervir à vos cérémonies religieuſes ?

Combien de traits ne pourrois-je pas ajouter encore à la légere eſquiſſe que je viens de tracer de l'éducation phyſique des filles de notre ſiecle ! Mais ne la chargeons pas davantage : paſſons à l'époque où finit la pénible tâche de ces meres qui entreprennent d'élever leurs filles ſous leurs yeux. Comment ſe comportent-elles pour enrichir leur eſprit de connoiſſances utiles & ſolides, pour verſer dans leurs ames les ſciences de toutes les vertus ?

L'on a vu quelles ſont, dans les uſages actuels, les premieres leçons que les enfans reçoivent dans l'éducation

commune du bas-âge. Lorsqu'il est question de séparer les deux sexes pour donner à chacun les différentes instructions que, d'après nos préjugés, nous croyons lui convenir; c'est au moment de cette séparation que les meres qui veulent en prendre la peine, commencent à suivre plus assidûment leurs filles, & à les tenir sans relâche sous leurs yeux. La lecture, l'écriture, l'exercice de la mémoire sur les élémens de la Religion, fixent leurs premiers soins, & pour ne point laisser de vuide dans les journées, elles entremêlent ces occupations de petits ouvrages qui ne demandent que le mouvement des doigts. Continuellement assises, continuellement observées sur leurs attitudes & leur maintien; sévérement reprises & punies, lorsqu'elles s'écartent des loix prescrites pour la position de la tête, du corps, des bras, des pieds, pour la composition de leurs regards & de leurs gestes; étourdies sans cesse par quantité de propos plus ou moins sensés, sur le mérite attaché à la propreté des vêtemens, à une frisure bien conservée: tels sont

les triſtes commencemens de ce qu'on appelle l'éducation privée des filles, & qui paſſe dans le monde pour la plus honnête, la plus raiſonnable. Si les meres conſentent à adoucir ce dur eſclavage par quelques momens de récréation, c'eſt à condition qu'elle ſera priſe en leur préſence, ſans bruit & preſque ſans mouvement.

Tous ces préludes emploient beaucoup de tems, & l'âge avançant inſenſiblement, on ſe hâte, pour rendre l'éducation complette, d'appeller, pendant pluſieurs années, des Maîtres pour enſeigner l'Hiſtoire & la Géographie, le Deſſin, la Danſe, & la Muſique, ou vocale, ou inſtrumentale.

Combien de réflexions à faire ſur cette indécente manie de donner des Maîtres à des filles ! Il vaut mieux en laiſſer deviner les dangers à mes Lecteurs, que de s'expoſer à alarmer la pudeur par les détails dans leſquels il faudroit entrer pour les rendre ſenſibles. Où trouver, dira-t-on, des Maîtreſſes qui excellent, comme les hommes, à enſeigner ? L'objection, peut-être, eſt pour le moment très-fondée ;

mais que l'on instruise les femmes ; que l'on encourage & anime leurs talens, bientôt on les verra en état d'affranchir leur sexe de la nécessité de recourir à des hommes pour aucune partie de son éducation.

Si tous les soins, si tous les talens des maîtres réussissoient, on seroit sans doute bien payé des dépenses que l'on y sacrifie ; mais qu'il est rare que cela soit ainsi ! Combien de ces jeunes éleves, absorbées déjà par l'ennui & la contrainte, n'apportent plus, dans les leçons dont il s'agit, qu'une application de pure complaisance, qui ne peut jamais embrasser que la superficie de tout ce que l'on entreprend de leur apprendre ? Ces jeunes éleves, ou d'une incapacité absolue, ou dominées par des dégoûts invincibles, ne se prêtent que par une soumission purement machinale à écouter ce que leur enseignent les Maîtres qui, de leur côté, passent aisément sur le peu de progrès qu'ils obtiennent, pourvu que les cachets aillent leur train. Que peuvent, dans de telles circonstances, des meres qui, la plupart du tems, ou n'ont

aucune connoiſſance des principes de ces divers talens, ou, ſi on a voulu la leur donner, l'ont négligée, peut-être même totalement oubliée ? Il ne leur reſte d'autre reſſource que d'éveiller l'amour-propre de leurs éleves, en leur répétant ſans ceſſe que la gêne dans laquelle on les tient, les études multipliées qu'on exige d'elles, ont pour but de les mettre en état de paroître avec diſtinction dans le monde, de fixer l'attention, de s'attirer des éloges dans les ſociétés où on les introduira, pour pouvoir par la ſuite parvenir à des établiſſemens avantageux. Quels ſont les effets les plus ordinaires de ces propos ? Ils ne ſont que trop connus. La vanité, la coquetterie, le déſir d'attirer les regards, ſur-tout des hommes, ſont ſouvent tout ce qui en réſulte, & le terme où doit finir l'eſclavage, eſt le but eſſentiel vers lequel ſe fixent les déſirs de toute cette jeuneſſe. Qu'elle ſe promet bien de payer du plus parfait mépris, tout ce qui a été ſi longtems l'objet des études & de l'application forcée à laquelle elle a été ſi longtems condamnée !

Le tems arrive enfin, où l'âge force ces meres à se contenter de ce qu'elles ont pu obtenir de leurs filles ; souvent même leur tendresse n'est que trop ingénieuse à l'exagérer. Impatientes de goûter la récompense de leurs soins, elles s'empressent d'introduire leurs éleves dans les sociétés, dans les cercles, où la politesse & la flatterie ne manquent jamais de se réunir pour prodiguer aux débutantes des éloges souvent perfides. Aveuglées par les succès trompeurs de ces premiers pas, elles ne craignent plus d'exposer ce prétendu triomphe à un plus grand jour. Sous le spécieux prétexte de former le maintien de ces jeunes personnes, de leur apprendre à se présenter avec grace, d'assurer leur voix, de leur donner le meilleur goût du chant & de la touche des instrumens, de perfectionner leurs pas de danse à la vue des plus excellens modeles, on emploie les journées entieres aux exercices de la toilette la plus recherchée, pour fréquenter les promenades, les spectacles, les bals & les concerts. Ces vaines occupations se multiplient

enſuite autant que peuvent le permettre la délicateſſe & la foibleſſe de pareils ſujets, énervés, comme on l'a vu, par tous les vices de l'éducation phyſique, & de leur enfance, & de leur jeuneſſe. C'eſt cependant par-là que finiſſent les meres qui ſe ſont aſſujetties à élever & former elles-mêmes leurs filles, juſqu'à ce qu'elles leur aient trouvé des partis qui conviennent à leur naiſſance & à leur fortune.

Je m'arrête aux détails que je viens de parcourir; ils doivent ſuffire pour rendre ſenſibles les défauts de l'éducation publique & morale des filles. Je vais maintenant indiquer les moyens que je crois propres à les corriger, & à faire naître en faveur de l'humanité, une heureuſe révolution qui la faſſe rentrer dans toutes les prérogatives de ſa céleſte origine. Pluſieurs Ecrivains eſtimables ont couru cette carriere avant moi : puiſſai-je ajouter aux lumieres qu'ils ont déjà commencé à répandre ſur toutes les Nations !

CHAPITRE II.

Principes d'Education jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans.

JE commence par recommander aux femmes d'allaiter elles-mêmes leurs enfans, si elles sont jalouses de présider aux instans les plus essentiels de leur éducation physique & morale; car c'est de cette époque que dépend tout le fondement, ou de leurs succès, ou de leurs regrets.

La Nature ne fait rien en vain. Le lait qui monte en abondance chez les femmes aux approches du moment où les enfans sortent de leur sein, n'a d'autre destination que de continuer à ces mêmes enfans une nourriture analogue à celle qu'ils ont sucée pendant neuf mois dans leurs entrailles. Se refuser à cette destination, est un crime contre nature, dont les suites manquent rarement d'être funestes. Ajoutons encore à cette considération, que

ſi les ſoins d'une mere, à commencer des premiers inſtans de la naiſſance de l'enfant, ne ſe joignent pas à la voix du ſang, cette ſublime voix s'éteint infailliblement, & ne peut plus jamais être, ni ſuffiſamment ranimée, ni complétement remplacée. Mais qu'une femme qui ambitionne de remplir ce devoir d'une véritable mere, commence par s'interroger ſur les diſpoſitions qu'elle apporte pour exercer un ſi glorieux emploi. Si, pendant ſa groſſeſſe, elle n'a pas eu la précaution de s'y préparer par un ſage régime de vie, par des exercices proportionnés à ſes forces, par une attention conſtante à ſe rendre maîtreſſe de ſes paſſions, elle doit s'attendre que le fruit qu'elle porte dans ſon ſein s'en reſſentira au phyſique & au moral. Inutilement répéterois-je ici tous les détails dans leſquels beaucoup d'Ecrivains éclairés ſont entrés ſur ce ſujet : ces ſources ſont trop connues pour qu'une femme curieuſe de s'inſtruire ne trouve pas aiſément à les conſulter.

Je ne crains point d'avancer que rien n'eſt capable de diſpenſer une

mere d'allaiter son enfant. Si elle a eu la force de le supporter pendant neuf mois entiers dans son sein, elle doit nécessairement avoir celle de le nourrir, sur-tout quand elle l'a mis au monde sans accidens extraordinaires. Si un mari se trouve assez dénaturé pour s'opposer à cette entreprise, qu'elle n'hésite pas de faire tous les efforts qui seront en son pouvoir, pour vaincre son injuste répugnance; qu'elle sache également se roidir avec la plus grande fermeté contre tous les vains propos que des parentes, que de prétendues amies, que de lâches & perfides domestiques pourroient lui tenir pour la détourner de son projet. Tous les subterfuges, toutes les excuses que le luxe, la molleſſe & la soif des plaisirs ont imaginés pour mettre une femme dans le cas de contrevenir à cette loi générale, ne peuvent la détruire. Mais ce qui doit faire trembler les plus obstinées à s'y refuser, c'est que la nature manque rarement d'exercer ses vengeances contre toutes celles qui osent abjurer les devoirs de leur état, pour les faire suppléer par de viles

mercénaires. D'où viennent, ſi ce n'eſt de cette funeſte cauſe, tous les déſordres que repand dans l'économie animale d'une femme le lait qu'elle a la barbarie de refuſer à ſon enfant ? Ce lait ne pouvant que ſe corrompre ſi ſes iſſues lui manquent, s'aigrit & enflamme bientôt toute la maſſe du ſang: alors que de maladies cruelles, & ſouvent mortelles, en ſont les infaillibles effets ! Du côté des enfans, quels riſques multipliés un nouveau-né ne court-il pas en recevant d'une mercénaire un allaitement totalement étranger au ſang qu'il a juſques-là ſucé, & qui preſque jamais ne peut ſe trouver analogue, ni dans ſes qualités, ni dans ſes proportions, à celui dont ſa mere a eu l'inhumanité de le ſévrer ? D'où viennent tous les vices, tous les déſordres, tant au phyſique qu'au moral, qui déſolent, qui déshonorent une ſi conſidérable partie de l'eſpece humaine ? Il n'eſt que trop univerſellement avoué que les germes n'en ont pu paſſer dans le ſang des malheureux individus qui en ſont ſouillés, que par le canal du ſein de leurs nourrices:

& , en effet, quels germes de vertu, d'honnêteté, & même souvent de bonne constitution, peut-on attendre de toutes ces misérables qui, par l'attrait sordide d'un modique salaire, sacrifient leurs propres enfans, pour donner leur lait & leurs soins à ceux que des meres dénaturées ne craignent pas de leur confier.

Il est sans doute des circonstances qui exigent des exceptions; mais, pesées dans la balance de l'exacte vérité, qu'elles sont rares ! Combien de meres se rangent dans cette classe, qui fourniroient, même au plus grand avantage de leur santé, la carriere de l'allaitement, si, dès les premiers instans d'une grossesse, elles prenoient des guides éclairés, incapables de flatter leur indolence, & de les tromper par une perfide indulgence.

On ne peut déterminer ici les cas forcés où une mere peut être dispensée de nourrir, parce que le genre & les especes ne sont rien moins qu'uniformes dans toutes les femmes qui s'y trouvent exposées : mais l'œil & les lumieres des guides que nous con-

ſeillons de conſulter, ne prendront jamais le change là-deſſus, toutes les fois qu'ils voudront y apporter une ſcrupuleuſe attention, & ne pas étouffer la voix de leur conſcience.

Meres, qui aſpirez à remplir vos devoirs ! meres, qui êtes jalouſes de donner à vos enfans la meilleure éducation ! on ne ſauroit trop vous le répéter ; ne vous refuſez point à la glorieuſe fonction de les nourrir & de les élever vous-mêmes, ſi vous voulez leur éviter les riſques qu'ils courent ſur des ſeins étrangers ; ſi vous voulez enrichir votre patrie d'excellens citoyens, d'hommes robuſtes & vigoureux, vertueux & ſtudieux ; ſi vous voulez répandre dans votre Nation des filles bien conſtituées, courageuſes, vertueuſes, avides de lumieres & de talens, dignes en un mot de vous remplacer à leur tour dans le rôle d'excellentes meres, & de donner un jour les meilleures & les plus ſolides leçons à celles qui leur ſuccéderont.

Quelles ſont les privations, quels ſont les ſacrifices que vous vous impo-

ſerez en vous livrant à ces conſeils ? Si vous ſavez les apprécier ſainement, bien loin d'en être effrayées, ſitôt que vous aurez eu le courage de vous réſoudre à l'expérience, vous verrez que vous n'aurez qu'à vous en applaudir. Examinez & conſultez toute cette généreuſe jeuneſſe qui, depuis quelques années, commence enfin à offrir à ſon ſexe une foule d'exemples. Toutes ces tendres meres vous atteſteront qu'elles doivent la ferme ſanté dont elles jouiſſent à leur état de nourrice, au ſage regime, aux ſalutaires exercices qu'elles ſe ſont impoſés. Toutes vous atteſteront que les prétendus embarras, toutes les prétendues fatigues dont bien des gens croient leurs précieuſes fonctions ſurchargées, ſe réduiſent à bien peu de choſe, quand l'eſprit d'ordre & la tendreſſe d'une mere qui chérit l'objet de ſes ſoins, s'y réuniſſent. Toutes vous atteſteront que leurs études, leurs lectures, leurs occupations, & d'état & de ménage, n'en ſouffrent tout au plus que de très-légeres interruptions. Toutes vous atteſteront qu'il n'eſt point de volupté

pareille à celle qu'elles éprouvent au moindre geſte, au moindre ſourire, à la moindre careſſe de leurs enfans, & qu'une gaieté preſque continuelle ſe joignant à ces heureux effets, leur propre ſanté y gagne progreſſivement chaque jour de nouveaux degrés de perfection. Toutes vous atteſteront enfin que la bonne conſtitution, l'embonpoint, la gaieté, la docilité, la confiance & l'amour de leurs nourriſſons, les récompenſent bien délicieuſement de l'aſſiduité de leurs ſoins, leur promettent la plus grande facilité pour réuſſir à diriger également en eux les facultés de l'ame, à meſure que les premiers développemens s'en feront appercevoir.

A Dieu ne plaiſe que j'aie la téméraire imprudence de fixer ici, à chaque femme en particulier, la méthode de ſa conduite! Le tempérament, l'état, la condition, les différens événemens, ſoit d'une groſſeſſe, ſoit de l'allaitement, font naître une multitude de cas différens, qui ſouvent exigent autant de regles particulieres : c'eſt aux meres ſeules qu'il appartient d'étudier

& de s'imposer celles qui leur conviennent. Qu'elles aient seulement, comme je l'ai déjà dit, la sage précaution de consulter des guides éclairés, ou du moins qu'elles lisent les meilleurs des Auteurs (*) qui ont consacré leurs

---

(*) Locke, Médecin Anglois.

Education corporelle des enfans, par M. Desessarts, Médecin François.

M. de Buffon.

J. J. Rousseau, de Geneve.

L'Eleve de la raison, par un Anonyme; 4 vol. in-12.

Principes d'Institution, d'un Anonyme. 1 v.

Education physique des Enfans, par Balexere.

Avis aux meres qui veulent nourrir, par un Anonyme.

La Mere selon l'ordre de la Nature, par de Lenrye.

Education des femmes. Chez Despierres.

L'Ami des jeunes Gens. Anonyme. A Lille.

Conversation d'Emilie, par Mad. d'Epinai. 2 vol.

Adele & Théodose, par Mad. de Genlis.

L'Ami des Enfans, par M. Berquin.

Dictionnaire d'Education, par M. Filassier.

Lettre de Miladi B.... sur l'influence des femmes dans l'éducation des hommes.

veilles à ces objets, & toutes trouveront dans ces différentes ſources de ſûrs moyens de ſuivre avec ſuccès leur carriere, ou de ſe redreſſer quand elles auront eu le malheur de s'écarter des vrais ſentiers.

Je conſeille encore à une jeune femme qui ſe deſtine à nourrir & à élever elle-même ſes enfans, une précaution qui me paroît extrêmement intéreſſante, & pour ſon ſoulagement, & pour la ſûreté de ſes vues. Sitôt qu'elle s'appercevra de ſa groſſeſſe, qu'elle s'attache à choiſir, avec tout le ſoin poſſible, une jeune domeſtique qu'elle puiſſe former à ſon gré, non-ſeulement pour l'aider dans les petits embarras de l'allaitement, mais encore pour coopérer, quand il en ſera tems, à toute l'éducation de ſes enfans. Ce choix ſera,

---

Recherches ſur l'habillement des femmes & des enfans, par M. Alphonſe Le Roy, Médecin.

Avis au Peuple ſur ſa ſanté, par M. Tiſſot, Médecin à Lauſanne.

Les Enfans élevés dans l'ordre de la Nature, par M. de Fourcroy.

ſans

sans doute très-difficile à faire dans le siecle où nous vivons ; mais avec des conditions honnêtes & des recherches éclairées, sur-tout dans les Provinces où il se trouve encore des peres & des meres qui ont su échapper à la corruption générale des mœurs, on réussira. Tous les jours l'on voit des meres qui nourrissent, avoir des filles ou des femmes pour ce que l'on appelle remuer leurs enfans. Qu'elles soient fortes & agissantes, voilà tout ce que, la plupart du tems, l'on exige. Du reste, abandonnées à la vie commune de tous les domestiques d'une maison, continuellement avec eux, hors les momens de service qui doivent se passer sous les yeux de leurs maîtresses, que ne doit-on pas craindre de leurs mœurs, de leurs sociétés, de leurs propos ? Que de dangers des enfans ne courent-ils pas souvent, en de pareilles mains, pour le moral, comme pour le physique ! J'entends que le sujet que je propose ne soit point du tout du naturel ordinaire de ces mercénaires ; qu'elle appartienne à des parens honnêtes, & qu'elle en ait reçu

les meilleures leçons de ſageſſe & de vertu ; qu'elle ſache bien lire, bien écrire, & bien travailler en linge ; qu'elle ſoit capable de s'aſſujettir à ne fréquenter en aucune façons les autres domeſtiques de la maiſon, & à ne jamais ſortir qu'avec la permiſſion de ſa maîtreſſe. J'entends encore qu'on la faſſe reſpecter, & que pour lui ôter tout ſujet de fréquenter les autres domeſtiques, elle ſoit admiſe à la table de ſon maître & de ſa maîtreſſe. Tandis qu'elle prendra ſes repas, une autre domeſtique veillera ſur les enfans : mais que l'on apporte la plus grande attention pour choiſir celle-ci incapable de chercher, pendant les inſtans qu'elle aura à être auprès d'eux, à déranger le régime établi par la mere. Si malheureuſement il lui échappoit quelque foibleſſe, ſoit dans ſes diſcours, ſoit autrement, dans la vue de flatter les enfans & de s'attirer leur amitié, que la mere, ſitôt qu'elle pourra en être inſtruite, s'arme de la plus grande ſévérité pour punir cette infidélité. Cette circonſtance exceptée, j'entends que perſonne ne touchera à

un enfant, pour tous les soins qu'il demande, que sa mere & cette fille de confiance. Enfin, qu'aux promenades, aux récréations & aux études, dont il sera ci-après parlé, cette fille accompagnera constamment sa maîtresse & les enfans. Un pareil service sera sans doute laborieux & assujettissant, mais moyennant un salaire proportionné, on trouvera assurément des sujets pour le remplir. A toutes les distinctions dont je propose de décorer ces sujets, si l'on veut ajouter l'éducation qu'ils pourront prendre eux-mêmes, en suivant celle des enfans, on conviendra que sitôt que ces places seront connues pour être sur un pareil ton, elles seront par la suite très-recherchées. Au moyen de cette acquisition, une mere qui se trouvera, supposons, trois enfans du premier âge, c'est-à-dire, un à la mamelle, un de deux ans, & le troisieme de quatre, n'aura besoin que de domestiques ordinaires pour seconder cette fille de confiance, & il est sensible qu'il sera essentiel de les lui subordonner. Si l'on considere le ton sur lequel la plupart des domestiques

des deux ſexes ſe trouvent aujourd'hui montés, cette ſubordination entraînera ſans doute, dans les commencemens, quelques tracaſſeries ; mais ce ſera aux maîtreſſes à s'armer de la plus grande ſévérité pour la ſoutenir.

Bien des perſonnes ſe recrieront peut-être ſur la propoſition que je fais de placer une domeſtique à la table de ſes maîtres : mais pourquoi cette fille y ſeroit-elle plus déplacée que ne l'eſt un Précepteur, qui n'a ſouvent, de plus qu'elle, que des talens fort incertains pour conduire des enfans dans la douloureuſe carriere des études de nos jours ? Au reſte, je prie de faire attention que ſi, d'après mes idées, c'eſt à une mere à ſe charger de l'éducation de ſes enfans, il eſt tout naturel que ce ne ſoit qu'une perſonne de ſon ſexe qui la ſeconde dans tous les détails de cette éducation.

Peut-être, dira-t-on encore, qu'il ſe trouvera beaucoup de peres & de meres qui, bornés par leur fortune, auront de la peine à ſe procurer le ſecours dont je propoſe à toutes, en général, de s'aſſurer, dès avant d'entreprendre

l'allaitement ; je répondrai que chacun devra sans doute proportionner sa dépense, sur cet objet, à ses facultés, & se comporter comme l'on fait lorsqu'il s'agit d'engager une nourrice, une sévreuse, & même un Précepteur. On sait que les gens riches se piquent, la plupart du tems, de n'y rien épargner, & payent même souvent avec prodigalité ces divers services : mais, en descendant dans les classes qui leur sont inférieures, chacun s'y conduit d'après son aisance particuliere, & assez fréquemment, cependant, rencontre des sujets aussi excellens que le peuvent être ceux qui sont le plus richement salariés. Tout dépend de la façon de les diriger dans les commencemens, de les surveiller, de les instruire dans tous les points où ils ont besoin de l'être, & de se les attacher par toutes ces attentions, tous ces procédés de douceur & d'honnêteté qui manquent rarement de captiver le cœur d'une domestique douée de toutes les qualités morales que je recommande d'exiger en elle.

Parmi les Ecrivains célebres qui ont

donné des préceptes ſur la maniere d'élever les enfans, ſe rencontrera J. J. Rouſſeau, qui aſſurément a dit d'excellentes choſes ſur leur éducation phyſique; mais qu'il s'en faut qu'il ait également réuſſi ſur l'éducation morale! Il a mis en ſcene un Emile, qui, même dans le pays des chimeres, ne devroit point du tout faire honneur à l'imagination qui l'a créé. A-t-il jamais exiſté un ſujet organiſé comme cet original, même chez les Sauvages abandonnés à l'état de pure nature? Quelle frénéſie que de prétendre obtenir la célébrité aux dépens des devoirs de la vie civile, aux dépens des uſages avoués & conſacrés par le ſentiment, les écrits, les exemples des plus révérés génies de toutes les Nations! Comment tous les pélerins d'Ermenonville peuvent-ils s'empêcher de reprocher à la mémoire de leur idole tous les écarts d'imagination qui lui ſont échappés, au moins dans ſa romaneſque éducation d'Emile?

Le point le plus eſſentiel pour l'éducation morale, je ne crains point de le répéter ſouvent, eſt que les meres, à com-

mencer dès les premiers momens de l'allaitement, s'étudient à saisir dans leurs nourriçons tous les signes qui pourront annoncer leur tempérament & leur caractere. Ce sera pour elles un moyen sûr de se former à loisir un plan pour diriger l'un & l'autre ; & que l'on ne croie pas que ce que j'exige soit trop difficile : il n'y a que des esprits bas, des cœurs lâches, qui puissent m'opposer une pareille raison, & ce n'est pas pour eux que je prends la peine de tracer ces conseils.

Si je voulois entrer ici dans tous les détails de régime & de conduite que doit observer une mere qui allaite son enfant, sur-tout dans les premiers mois, je ne pourrois que répéter ce qui a déjà été dit bien des fois par des gens plus savans & plus expérimentés que moi. En général, cette mere doit s'observer elle-même sur la qualité des alimens dont elle use, ainsi que sur les occupations auxquelles elle s'adonne, & éviter soigneusement, dans ces objets, tout ce qui peut affecter la masse de son sang. Elle doit s'attacher à mettre peu à peu un ordre invariable

dans les heures où elle doit donner à tetter, & faire enſorte de ne s'en point écarter, ſi elle n'y eſt forcée par des accidens qui l'exigent.

Dira-t-on que les enfans ne naiſſent pas tous également dociles pour recevoir & comprendre, dans un âge auſſi tendre, les loix qu'on veut leur impoſer ? Vains propos ! Si un enfant crie, il faut examiner s'il ſouffre dans quelque partie de ſon corps, ſoit par l'effet d'une mauvaiſe poſition, ſoit par défaut de propreté, ſoit par quelque dérangement réel dans ſa ſanté, & y remédier ſur le champ. Mais ſi aucune de ces raiſons n'excite ſes cris, il faut avoir la fermeté de le laiſſer crier, ſans quoi on l'accoutume à commander & à être obéi, & il eſt aiſé de ſentir toutes les impreſſions qui en réſulteront néceſſairement pour ſon caractere ; impreſſions qui ne manqueront pas de ſe renforcer de jour en jour, & de cauſer progreſſivement les plus grandes peines, & à la mere elle-même, & à tous ceux qui partageront ſes ſoins. Que la mere ait la précaution d'être toujours munie de deux

corbeilles commodes, pour pouvoir faire changer, de l'une à l'autre, l'enfant, sitôt que l'on s'appercevra que ses linges seront salis & en demanderont de nouveaux, ou pour le changer d'air ; c'est une des plus continuelles attentions que doit avoir une bonne nourrice, car c'est presque toujours des négligences qui intéressent la propreté, que proviennent les cris d'un enfant. Qu'elle souffre le moins qu'il se pourra que l'on porte son enfant sur les bras, même lorsqu'il s'agit de le promener dehors pour lui faire prendre l'air. Il ne doit point, pendant les six premiers mois, sortir de sa corbeille que pour être changé. Il y est à son aise ; il peut s'y donner en liberté tous les mouvemens que demande son corps, au lieu que sur les bras il est toujours gêné, & en danger de contracter de mauvaises habitudes. Quand il se trouvera les reins assez forts pour n'avoir plus besoin de rester si continuellement couché, il sera très-à-propos de le sortir de sa corbeille, pour l'étendre sur un tapis ou sur une natte, où il aura la liberté de se rouler, & de com-

mencer à impoſer, d'après ſes idées naiſſantes, du mouvement à tous les reſſorts de ſon corps. On ſait que c'eſt la méthode des meres chez la plupart des Peuples de l'Amérique, pour dreſſer leurs enfans à marcher de bonne heure. Que la mere s'applique à connoître la portée du tempérament de ſon nourriſſon, afin de ne lui donner ſon lait que lorſqu'il en a réellement beſoin. En lui donnant trop de lait, elle l'expoſe à des indigeſtions d'autant plus dangereuſes, que, quand elles ſont ſouvent répétées, elles donnent naiſſance aux plus pernicieuſes affections de l'eſtomac & des nerfs. En général, ni trop, ni trop peu, doit être la maxime conſtante d'une mere jalouſe de réuſſir dans l'allaitement de ſon enfant. Mais qu'elle prenne garde auſſi de donner à tetter avant que ſa digeſtion à elle-même, à chaque repas qu'elle a pris, ſoit conſommée : qu'elle s'applique pour cet effet à bien étudier la durée du ſommeil de ſon enfant, pour placer, autant qu'il ſera poſſible, les heures de ſes repas à des diſtances proportionnées aux époques

ordinaires de ſon réveil. Qu'elle prenne garde également, ſi elle a le malheur d'être ſujette à l'emportement, ou à quelqu'autre paſſion que ce ſoit, qui puiſſe affecter la maſſe de ſon ſang, de donner à ſon nourriſſon le lait qui aura ſéjourné dans ſon ſein pendant les accès de ces paſſions, ſur-tout s'ils ont été violens. Il faut de toute néceſſité qu'elle le faſſe évacuer, &, juſqu'à ce qu'il en ſoit monté de nouveau, qu'elle ſache ſubſtituer, à la quantité perdue, quelqu'autre nourriture.

Je n'entreprendrai point d'étendre plus loin ces préceptes, qui regardent les ſix premiers mois de l'allaitement; je me contenterai de répéter encore que, pendant ces commencemens, une mere ne peut trop redoubler d'attention pour obſerver & étudier en ſilence tous les ſignes, tous les pronoſtics ſur leſquels elle pourra aſſeoir le plan de ſa conduite, pour le tems où la perception & la ſenſibilité de ſon enfant commenceront à ſe développer & à ſe manifeſter. Les détails qui appartiennent à cette premiere époque ſe trouveront dans toutes les

ſources que j'ai conſeillé de conſulter.

Les cinq ou ſix premiers mois de l'allaitement paſſés, ſi la mere a ſuivi mes conſeils, ſi elle s'eſt bien miſe au fait du caractere & du tempérament de ſon enfant, c'eſt alors qu'elle doit commencer à ajouter à tous ſes ſoins pour le phyſique, l'attention la plus ſuivie pour ſe préparer à entamer l'éducation morale.

On ne peut diſconvenir qu'à cet âge un enfant n'eſt encore ſuſceptible d'aucune réflexion, qu'à peine même eſt-il en état de faire la plus légere application des ſons qui frappent ſes oreilles, des ſignes qui ſe préſentent à ſes yeux : auſſi c'eſt à la machine ſeule (ſi l'on peut me permettre cette expreſſion) qu'il faut ſe contenter de s'attaquer, en attendant que l'attention & la ſenſibilité aient commencé à s'annoncer. Auſſi-tôt qu'on eſt aſſuré de ces deux points eſſentiels, alors il n'y a pas un moment à perdre pour habituer fréquemment le nourriſſon aux ſons de la voix, & aux ſignes de triſteſſe ou de joie qui devront lui faire connoître, ou le mécontentement ou la

satisfaction que l'on ressentira de ses procédés : mais c'est aussi dans ces mêmes momens où il faut s'armer d'une sage fermeté pour ne rien accorder aux passions naissantes, qui portent les germes de l'indocilité, du caprice & de toutes ces especes de fantaisies déréglées que l'on voit si communément régner dans le premier âge des enfans dont on a eu le malheur de négliger les premiers instans.

Je ne peux mieux faire pour justifier les principes que je viens de tracer, que de citer ceux de J. J. Rousseau sur le même sujet. « Un enfant, dit-il, » qui ne connoît encore que les be- » soins physiques, ne pleure que quand » il souffre, & c'est un grand avan- » tage ; car alors on sait à point nom- » mé quand il a besoin de secours, & » l'on ne doit pas tarder un moment » à le lui donner s'il est possible : mais » si vous ne pouvez le soulager, res- » tez tranquilles, sans le flatter pour » l'appaiser. Vos caresses ne le guéri- » ront pas ; mais il se souviendra qu'il » faut crier pour être flatté, & s'il » sait une fois vous occuper ainsi de

» lui à ſa volonté, le voilà devenu
» votre maître; tout eſt perdu.....
» Les longues pleurs d'un enfant
» qui n'eſt ni lié, ni malade, &
» qu'on ne laiſſe manquer de rien,
» ne ſont, dit toujours le même Au-
» teur, que des pleurs d'habitude &
» d'obſtination : elles ne ſont point
» l'ouvrage de la nature, mais de la
» nourrice, qui, pour n'en ſavoir
» endurer l'importunité, la multiplie,
» ſans ſonger qu'en faiſant taire l'en-
» fant aujourd'hui, on l'excite à pleu-
» rer demain davantage.... Perſonne
» n'aime à prendre une peine inutile,
» pas même les enfans. S'ils ſont obſ-
» tinés dans leurs volontés, montrez
» plus de conſtance qu'eux d'opiniâ-
» treté : ils ſe rebuteront & n'y re-
» viendront plus. Au reſte, quand ils
» pleurent par fantaiſie ou par obſti-
» nation, un moyen ſûr de les em-
» pêcher de continuer, eſt de les diſ-
» traire par quelqu'objet agréable &
» frappant qui leur faſſe oublier qu'ils
» vouloient pleurer. La plupart des
» nourrices excellent dans cet art, &,
» bien ménagé, il eſt utile : mais auſſi

» il est de la derniere importance que » l'enfant n'apperçoive pas l'intention » que l'on a de le distraire ; qu'il s'a- » muse au contraire de ce qui lui est » présenté, sans qu'il puisse croire » que l'on songe à lui ; & c'est sur » quoi presque toutes les nourrices » sont très-mal-adroites ».

L'exécution de tous ces conseils paroîtra sans doute pénible pour une femme élevée comme presque toutes les femmes l'ont été jusqu'ici ; mais si elle a le courage de faire de généreux efforts pour s'y soumettre, elle connoîtra bientôt que c'est la clef de l'éducation de son enfant. Rien ne sera plus capable de la distraire de ses soins, & encore moins de la rebuter. Elle aura pendant quelques jours des cris à entendre, des pleurs à essuyer ; mais avec de la patience, toutes ces petites amertumes s'adouciront de jour en jour, pour ne plus reparoître.

Meres, qui aspirez à l'honneur de payer à la nature & à l'humanité le tribut que vous leur devez ! Meres, qui voulez enrichir vos familles & votre patrie d'excellens sujets, méditez

donc attentivement tous ces premiers élémens de vos nobles fonctions : mais ſi vous avez la foibleſſe de croire qu'il vous ſoit libre de vous faire ſuppléer, pour l'exécution, par le premier venu de vos domeſtiques ; de quelque état, de quelque condition que vous ſoyez, renoncez plutôt à tout, que de vous livrer à une pareille imprudence. Le lait que vous donnerez à vos enfans ſuffira, il eſt vrai, pour leur vie animale, ſi vous obſervez toutes les conditions preſcrites ; mais ſi vous perdez de vue un ſeul inſtant vos nourriſſons, ſans vous faire remplacer, quand vous en aurez des raiſons indiſpenſables, par le ſujet de confiance que je vous ai propoſé de dreſſer pour cet emploi, n'eſpérez plus leur former à votre gré le caractere, ni même le tempérament. Les mercénaires que vous commanderez ſont incapables de vous remplacer, ſur-tout dans toutes les attentions que demande l'éducation morale. Ne vous attendez de leur part qu'à des foibleſſes ou à des infidélités, qui détruiront votre ouvrage à meſure que vous vous confierez à elles pour vous ſeconder.

Une caresse faite à votre insu, une friandise donnée en arriere de vous, sous le prétexte d'appaiser des pleurs, suffiront souvent pour occasionner des désordres qui vous coûteront des mois entiers à réparer. Je vais encore plus loin. Quand bien même vous reconnoîtriez dans la jeune gouvernante à qui vous aurez donné votre confiance, les plus heureuses dispositions, méfiez-vous toujours, surveillez sans cesse, & ne craignez pas de multiplier & les instructions & les remontrances sur tous les détails que vous exigerez d'elle. Souvent, avec la meilleure volonté possible, la trempe d'esprit de cette jeune personne, & le genre de son éducation, nécessiteront toutes ces précautions, & il vaudroit mieux risquer de les porter à l'excès, que de s'exposer à les négliger.

Je n'entreprendrai point de rien prescrire ici sur les différens procédés à ajouter à celui de l'allaitement. L'usage de baigner les enfans, ou dans de l'eau tiede, ou dans de l'eau froide; d'ajouter, quand l'enfant est assez fort, de la bouillie, de la soupe, de la panade,

au lait de la mere ; la maniere de les rendre indifférens au froid & au chaud; les précautions à obſerver pour prévenir le travail de la dentition & obvier à ſes divers accidens ; ce ſont tous objets qui ne peuvent être bien traités que par des Gens de l'Art, ou d'une expérience bien conſommée. J'ai conſeillé aux meres de conſulter les bons Auteurs qui ont écrit ſur ces matieres ; ce ſera à elles à choiſir dans leurs méthodes, celles qui leur paroîtront convenir le mieux au tempérament de leurs nourriſſons, & à les adopter pour en faire uſage : qu'elles liſent ſur-tout, avec la plus grande attention, l'ouvrage de M. de Fourcroy, qui a pour titre : *Les Enfans élevés dans l'ordre de la Nature ;* & ſe vend à Paris, chez Nyon l'aîné, rue du Jardinet. C'eſt un très-petit Volume, dont l'acquiſition ne ſera pas bien coûteuſe. L'Auteur, il eſt vrai, y paroît quelquefois trop fervent diſciple de J. J. Rouſſeau, & en avoir ſuivi tous les principes dans l'éducation de ſes enfans ; mais il y rend compte des expériences particulieres qui lui ont réuſſi dans la partie

physique de cette même éducation, & elles seront de la plus grande utilité pour éclairer les meres dans beaucoup de détails essentiels des soins & des attentions que demande le premier âge des enfans. « Je n'ai pas cru, dit dans » sa Préface ce respectable ami de l'humanité, pouvoir me dispenser d'avertir les Dames de la conduite qu'il » leur est avantageux de tenir depuis » l'instant de la couche & pendant le » nourrissage, vu les relations intimes » & directes du régime de la mere sur » sa propre santé & sur celle de son » nourrisson. J'ai tâché de faire de » cette partie un manuel commode » pour les meres, dans lequel, *en* » *leur mettant sous les yeux un tableau* » *fidele de tous les états successifs de* » *l'enfance, je cherche à les prémunir* » *contre ces inquiétudes dangereuses* » *auxquelles elles se livrent, souvent* » *sans raison, dès que leurs enfans* » *crient un peu fort, ou paroissent* » *éprouver quelque vive douleur.* Je » leur indique d'ailleurs des procédés » simples, mais immanquables, pour » réussir dans leur entreprise presque

» au-delà de leurs eſpérances. Je peux » avancer, en effet, qu'il y aura bien » peu de meres qui ne ſoient étonnées » de leurs ſuccès, parmi celles qui » voudront bien ſuivre avec exacti- » tude une méthode que j'ai éprouvée » ſur mes propres enfans ». Sur cette ſeule annonce, il eſt aiſé de juger combien cet excellent Ouvrage peut être intéreſſant pour une digne mere qui entreprend de nourrir elle-même ſes enfans. Tous les principes de l'Auteur ſont appuyés des reſpectables autorités de l'illuſtre de Buffon, du célebre Tiſſot, & d'autres ſavans Médecins & Naturaliſtes, qui jouiſſent depuis longtems de l'eſtime & de la confiance du Public éclairé.

Je ne m'ingérerai pas de décider s'il convient, comme l'a prétendu M. Rouſſeau, de coller, pour ainſi dire, ſur le ſein d'une mere les yeux du gouverneur qui doit diriger l'éducation de ſon enfant; je laiſſe à gens plus hardis que moi, de ranger dans la claſſe qui lui convient une idée ſi ſinguliere. Pénétré d'admiration pour les talens de ce célebre Ecrivain, qui a mérité à tant

d'autres égards de justes applaudissemens, je ne crois point manquer à sa mémoire en refusant mon suffrage au gouverneur d'Emile.

Une mere tendre, vertueuse, instruite, laborieuse, maîtresse de ses passions, voilà le meilleur & le plus sûr gouverneur qui puisse diriger & conduire l'éducation morale d'un enfant, quel que soit son sexe. Le pere y est sans doute aussi intéressé que la mere, & doit conséquemment y coopérer; mais, principalement pour le premier âge, que ce ne soit jamais que par ses soins & ses conseils; qu'il ait même assez de raison pour les subordonner toujours à l'expérience de cette mere, qui, avec les qualités que je viens de lui supposer, doit être censée voir de plus près que lui l'humeur dominante, le caractere, le tempérament de son enfant. Si malheureusement il vient à vouloir user d'autorité pour exiger que ses fantaisies soient suivies, tout est perdu. La mere ainsi contrariée, ne pourra plus avoir à suivre de méthode fixe, & l'enfant dont les sensations commenceront par de-

grés à ſe développer, en aura ſuffiſamment pour s'appercevoir de la déſunion, & en prendre les impreſſions qui ſe trouveront les plus favorables à ſes petits caprices. Que ſera-ce ſi, dans ces débats, il ſe mêle de l'humeur, de la colere, de l'emportement ? Pourquoi tous ceux qui ont écrit ſur la maniere d'élever les enfans n'ont-ils qu'une voix pour recommander d'éloigner d'eux, même dans le plus bas-âge, tous gens capables de les agacer, de les irriter, de les impatienter, de faire en leur préſence mille grimaces, mille ſingeries contraires à l'honnêteté & à la décence ? Ils n'ont aſſurément eu d'autre motif que de préſerver les tendres fibres de ces enfans des funeſtes impreſſions qu'elles en peuvent retenir ; impreſſions qui, ſi elles ne ſont point déracinées à tems, les rendront par la ſuite, & pour toute la durée de leur exiſtence, hargneux, coleres, impatiens, indociles, inſoucians.

Je dois m'attendre qu'on trouvera dans tous les préceptes que j'ai juſqu'ici propoſés, trop de peines, trop

d'embarras, trop d'assujettissement pour des femmes, sur-tout pour celles qui, par état, ou par leur fortune, tiennent à ce qu'on appelle le grand monde. Je ne m'occuperai pas ici à faire aucune distinction; je me borne à prier de faire attention que je ne parle que pour des meres tendres, vertueuses, instruites, laborieuses, maîtresses de leurs passions, & je suis persuadé qu'il s'en rencontrera de telles dans tous les états, dans toutes les conditions. Celles qui ne se trouveront pas suffisamment douées de toutes ces heureuses qualités, ou ne se soumettront point à mes conseils, ou ne craindront point d'en enfreindre une partie: mais laissons avec confiance au tems, & sur-tout à l'attrait si puissant de l'imitation, le soin d'amener par degrés la révolution générale des esprits, en faveur de la meilleure éducation possible des enfans.

Je ne cesserai point de le répéter: attachons-nous à inspirer aux femmes la noble résolution d'allaiter & d'élever elles-mêmes leurs enfans: attachons-nous à rendre les filles de la génération

préſente, vertueuſes, fortes & courageuſes; attachons-nous à leur donner le goût de l'étude, & des occupations ſolides & utiles; attachons-nous à leur inſpirer un juſte mépris pour tout ce qui tient à l'oiſiveté, à la molleſſe, à la coquetterie, & lorſqu'enrichies de ces heureuſes diſpoſitions, elles viendront à s'engager dans les liens de l'hymen, toutes, à l'envi, s'empreſſeront de copier les meilleurs modeles qui les auront précédées, & ſe montreront jalouſes d'en ſervir elles-mêmes aux générations ſuivantes.

Afin d'éviter aux meres qui ne ſeroient pas à portée de ſe procurer tous les principaux que je leur recommande de conſulter, les regrets de cette privation, je vais leur extraire un abrégé ſuccinct de ce qu'elles y pourroient trouver de plus eſſentiel. Ce ſera à elles à y ajouter tous les raiſonnemens que leur expérience particuliere les mettra en état de faire.

Chryſippe, l'un des plus ſages Philoſophes de la Grece, ſouhaitoit " qu'à " une ſanté robuſte, & aux mœurs les " plus pures, une nourrice joignît " quelque

» quelque peu de science ». Et Quintilien vouloit « qu'au moins une nourrice eût un bon accent, pour ne » pas en donner un mauvais à son » nourrisson ».

M. Rousseau, malgré les idées singulieres qui abondent dans ses Ecrits, est, à mon gré, un de ceux qui ont donné les plus excellens avis aux meres qui ont le courage de nourrir & d'élever elles-mêmes leurs enfans.

« Dans le commencement de la vie, » a-t-il dit, où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte » actuellement ses sens. Ses sensations » étant donc les premiers matériaux » de ses connoissances, les lui offrir » dans un ordre convenable, c'est » préparer sa mémoire à les fournir » un jour dans le même ordre à son » entendement. Mais comme il n'est » attentif qu'à ses sensations, il suffit » de lui montrer d'abord bien distinctement la liaison de ces mêmes sensations avec les objets qui les causent. Il veut tout toucher, tout manier. Ne vous opposez point à cette

» inquiétude ; elle lui ſuggere un ap-
» prentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi
» qu'il apprend à ſentir la chaleur, le
» froid, la dureté, la molleſſe, la
» peſanteur, la légéreté des corps, à
» juger de leur grandeur, de leur fi-
» gure & de toutes leurs qualités ſen-
« ſibles ; en regardant, palpant, écou-
» tant, ſur-tout en comparant la vue
» au toucher, en eſtimant à l'œil la
» ſenſation qu'ils feroient ſous les
» doigts.... Loin d'avoir des forces
» ſuperflues, les enfans n'en ont pas
» même de ſuffiſantes pour tout ce
» que leur demande la nature. Il faut
» donc leur laiſſer l'uſage de toutes
» celles qu'elle leur donne, & dont
» ils ne ſauroient abuſer. Il faut les
» aider & ſuppléer à ce qui leur man-
» que, ſoit en intelligence, ſoit en
» force, dans tout ce qui eſt du beſoin
» phyſique. Il faut, dans les ſecours
» qu'on leur donne, ſe borner uni-
» quement à l'utile réel, ſans rien ac-
» corder à la fantaiſie ; car la fantaiſie
» ne les tourmentera pas quand on ne
» l'aura pas laiſſé naître, attendu qu'elle
» n'eſt pas de la nature. Il faut enfin

» étudier avec soin leur langage & leurs
» signes, afin que dans cet âge où ils
» ne savent pas dissimuler, on distin-
» gue dans leurs désirs ce qui vient
» immédiatement de la nature, & ce
» qui vient du caprice & de la fan-
» taisie.... Les premieres pleurs d'un
» enfant sont des prieres : si on n'y
» prend garde, elles deviennent bien-
» tôt des ordres ; ils commencent par
» se faire assister, ils finissent par se
» faire servir. Ainsi, de leur propre
» foiblesse, d'où vient d'abord le senti-
» ment de leur dépendance, naît en-
» suite l'idée de l'empire & de la do-
» mination. Mais cette idée étant
» moins excitée par leurs besoins que
» par nos services, ici commencent à
» se faire appercevoir les effets mo-
» raux dont la cause immédiate n'est
» pas dans la nature, & l'on voit déjà
» pourquoi, dès ce premier âge, il
» importe de s'attacher à démêler l'in-
» tention secrete que dicte le geste ou
» le cri d'un enfant.... Quand l'en-
» fant tend la main, avec effort, sans
» rien dire, il croit atteindre à l'ob-
» jet, parce qu'il n'en estime pas la

» diſtance ; il eſt dans l'erreur : mais
» quand il ſe plaint & crie en tendant
» la main, alors il ne s'abuſe plus ſur
» la diſtance ; il commande à l'objet
» de s'approcher, ou à vous de le lui
» apporter. Dans le premier cas, por-
» tez-le à l'objet lentement & à petits
» pas ; dans le ſecond, ne faites pas
» ſeulement ſemblant de l'entendre :
» plus il criera, moins vous devez l'é-
» couter... Les premieres ſenſations des
» enfans ſont purement affectives ; ils
» n'apperçoivent que le plaiſir & la
» douleur. Ne pouvant ni marcher, ni
» ſaiſir, ils ont beſoin de beaucoup
» de tems pour ſe former peu à peu
» les ſenſations repréſentatives, qui
» leur montrent les objets hors d'eux-
» mêmes. Mais en attendant que ces
» objets s'étendent, s'éloignent, pour
» ainſi dire, de leurs yeux, & pren-
» nent pour eux des dimenſions & des
» figures, le retour fréquent des ſen-
» ſations affectives commence à les
» ſoumettre à l'empire de l'habitude.
» On voit, par exemple, leurs yeux
» ſe tourner ſans ceſſe vers la lumiere,
» & ſi elle leur vient de côté, prendre

» insensiblement cette direction : aussi
» c'est une raison pour laquelle on
» doit leur opposer le visage directe-
» ment au jour, de peur qu'ils ne
» s'accoutument à regarder de travers
» & qu'ils ne deviennent louches....
» La seule habitude qu'on doit laisser
» prendre à un enfant, est de n'en
» contracter aucune.... Habituez les
» enfans de bonne heure aux téne-
» bres, autrement ils pleurent &
» crient sitôt qu'ils se trouvent à l'obs-
» curité.... Dès qu'un enfant com-
» mence à distinguer les objets, ap-
» pliquez-vous d'abord à mettre du
» choix dans ceux que vous lui mon-
» trez ; mais peu à peu habituez-le à
» en voir de toutes sortes, sans en
» être affecté.... Le seul choix des
» objets qu'on présente, & la façon
» de les présenter, le rendront timide
» ou courageux ; ainsi, si vous savez
» l'accoutumer par degrés à voir sans
» effroi des araignées, des rats, des
» crapauds, des serpens, des écre-
» visses, & tout ce qui répugne si
» communément aux enfans, il verra
» sans horreur, étant grand, tous les

» inſectes & tous les animaux les plus
» difformes : il n'y aura point d'ob-
» jets hideux & difformes pour qui
» aura été accoutumé dès ſa plus ten-
» dre enfance à en voir tous les jours....
» Voulez-vous habituer un enfant au
» bruit des armes à feu ? commencez
» par brûler une amorce : cette flam-
» me bruſque & légere, cette eſpece
» d'éclair le réjouit. Répétez enſuite la
» même opération avec un peu plus
» de poudre, & par degrés, juſqu'à
» ce que l'exploſion excite aſſez de
» bruit pour frapper les oreilles, in-
» ſenſiblement l'enfant entendra, ſans
» la moindre émotion, les détonna-
» tions les plus terribles, ſur-tout ſi
» vous ne le prévenez pas de trop
» bonne heure du danger poſſible de
» leurs effets. C'eſt en employant de
» pareilles gradations, lentes & pru-
» demment ménagées, que l'on rend
» un enfant intrépide à tout, pour
» toute la durée de ſon exiſtence ».

Je n'étendrai pas davantage cet extrait. Je penſe qu'avec ce que j'ai dit précédemment, je n'ai rien omis de tout ce qui peut inſtruire une tendre

& généreuse mere qui désire ne rien négliger pour réussir dans l'éducation de ses enfans, au moins pendant la durée de leur allaitement. Je me réserve d'ailleurs de puiser encore par la suite dans la même source, à mesure que les progrès de l'âge exigeront que l'on étende ces premiers préceptes. Maintenant voyons comment une digne mere doit se comporter lorsqu'il s'agit de sévrer de son lait un enfant, & d'ajouter à cette époque de son éducation physique, de solides fondemens de son éducation morale.

J'ai déjà prévenu que je ne m'arrêterai pas à parler de l'éruption des dents & de tous les divers accidens qui l'accompagnent, non plus que de l'âge où il convient de commencer à ajouter au lait d'une nourrice une nourriture un peu plus solide, ni des différentes méthodes pour la composer; il n'y aura gueres de meres assez dépourvues de connoissances pour ne pas pouvoir se décider d'elles-mêmes sur ces objets, pour peu qu'elles aient l'attention de consulter l'excellent Ouvrage de M. de Fourcroy. S'il ne leur

ſuffiſoit pas, il n'y en auroit pas qui ne fuſſent du moins à portée de conſulter des Gens de l'Art, & aujourd'hui ſurtout, ils ſont trop éclairés là-deſſus pour que l'on ne doive pas en attendre les plus ſolides & les plus ſalutaires avis.

Je ſuppoſe donc qu'un enfant a tetté avec ſuccès pendant douze à quinze mois le lait de ſa mere; qu'il a ſes premieres dents; que ſon eſtomac eſt accoutumé à la ſoupe, à la bouillie, à la panade, & à toutes les autres eſpeces de nourritures légeres qui peuvent convenir à cet âge; qu'il commence à ſe ſoutenir ſur ſes jambes, & à les mouvoir dans un équilibre proportionné à ſes forces; alors il eſt tems de le ſévrer, & c'eſt la mere qui doit encore prendre ce ſoin, ſi elle veut éviter une foule de dangers auxquels les enfans ſont expoſés entre les mains des mercénaires qui font le métier de ſévreuſes. C'eſt auſſi à cet âge qu'une mere doit faire uſage des pronoſtics que lui ont pu fournir juſques-là ſes obſervations ſur le caractere & le tempérament de ſon nourriſſon, pour com-

mencer à s'emparer, pour ainsi dire, de toutes ses sensations, les diriger pas à pas, & s'occuper, avec toute l'amenité dont elle sera capable, à jeter dans son ame les semences de toutes les vertus.

Chez les Grecs, où une mere qui auroit donné son enfant à nourrir à une étrangere, n'étoit pas moins méprisée que l'étoient des femmes assez denaturees pour exposer les leurs, le sevrage étoit célébré avec le plus pompeux appareil & la plus grande joie. C'étoit la mere qui présidoit uniquement à cette fête de famille, parce qu'elle étoit censée y être la plus intéressée. Non-seulement elle avoit fini d'allaiter son enfant, mais elle entroit dans une nouvelle carriere encore plus glorieuse, puisqu'elle alloit donner tous ses soins à rendre ce même enfant capable d'honorer sa famille & de devenir utile à sa patrie.

En général, à peine un enfant de quinze mois peut-il entendre bien distinctement les differens sons de la voix, comprendre leur valeur, & encore moins imiter les articulations des mots

qu'on lui prononce. Ces difficultés ne doivent pas cependant empêcher qu'on ne lui parle ſouvent; mais il faut avoir attention de mettre toujours le plus de gaieté qu'il eſt poſſible, tant dans l'accent, que dans le geſte qui l'accompagne, &, dans les commencemens ſur-tout, lui prononcer nettement & ſouvent les mots que l'on déſire qu'il répete, mais lui mettre en même tems devant les yeux quelques objets ſenſibles que l'on faſſe rapporter à ces mêmes mots, afin que l'intérêt qu'il y pourra prendre aide à les imprimer inſenſiblement dans ſa mémoire.

Prenons encore M. Rouſſeau pour guide ſur cet important objet. « Souvent, dit-il, on ſe preſſe trop de » faire parler les enfans, comme ſi » l'on avoit peur qu'ils n'apprennent » pas à parler d'eux-mêmes. C'eſt un » grand abus, car cet empreſſement » indiſcret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche : ils en parlent plus tard & plus » confuſément. L'attention extrême » qu'on donne à ce qu'ils veulent dire,

» les dispense de bien articuler, & » comme ils daignent à peine ouvrir » la bouche, beaucoup d'entr'eux en » conservent toute leur vie un vice » de prononciation & un parler con- » fus, qui les rendent presque inin- » telligibles.... Quand on les laisse » aller d'eux-mêmes, ils s'exercent » d'abord aux syllabes les plus faciles » à prononcer, & y joignant peu à » peu quelque signification qui se fait » entendre par leurs gestes, ils vous » donnent leurs mots avant de rece- » voir les vôtres, ce qui fait qu'ils ne » reçoivent ceux-ci qu'après les avoir » entendus ».

Le maître le plus sûr pour apprendre à parler à un enfant, est la mere qui l'a nourri, parce qu'à chaque instant du jour elle est à portée de lui donner des leçons & de les lui faire goûter. Qu'il est donc à désirer que cette mere se trouve instruite de sa langue dans toute sa pureté, & qu'elle ait outre cela le talent d'une exacte & belle prononciation ! Qu'il est également à desirer que la jeune gouvernante qui doit la seconder, possede

ces mêmes qualités, ou s'applique avec ardeur à les acquerir ! Avec ces avantages, une mere formera ſon enfant de bonne heure à parler dans les meilleurs principes ; elle s'evitera de plus la diſgrace de lui faire paſſer par la ſuite un tems précieux à les étudier ſous des Maîtres quelquefois ſi incertains eux-mêmes de leur ſcience, qu'ils ne peuvent en tranſmettre aux éleves qu'on leur confie, qu'une bien imparfaite, mais au prix de beaucoup de travaux & d'ennuis qui ne peuvent manquer de prendre ſur le phyſique des enfans. Il eſt vrai que les meres capables d'entreprendre cet enſeignement ſe rencontreront peut-être aujourd'hui bien rarement : c'eſt un malheur qui tient à l'éducation actuelle des filles, mais qui démontre de plus en plus combien il eſt important de la leur donner plus parfaite.

Tendres meres, qui avez le bonheur de vous voir en état de vous paſſer de ſecours pour enſeigner vos enfans dans leur bas-âge, à Dieu ne plaiſe que je cherche à vous rendre eſclaves de vos fonctions, au point

d'exiger que vous ſoyez auſſi aſſidues auprès d'eux pendant leur ſévrage, que vous avez dû l'être pendant leur allaitement ! Vous pouvez ſans doute vous repoſer ſur votre gouvernante de confiance pour vous aider dans une infinité de détails, pour vous ſuppléer dans les abſences qu'occaſionneront vos autres occupations, & même vos amuſemens : mais, j'en appelle à vous-mêmes, avec quels ſoins, avec quelles précautions ne devez-vous pas vous être attachées à la choiſir, ſur-tout du côté des mœurs, des connoiſſances, de l'intelligence, & des qualités du cœur néceſſaires pour un pareil emploi ! Et encore, ſi vous avez eu le bonheur de réuſſir dans ce choix, quelque confiance que vous ayez lieu d'avoir en elle, ne négligez pas de remettre la main à l'œuvre pluſieurs fois chaque jour, afin d'épier tout ce qui pourroit s'être gliſſé de contraire à la ſageſſe de vos vues, & le corriger au plus vîte, en donnant tous les avis, tous les conſeils, & même toutes les inſtructions que vous croirez convenables. Trouverez-vous ces ſoins, ces

attentions trop pénibles ? Je ne le penſe pas, ſi vous êtes vraiment telles que je l'ai ſuppoſé, lorſque je vous ai propoſé de vous livrer avec courage aux fonctions de votre état.

Pour vous, meres qui n'avez pas eu l'avantage d'une éducation qui vous mette en état de remplir ſans ſecours celle de vos enfans, votre travail ſera ſans contredit plus difficile ; mais ne vous découragez pas : avec la noble ambition de reuſſir, & une application conſtamment ſoutenue, vous vous rendrez capables de la ſuivre à votre ſatisfaction. Etudiez ſous de bons Maîtres les principes de votre Langue & d'une bonne prononciation ; liſez avec goût les meilleurs Auteurs qui ont écrit pour l'inſtruction des meres, & placez dans votre memoire leurs meilleurs préceptes. Du reſte, n'épargnez rien pour vous attacher d'excellentes gouvernantes, capables de vous ſuppléer dans toutes les parties où vous vous reconnoîtrez encore trop foibles. Si elles ſont véritablement inſtruites, vous y gagnerez, outre l'avantage de réuſſir dans votre entrepriſe, celui

d'apprendre bien des détails que vous auriez peut-être ignorés, si vous aviez été reduites à vos seuls talens.

C'est dès les premiers momens du sevrage qu'il faut se faire un plan fixe de conduite pour la nourriture, l'habillement & l'instruction d'un enfant, & regler ses récréations, c'est-à-dire, les petits exercices à sa portée qu'il convient de lui faire prendre, & auxquels il faut le livrer souvent chaque jour.

La nourriture doit être proportionnée à la force de son estomac : & qui peut mieux la connoître que cette tendre mere qui jusques-là en a fait une étude assidue ? Pour ce qui est de la qualité des alimens, tous les Gens de l'Art semblent s'accorder pour défendre, au moins jusqu'à trois ou quatre ans, l'usage des viandes bouillies ou rôties, & ne prescrire que des soupes, des panades, du riz, & du pain bien cuit, mais sec, ou que l'on permette seulement à l'enfant de tremper dans du lait non bouilli. Ils défendent absolument toute espece de pâtisseries, de sucreries & de fruits crus, & en

démontrent les pernicieux effets. Ils ne veulent pas non plus que les enfans en bas-âge uſent d'autre boiſſon que de l'eau pure, bien limpide & de bonne ſource : mais pour le vin & toutes les liqueurs ſpiritueuſes, ils les regardent comme de dangereux poiſons pour des enfans. En effet, on voit chez les anciens qu'ils en étendoient l'abſtinence bien plus loin que nous, puiſqu'ils n'en permettoient l'uſage que quand on avoit atteint l'âge viril. Ce régime paroîtra ſans doute trop auſtere à bien des meres, vu la conduite toute oppoſée qu'elles tiennent ſi communement aujourd'hui ; mais leur foibleſſe doit-elle, ſous le maſque de la tendreſſe, l'emporter ſur des avis unanimement dictés par des gens éclairés, & appuyés de l'expérience de tous les tems ? Comment appaiſer, diront elles, des enfans qui déſireront & demanderont à grands cris toutes ces choſes ? La réponſe eſt ſimple. Lorſqu'elles prennent leurs repas, qu'elles aient l'attention d'en tenir leurs enfans eloignés, afin qu'ils ne connoiſſent que le plus tard qu'il ſe pourra

tous les alimens recherchés, mais nuisibles pour eux, dont on les prive; que l'on se garde également de les promener, sous quelque prétexte que ce puisse être, ni dans les cuisines, ni dans tous autres lieux destinés aux repas des domestiques. Si ces précautions peuvent réussir, ce sera toujours beaucoup de gagné; & si l'enfant vient, après cela, à découvrir dans des mains étrangeres quelqu'une des choses qui lui sont refusées, & qui irrite ses désirs, il faudra bien en venir aux refus, & les soutenir avec constance, mais toujours en y mêlant autant de gaîté qu'il sera possible. Rien n'est plus inutile, rien n'est plus pernicieux que d'exciter l'appétit des enfans, hors de leurs repas, par tous ces rafinemens de friandise que notre luxe a si fort diversifiés & multipliés. « Si c'est la faim, dit Lock, » & non la friandise, qui les sollicite » à manger, ils mangeront bien le » pain sec; & s'ils n'ont point faim, » il n'est pas nécessaire qu'ils man- » gent ».

Au lieu de tous ces contes imbécilles de féeries, de revenans, de sorciers,

de loups-garoux, de bêtes carnacieres, & de tous ces événemens effrayans dont tant de peres & de meres, tant de gouvernantes & d'autres domeſtiques s'étudient à remplir l'eſprit des enfans, quel inconvénient y auroit-il d'en ſubſtituer où il ne ſeroit queſtion que d'accidens, que l'on affecteroit même d'exagérer, arrivés à des enfans pour avoir uſé de tous les alimens & de toutes les boiſſons dont il eſt intéreſſant de les priver ? Ces innocentes ruſes ne coûteroient ſûrement pas beaucoup à une mere éclairée & attentive ; mais ſi elle n'a pas en même tems l'attention de recommander, ſous les peines les plus ſéveres, à tous ſes domeſtiques d'entrer dans ſes vues, & de ne rien faire qui puiſſe les contrarier, elle doit s'attendre que les moindres infractions lui cauſeront de grandes peines. Au ſurplus, il ne ſeroit pas poſſible d'épuiſer cette matiere ; mille différentes circonſtances peuvent amener une infinité de cas différens, que la ſageſſe & l'intelligence des meres peuvent ſeules réſoudre : mais il eſt toujours certain qu'un enfant élevé

dans les principes dont je propose l'idée, ne sera jamais victime, ni de ses appétits, ni des foiblesses de ceux qui l'entourent, & que, content de sa nourriture nécessaire, il ne cherchera pas, étant plus grand, à étendre ses désirs sur des alimens, ou superflus, ou mal-sains.

M. Rousseau a donné de si excellens conseils sur l'habillement des enfans, que je ne peux me refuser de le citer encore ici.

« En général, dit il, on habille trop » les enfans, & sur-tout pendant le » premier âge. Il faudroit plutôt les » endurcir au froid qu'au chaud. Le » grand froid ne les incommode jamais » quand on sait les y accoutumer de » bonne heure ; mais le tissu de leur » peau, trop tendre & trop lâche encore, laissant un trop libre passage » à la transpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuisement inévitable. D'ailleurs, il paroît constant, » par la comparaison des Peuples du » Midi avec ceux du Nord, qu'on se » rend plus robuste en supportant » l'excès du froid, que l'excès de la

» chaleur. Cependant, à meſure que
» l'enfant grandit & que ſes fibres ſe
» fortifient, que cela ne vous empê-
» che pas de l'accoutumer peu à peu
» à braver les rayons du ſoleil; vous
» l'endurcirez ſans danger aux ardeurs
» de la zône torride... Les membres d'un
» corps qui croît, doivent être tous au
» large dans leur vêtement; rien ne
» doit gêner leur mouvement ni leur
» accroiſſement; rien de trop juſte,
» rien qui colle au corps, point de
» ligatures. L'habillement François,
» gênant & mal-ſain pour les hommes,
» eſt pernicieux, ſur-tout aux enfans....
» L'habillement à la huſſard, ou en
» matelot, loin de remédier à cet in-
» convénient, l'augmente, & pour
» ſauver aux enfans quelques ligatu-
» res, les preſſe par tout le corps. Ce
» qu'il y a de mieux à faire eſt de les
» laiſſer auſſi long-tems qu'il eſt poſſi-
» ble en jaquette; puis, à la ſuite,
» leur donner des vêremens fort lar-
» ges, & ne ſe point piquer de mar-
» quer leur taille, ce qui ne ſert qu'à
» les déformer. Leurs defauts du corps
» & de l'eſprit viennent tous de la

» même cause : on les veut faire hom-
» mes avant le tems.... Si un enfant
» dont les passions naissantes commen-
» cent à se montrer, se trouvoit déjà
» la tête assez gâtée pour se plaire à
» la magnificence des habits, j'aurois
» bientôt fait de la lui remettre ; j'au-
» rois soin que ses habits les plus ri-
» ches fussent les plus incommodes ;
» qu'il y fût gêné, toujours contraint,
» toujours assujetti de mille manieres :
» je ferois fuir la liberté & la gaieté
» devant sa magnificence. S'il vouloit
» se mêler aux jeux d'autres enfans
» plus simplement mis que lui, je fe-
» rois en sorte que tout cessât, tout
» disparût à l'instant. Enfin, je l'en-
» nuyerois, je le rassasierois tellement
» de sa petite vanité, je le rendrois
» tellement sot sous son bel habit, que
» j'en ferois le fléau de sa vie, &
» qu'il verroit avec moins d'effroi le
» plus noir cachot, que les apprêts
» de cette belle parure. Tant qu'un
» enfant ne se trouve pas asservi à nos
» préjugés, être à son aise & libre
» est toujours son premier désir : le
» vêtement le plus simple, le plus

» commode, celui qui aſſujettit le » moins, eſt toujours le plus précieux » pour lui.... Je voudrois qu'on pût » habituer un enfant à porter en hiver » ſes habits d'été, comme le font les » gens laborieux. Cet uſage a été celui » du Chevalier Newton pendant toute » ſa vie, & il a vécu quatre-vingts » ans ».

Quoiqu'il ne ſoit gueres poſſible de contredire des préceptes auſſi judicieux, je me permettrai cependant quelques légeres obſervations.

M. Rouſſeau voudroit qu'on laiſsât les petits enfans en jaquettes auſſi longtems qu'il ſeroit poſſible. S'il a entendu par jaquette la robe dont on les habilloit autrefois, je penſe qu'elle ſeroit incommode, & par ſa forme, & par les jupes qui en faiſoient partie. Il me paroît que l'habillement que l'on nomme aujourd'hui lévites, rempliroit mieux les vues que l'on auroit de donner beaucoup d'aiſance aux enfans, & de légéreté à leurs vêtemens. La lévite pourroit ne pas dépaſſer le gras de la jambe pour les garçons, & tomberoit un peu plus bas pour les filles,

afin de pouvoir à tous instans observer la façon dont, en marchant ou en courant, ils tournent leurs pieds, leurs jambes, &, par des leçons assidues sur cet objet, préserver ces membres de devenir cagneux, défaut aujourd'hui si commun, sur-tout chez les femmes. Si quelques personnes scrupuleuses, ou attachées à nos ridicules modes, critiquent cette idée, & y croient la pudeur & la décence intéressées, qu'elles me permettent de les renvoyer à ce que les Historiens nous ont appris de l'habillement de ces fieres Lacédémoniennes, chez qui ces vertus étoient assurément en grande recommandation. Ces lévites seroient, en tout tems, de simple toile, ou blanche ou de couleur, & on en changeroit aussi souvent qu'il seroit nécessaire, sans beaucoup de dépense. L'hiver, une doublure de laine pour les enfans délicats, suffiroit pour les défendre de la rigueur des trop grands froids.

Je voudrois aussi que, pour armer de bonne heure les enfans, & sur-tout les filles, contre la vanité & la coquetterie, on renchérît encore sur

la méthode de M. Rouſſeau ; qu'on leur fît, de tems en tems, naître l'envie d'une toilette recherchée, & que les gens qui y ſeroient employés euſſent le mot pour rendre la friſure & toute la parure auſſi douloureuſes qu'il ſeroit poſſible. Il eſt aiſé de juger des cris, des lamentations qui ſe feroient entendre. Alors, qu'une mere auroit beau jeu pour faire valoir tous les avantages d'une décente ſimplicité ! peut-être même pourroit-elle inſenſiblement en venir à faire, de ces chagrinantes parures, un inſtrument de correction qui profiteroit beaucoup plus que ceux que l'on emploie aujourd'hui, & n'en auroit pas les inconvéniens. Je déſirerois encore que l'on ne bruſquât pas trop tôt la ſenſibilité d'un enfant pour l'accoutumer au froid ; « car, dit un Ecrivain très-» judicieux, il ne faut pas forcer la » nature, mais la faire plier douce-» ment ». Or, l'expérience journaliere ſuffit pour démontrer que la nature n'a pas préparé un nouveau-né pour endurer la trop grande fraîcheur de l'eau, & la rigueur d'un air trop froid.

Je

Je voudrois enfin qu'on ne mît, ni jarretieres pour arrêter les bas des enfans, ni boucles à leurs souliers. Une chaussure trop couverte, ou trop étroite, ou pointue, peut aussi leur déformer les pieds, & y faire naître quantité de défauts qui deviennent très-nuisibles dans un âge plus avancé.

Je pense en avoir assez dit sur ce qui regarde la nourriture & l'habillement des enfans en bas-âge. L'experience en apprendra plus à des meres intelligentes, que ne le pourroient faire les Traités les plus volumineux. Passons maintenant aux premieres instructions, qui, comme nous l'avons annoncé, doivent tenir un rang bien essentiel dans la premiere éducation.

Dans le premier âge, c'est-à-dire, depuis la naissance jusqu'à trois ou quatre ans, où le cœur d'un enfant ne sent encore que confusément, on ne peut que se borner à lui faire imiter ce dont on veut lui donner l'habitude, en attendant qu'il le puisse faire par discernement, par goût & par amour.

On entend dire tous les jours à nos

Philoſophes modernes, que l'homme eſt né libre, & qu'on ne doit pas abuſer de la foibleſſe de ſon enfance pour l'accoutumer à plier ſous le joug de l'habitude. Vains propos ! Si un enfant n'eſt point dreſſé dès ſon plus bas-âge à ne prendre que de bonnes habitudes, ne ſera-t-il pas très-poſſible qu'il n'en prenne que de mauvaiſes ? Or, étant avoué de tout le monde que l'habitude eſt une ſeconde nature, n'eſt-il pas certain que ſi celle qui porte au bien peut corriger les plus grands défauts, même juſqu'à ceux du tempérament ; par le même principe, il doit être également vrai que dès que le vice a eu le tems de s'enraciner, il eſt bien à craindre que cette habitude ne rende inutiles tous les moyens que l'on emploiera pour le détruire.

Fuyez, ô tendres meres, les erreurs de cette dangereuſe philoſophie qui fait aujourd'hui tant de ravages dans nos mœurs ! N'héſitez point d'inſpirer à vos enfans l'amour du bien, même avant qu'ils ſoient capables de raiſonner ſur ce que vous exigez d'eux ; mais faites-le avec tant de tendreſſe,

avec tant d'aménité, avec une patience si constante, que vous puissiez leur faire goûter vos volontés, avant qu'ils soient en état de comprendre que ce que vous leur prescrivez deviendra un devoir sous l'empire de la raison.

« Je trouve, dit Montagne, que » nos plus grands vices prennent leur » pli dès notre plus tendre enfance. » C'est passe tems aux meres de voir » un enfant tordre le col à un poulet, » & s'ebattre à blesser un chien ou » un chat; & tel pere est si sot de » prendre à bon augure d'une ame » martiale, quand il voit son fils gourmer injurieusement un payſan, ou » un laquais qui ne se défend point, » & à gentillesse quand il le voit affiner son compagnon par quelque » malicieuse déloyauté & tromperie. » Ce sont pourtant les vraies semences & racines de la tyrannie, de la » trahison : elles se germent là, & » s'élevent après gaillardement, & » profitent à force entre les mains de » la coutume ». *Essais*, *l.* 1, *ch.* 22. Ce célebre Ecrivain a mérité un rang distingué parmi les grands hommes qui

ont illuſtré le dix-ſeptieme ſiecle. L'on voit cependant combien il penſoit différemment de tous ces pretendus Philoſophes qui aſpirent aujourd'hui avec tant d'acharnement à repandre ſur tout le genre humain le poiſon de leurs erreurs.

Qu'un pere & une mere chériſſent leurs enfans, il n'y a rien que de très-naturel ; mais qu'ils pouſſent leur amour pour eux juſqu'à chérir leurs défauts, juſqu'à ſatisfaire aveuglément leurs caprices, leurs fantaiſies, leurs appétits déréglés, c'eſt le comble de la démence, c'eſt ſe préparer à eux-mêmes, & à leurs enfans, des ſources intariſſables de déshonneur & d'infamie. Toutes les ignominieuſes Hetriſſures ſous leſquelles tant de familles ont le malheur de gémir, n'ont jamais eu d'autres cauſes. Regle générale, les premiers penchans d'un enfant naiſſent des premieres impreſſions qu'il reçoit, & ſi malheureuſement elles portent au vice, ſon cœur & ſon eſprit s'en reſſentiront tant qu'il vivra, à moins qu'on ne s'attache à les réprimer, ces penchans, dès les premiers

momens où ils se font appercevoir. Que nos Philosophes nous disent comment il est possible d'y réussir sans gêner cette dangereuse liberté à laquelle ils prétendent qu'on ne doit opposer aucun frein. Que l'on ne regarde pas comme bien difficile l'étude du caractere & des premieres inclinations d'un enfant ! A l'âge dont il s'agit, c'est-à-dire, dans la premiere enfance, il n'y a encore à craindre, ni ruse, ni dissimulation, qui puissent exposer à prendre le change. Que l'on suive en effet, avec application, la physionomie d'un enfant, il est impossible de n'y pas appercevoir combien son ame a déjà de sensibilité; les differens mouvemens, aussi rapides qu'expressifs, qui s'y font remarquer, annoncent, à ne pouvoir s'y tromper, ou la joie, ou la douleur, ou la crainte, ou le désir : &, en faisant attention à ce qui les excite, que faut-il de plus pour prévoir quels sont ses goûts & ses penchans, d'où naîtront nécessairement par la suite ses inclinations, soit pour le bien, soit pour le mal.

Ce n'est qu'à l'époque du sevrage

que le cahos de l'enfance commence ordinairement à ſe débrouiller. Auparavant, un enfant n'eſt qu'un peu plus que ce qu'il étoit dans le ſein de ſa mere ; mais à douze ou quinze mois, ſes ſenſations l'affectent, des idées commencent à s'arranger dans ſa tête ; on l'entend balbutier des ſons confus, on lui voit faire des ſignes pour les exprimer, & alors on s'empreſſe de deviner ce qu'ils veulent dire : mais malheureuſement, ſoit précipitation, ſoit amour-propre, on fait ſouvent, dans cette eſpece d'interprétation, de lourds contre-ſens qui conduiſent à tout l'oppoſé de ce que, dans la réalité, ces ſons & ces ſignes devroient faire entendre. Je ne peux mieux faire que de citer encore ici ce que dit M. Rouſſeau ſur cette intéreſſante époque.

« Quand les enfans commencent à » parler, ils pleurent moins. Ce pro- » grès eſt naturel; un langage eſt ſubſ- » titué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent » dire qu'ils ſouffrent, avec des pa- » roles : pourquoi le diroient-ils avec » des cris, ſi ce n'eſt lorſque la dou-

» leur est trop vive pour que la pa-
» role seule puisse l'exprimer ? S'ils
» continuent alors à pleurer long-
» tems, c'est la faute des gens qui
» sont autour d'eux.... Si l'enfant est
» délicat, sensible, que naturelle-
» ment il se mette à crier pour rien ;
» en rendant ses cris inutiles & sans
» effet, j'en taris bientôt la source :
» tant qu'il pleure, je ne vais point
» à lui ; j'y cours sitôt qu'il s'est tu.
» Bientôt sa maniere de m'appeler
» sera de se taire, ou tout au plus de
» jeter un seul cri. Quelque mal qu'un
» enfant se fasse, il est très-rare qu'il
» pleure quand il est seul, à moins
» qu'il n'ait l'espoir d'être entendu.
» S'il tombe, s'il se fait une bosse à
» la tête, s'il saigne du nez, s'il se
» coupe les doigts, au lieu de m'em-
» presser autour de lui d'un air alar-
» mé, je resterai tranquille, au moins
» pour un peu de tems. Le mal est
» fait ; c'est une nécessité qu'il l'en-
» dure : tout mon empressement ne
» serviroit qu'à l'effrayer davantage &
» à augmenter sa sensibilité. Au fond,
» c'est moins le coup, que la crainte,

» qui tourmente, quand on s'eſt bleſ-
» ſe, & je lui épargnerai du moins
» cette derniere angoiſſe ; car, très-
» ſûrement, il jugera de ſon mal com-
» me il verra que j'en juge. S'il me
» voit accourir avec inquiétude, le
» conſoler, le plaindre, il s'eſtimera
» perdu : s'il me voit garder mon
» ſang-froid, il reprendra bientôt le
» ſien, & croira le mal gueri quand
» il ne s'en affectera plus. C'eſt pré-
» ciſement à cet âge qu'on prend les
» premieres leçons de courage, &
» que ſouffrant ſans effroi de légeres
» douleurs, on apprend par degrés à
» ſupporter les grandes. Loin d'être
» attentif à éviter qu'un enfant ne ſe
» bleſſe, il faudroit être fâché qu'il
» ne ſe bleſſât jamais, & qu'il grau-
» dît ſans connoître la douleur. Souf-
» frir eſt la premiere choſe qu'il doit
» apprendre, & celle qu'il aura le
» plus grand beſoin de ſavoir. Il ſem-
» ble que les enfans ne naiſſent pe-
» tits & foibles, que pour pouvoir
» prendre ces importantes leçons ſans
» danger. Si un enfant tombe de ſon
» haut, il ne ſe caſſera pas les jambes ;

» s'il se frappe avec un bâton, il ne
» se cassera pas le bras; s'il saisit un
» fer tranchant, il ne serrera gueres
» & ne se coupera pas bien avant. Je
» ne sache pas qu'on ait jamais vu
» d'enfant, en liberté, se tuer, s'es-
» tropier, ni se faire un mal consi-
» dérable, à moins qu'on ne l'ait in-
» discrétement exposé, ou sur des
» lieux élevés, ou seul, autour du feu,
» autour de l'eau, ou qu'on n'ait lais-
» sé des instrumens dangereux à sa
» portée. Que dire de ces magasins de
» machines qu'on rassemble autour
» d'un enfant, pour l'armer de toutes
» pieces contre la douleur, jusqu'à ce
» que, devenu grand, il reste à sa
» merci, sans courage & sans expé-
» rience; qu'il se croie mort à la pre-
» miere piquûre, & s'évanouisse en
» voyant la premiere goutte de son
» sang. Notre manie enseignante &
» pédantesque est toujours d'appren-
» dre aux enfans ce qu'ils appren-
» droient beaucoup mieux d'eux-mê-
» mes, & d'oublier ce que nous au-
» rions pu seuls leur enseigner. Y a-t-il
» rien de plus sot que la peine que l'on

» prend pour lui apprendre à marcher ? comme ſi l'on avoit vu quelqu'un qui, par la négligence de ſa nourrice, ne ſût pas marcher étant grand ! Combien voit-on de gens, au contraire, marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher ! Ne donnez aux enfans ni bourlets, ni paniers roulans, nî chariots, ni liſieres, & dès qu'ils commenceront à mettre un pied l'un devant l'autre, ne les ſoutenez plus que ſur des lieux pavés. Au lieu de les laiſſer croupir dans l'air uſé d'une chambre, menez-les journellement au milieu d'un pré ou d'un gazon : là, qu'ils courent, qu'ils s'ébattent, qu'ils tombent cent fois le jour ; tant mieux, ils en apprendront plutôt à ſe relever. Le bien-être de la liberté évite ou rachete beaucoup de bleſſures. Ils auront peut-être ſouvent des contuſions ; en revanche, ils ſeront toujours gais. Si ceux qu'on éleve continuellement enfermés & gardés, en ont moins, ils ſont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours triſtes ;

» je doute que le profit ſoit de leur
» côté. Un autre progrès des enfans,
» qui leur rend la plainte moins né-
» ceſſaire, c'eſt celui de leurs forces.
» Pouvant plus par eux-mêmes, ils
» ont un beſoin moins fréquent de
» recourir à autrui. Avec leurs for-
» ces, ſe développe la connoiſſance
» qui les met en état de les diriger.
» C'eſt à cette époque que commence
» proprement la vie de l'individu ; c'eſt
» alors qu'il prend la conſcience de
» lui-même : la mémoire étend le ſen-
» timent de l'identité ſur tous les mo-
» mens de ſon exiſtence, & il devient
» dejà capable de bonheur ou de mi-
» ſere.... Il faut bien connoître le
» génie particulier d'un enfant, pour
» ſavoir quel régime moral lui con-
» vient. Chaque eſprit a ſa forme pro-
» pre, ſelon laquelle il a beſoin d'être
» gouverné, & il importe au ſuccès
» des ſoins qu'on prend, qu'il ſoit gou-
» verné par cette forme, & non par
» une autre. Mere prudente, épiez
» long-tems la nature ; obſervez bien
» votre éleve, avant de lui dire le pre-
» mier mot. Laiſſez d'abord le germe

» de ſon caractere en pleine liberté
» de ſe montrer ; ne le contraignez
» en quoi que ce puiſſe être, afin de
» le mieux voir tout entier. Penſez-
» vous que ce tems de liberté ſoit
» perdu pour lui ? tout au contraire,
» il ſera le mieux employé ; car c'eſt
» ainſi que vous apprendrez à ne pas
» perdre un ſeul moment dans un
» tems plus précieux : au lieu que ſi
» vous commencez d'agir avant de ſa-
» voir ce qu'il faut faire, vous agirez
» au hazard ; ſujette à vous tromper,
» il faudra revenir ſur vos pas, &
» vous vous trouverez plus eloignée
» du but que ſi vous vous fuſſiez moins
» preſſée de l'atteindre. Ne faites donc
» pas comme l'avare, qui perd beau-
» coup pour ne vouloir rien perdre.
» Sacrifiez dans la premiere enfance
» un tems que vous regagnerez avec
» uſure dans un âge plus avancé. Le
» ſage Médecin ne donne pas étourdi-
» ment des ordonnances à la premiere
» vue, mais il étudie le tempérament
» du malade avant de lui rien preſ-
» crire : il en commence plus tard à
» le traiter, mais il le guerit ; tandis

» que le Médecin trop pressé le tue ».

Peres & meres, qui avez à cœur l'éducation de vos enfans, & vous surtout, dignes femmes, qui vous y êtes si généreusement dévouées dès les premiers instans de leur naissance, méditez bien attentivement tous ces préceptes, & pratiquez les. Je n'ai cessé jusqu'ici de vous le dire; l'étude du caractere & du tempérament de vos enfans est la vraie bousole qui doit diriger vos pas dans leur éducation physique & morale. Mettez-vous bien dans l'esprit qu'il n'y a rien de plus insense que d'elever un enfant en bas-âge à être impérieux & mutin, à commander à tout ce qui l'entoure, à ne connoître d'autre regle que sa fantaisie. Attachez-vous à lui faire sentir en toutes occasions sa foiblesse, sa dépendance, & le besoin continuel qu'il a de votre secours. Par cette conduite, insensiblement vous le rendrez docile à toutes vos volontés. Aux moindres signes qu'il appercevra de votre mécontentement ou de votre satisfaction, il s'accoutumera à connoître quand il aura bien ou mal fait, & d'après cette

habitude, vous le verrez dans toute la ſuite de ſa vie, auſſi avide de vos inſtructions, qu'attentif à ne rien faire qui puiſſe vous déplaire, & jaloux de contribuer, par ſon amour, la ſageſſe & l'honnêteté de toutes ſes actions, à rendre vos jours ſereins & tranquilles. Cependant, pour l'amener là, gardez-vous bien de lui faire ſentir avec trop de dureté le joug de la contrainte; faites enſorte de lui faire goûter, à force de patience, tout ce que vous déſirez. N'entreprenez jamais non plus, s'il eſt poſſible, de lui en impoſer par l'attrait des récompenſes, ni par la crainte des châtimens. Que l'accent de la tendreſſe accompagne toutes vos paroles, & s'il vous échappe quelque expreſſion, ou même quelque geſte qui l'intimide ou lui faſſe une peine trop ſenſible, ne craignez pas de le réparer ſur le champ par quelque tendre effuſion qui l'empêche de garder un trop long ſouvenir de ce mouvement d'impatience; car ſi malheureuſement vous contriſtez ou vous abattez l'eſprit de votre enfant par des craintes continuelles, vous l'expoſez à perdre ſa vi-

vacité, qui est l'ame de ses facultés naissantes. Il y a, j'en conviens, des caracteres, des temperamens plus malaisés à conduire les uns que les autres. Si vous vous y êtes pris d'aussi bonne heure que je vous l'ai tant de fois recommandé, votre tendresse vous soutiendra vis-à-vis des plus difficiles, & avec le tems & de bons exemples, vous réussirez à les plier, à votre gré, à tout ce que vous exigerez d'eux.

Quand une fois, tendres meres, vous vous serez rendues maîtresses des mauvais penchans d'un enfant, appliquez-vous à ne vous pas écarter de la méthode qui vous y aura conduites. Ne craignez pas d'ailleurs que des enfans en si bas âge s'apperçoivent du joug sous lequel vous les tiendrez. Si votre conduite a toujours été exactement soutenue; si vous vous êtes attachées à ne tenir autour d'eux que des gens pénétrés de la sagesse de vos vues, & avides de les suivre, ces enfans, ne connoissant point d'autre traitement, ne verront, n'imagineront rien de mieux que d'y rester constamment soumis. Cette soumission acquerra de jour

en jour, par la force de l'habitude, de nouveaux degrés de perfection, juſqu'à ce que la raiſon venant enfin à leur faire connoître ſes loix, en faſſe un devoir dont elle leur fera ſentir & goûter tous les avantages.

Je ne peux trop répéter l'excellent précepte de M. Rouſſeau. « Accordez » tout aux beſoins réels de vos enfans; » mais dès que vous vous appercevrez » que leurs demandes ne viennent » que de leurs caprices ou de leurs » fantaiſies, ſoyez inébranlables dans » vos refus. Si leurs tentatives en ce » genre ne leur réuſſiſſent jamais, ils » en apprendront à ne demander que » ce qu'il ſera juſte de leur accorder ». Mais prenez garde auſſi qu'en arriere de vous, ils n'obtiennent, ou d'un parent, ou d'un ami, ou d'un domeſtique, ce que vous leur aurez refuſé. Si malheureuſement cela arrivoit, ce ſeroit le moyen de vous faire perdre, quelquefois en un inſtant, non-ſeulement le fruit de vos peines paſſées, mais encore la confiance de vos enfans, &, de ſuite, leur reſpect & leur amour, baſes ſi eſſentielles du pouvoir

paternel & maternel. Le meilleur moyen de s'assurer ce respect & cet amour, c'est de ne laisser à personne, soit parens ou amis, soit domestiques, la liberté, ou les occasions de contrarier votre conduite dans l'éducation de vos enfans; c'est de savoir faire succéder à propos, à la bonté & à la douceur, un ton & un air serieux dont un enfant, quelque jeune qu'il soit, puisse sentir la différence; c'est de se montrer toujours complaisante pour ce qui est raisonnable, indulgente pour ce qui n'est qu'indifférent, inflexible pour tout ce qui pourroit entraîner des conséquences dangereuses; c'est enfin de ne jamais manquer de prendre l'air content & satisfait quand l'enfant se comporte bien, mais froid & chagrin lorsqu'il manque à ce qu'il doit. L'expérience journaliere nous apprend que chez un enfant qui n'est pas né stupide, & dont l'éducation a été suivie de bonne heure, le silence & l'air triste de ses parens, lorsqu'il a fait quelque faute, en sont toujours le plus amer châtiment & la punition la plus sensible. Avec une conduite

ferme, avec une attention continuelle à rendre vos enfans dociles avant qu'ils puiſſent ſe ſouvenir qu'ils ne l'ont été que par néceſſité, vous les amenerez, ne fût ce que par habitude, à tout ce que vous demandera leur éducation, ſans vous voir forces de recourir à des réprimandes trop ſouvent réitérées, ou à des châtimens douloureux, qui coûteroient trop à votre tendreſſe. En vous comportant ainſi, vous éviterez la cruelle diſgrace de reſſembler à ces peres & à ces meres qui, en exerçant avec une ſévérité mal entendue leur autorité ſur leurs enfans, en font des brutes, des automates, ou des lâches. Vous vous éviterez encore le triſte ſort de ceux qui, en ſe diſſimulant les torts de leurs enfans, ou en leur accordant tout, perdent toute autorité ſur eux, &, par une conſéquence néceſſaire, les perdent eux-mêmes. « Pour qu'un enfant ſoit bien élevé, » dit très-bien un Auteur moderne, » il faut lui apprendre à ſe rendre » maître de ſes paſſions naiſſantes, » même avant que la raiſon ait ré- » pandu ſur lui les premiers rayons

» de ses lumieres, afin que lorsqu'elle
» viendra dans toute sa force pour
» exercer son empire, elle n'ait plus
» rien à faire qu'à régner, & à jouir
» de la victoire que l'education aura
» remportée ».

Je l'ai déjà dit plus d'une fois; depuis l'époque du sevrage jusqu'à trois ou quatre ans, il ne faut pas attendre d'un enfant qu'il comprendra tout ce qu'on lui dira, qu'il obeira ponctuellement à tout ce qui lui sera prescrit, qu'il raisonnera de lui-même sur tout ce qu'il verra & entendra. Uniquement affecté de ses besoins physiques, toutes ses facultés ne seront employées qu'à les faire connoître, & tous ses désirs ne tendront qu'à les satisfaire. Dans une pareille disposition, ce n'est donc qu'à force de patience que l'on pourra parvenir à le contenir sur ses besoins physiques, à lui inspirer les vertus qui, pas à pas, le conduiront à y mettre de l'ordre & de la réflexion, à recevoir & à suivre avec docilité les volontés de ses pere & mere, ou de tous ceux qu'ils auront chargé de les seconder dans son éducation. Mais,

ſur toutes choſes, n'oubliez pas de vous comporter ſur tout cela de maniere que les careſſes que vous faites à un enfant ne lui faſſent jamais perdre de vue le reſpect dont il faut l'habituer à être continuellement pénétré; que les réprimandes, & même les corrections, ſi on eſt obligé d'y avoir recours, n'affoibliſſent point ſon amour pour leurs parens, ou pour tous ceux qu'ils chargent de les ſuppléer; enfin, qu'il n'ait pas de plus grand plaiſir que d'être dans la compagnie de ſes pere & mere, ou de leurs repréſentans, & qu'il s'accoutume à regarder également leurs careſſes, leurs réprimandes, & même les refus qu'ils pourroient être obligés de leur faire, comme des preuves de leur affection.

Peres & meres, qu'il me ſoit permis de vous le dire encore une fois; dès le plus bas-âge de vos enfans, étudiez quelle eſt la trempe de leur cœur & de leur eſprit, ſi vous voulez réuſſir dans leur éducation. Pour peu que vous vous relâchiez un ſeul inſtant de cette étude, attendez-vous à tomber dans des fautes multipliées,

qui, non-seulement vous écarteront de votre but, mais pourront même à la fin vous faire perdre, sans espérance de retour, le fruit de tous vos soins & de toutes vos peines. Les enfans en bas-âge, comme je l'ai déjà dit, n'ont point encore l'art de dissimuler; on peut lire jusqu'au fond de leur cœur. En portant toute votre attention sur leurs petits propos, sur leurs gestes, sur la maniere, ou vive, ou douce, ou acariâtre, ou impérieuse, avec laquelle ils agissent, vous connoîtrez leurs dispositions, vous connoîtrez s'ils doivent être conduits avec complaisance ou avec fermeté, avec douceur ou avec sévérité : mais gardez-vous cependant de vous laisser abuser par de trompeuses apparences. N'allez pas juger un enfant sur les premiers essors de son esprit & de son petit babil naissant : tel a souvent passé à cet âge pour un modele de douceur & de bonté, pour un prodige de génie & de raison precoces, qui, peu d'années après, n'étoit plus qu'un imbécille & un étourdi; tel autre au contraire qui, à cette même époque, pa-

roiſſoit inſouciant, froid ou ſtupide, s'eſt developpé en grandiſſant, & n'a ceſſé, dans le cours d'une éducation plus avancée, de ſe diſtinguer par les plus heureuſes qualités.

Le premier âge eſt le tems des jeux & des ris : ils ſont auſſi neceſſaires à l'enfance que les alimens & le ſommeil. Bien loin de chercher à modérer, à gêner la gaieté qui lui eſt naturelle, excitez-la au contraire, en imaginant les recréations les plus variées. Faites plus encore : autant que vos occupations & votre état le permettront, mettez-vous de ſes petites parties le plus ſouvent que vous le pourrez : vous trouverez dans ces innocentes complaiſances de précieux avantages. Vous ſerez à portée de contenir, dans l'occaſion, une trop grande vivacité, & de placer des leçons, tantôt ſur les inconveniens & les dangers de tout ce qui eſt porté à l'extrême, tantôt ſur tout ce qui bleſſe l'honnêteté, la decence, la politeſſe. Vous enchaînerez de plus en plus le cœur & la confiance de vos enfans, par la familiarité que vous leur permettrez, & par

les preuves que vous leur donnerez de l'intérêt que votre tendresse saura prendre à leurs amusemens & à leur plaisir. Insensiblement vous parviendrez à entremêler dans leurs jeux, sous le voile du divertissement, des instructions utiles, qui se rangeront dans leur mémoire pour servir dans d'autres tems à diminuer d'autant l'ennui des études sérieuses. Enfin, en les tenant ainsi toujours agréablement occupés, vous entretiendrez tout-à-la-fois l'esprit & le corps dans un exercice continuel, qui aidera bien puissamment à hâter le développement des facultés de l'ame, & contribuera en même tems à leur établir une santé ferme & vigoureuse. Songez toujours cependant à ne vous jamais abandonner au point d'oublier que l'amour & la crainte sont les deux grands mobiles sur lesquels tout votre système d'éducation doit être fondé : ainsi appliquez-vous, même dans ces amusemens, à vous conserver également l'un & l'autre.

Jusqu'ici je n'ai rien dit pour engager les meres à inspirer de bonne heure à leurs éleves de l'amour & du respect

pour la Religion. On voudroit vainement y employer l'art du raiſonnement ; l'intelligence d'un enfant de trois ou quatre ans ne pourroit que par miracle ſe prêter à tout ce qu'on voudroit lui enſeigner & expliquer. Il faut donc ſe contenter de l'y amener par degrés & par des voies ſagement ménagées, qui ne puiſſent, ni l'ennuyer, ni le rebuter. Je conſeillerois pour cet effet à une mere de ſaiſir, dans la journée, les momens où ſon enfant ſe plairoit le plus auprès d'elle, & d'affecter de faire en ſa préſence de courtes prieres avec tout l'appareil d'un pieux recueillement. Si l'enfant ſait déjà s'énoncer, il ne manquera pas d'interroger ſur les motifs de cette action, &, alors, que cette mere aura une belle occaſion pour commencer à l'inſtruire de la néceſſité d'aimer Dieu, de l'adorer & de le ſervir, de le remercier aſſidûment de toutes les graces que ſa bonté répand continuellement ſur ceux qui l'aiment, l'adorent & le ſervent ! Qu'elle ait cependant grand ſoin d'éviter trop de prolixité dans ces eſpeces de converſations, &

de

de ne les étendre qu'à mesure qu'elle verroit l'enfant y prendre goût, qu'elle sache même, dans le cas où il en viendroit à vouloir l'imiter, s'opposer à ses premiers désirs, & ne le lui permettre que quand elle le verroit absolument pénétré de ses instructions. Ces premiers pas faits, je suis persuadé que cet enfant contracteroit de lui-même, pour toute la durée de son existence, la salutaire habitude de faire, à différentes heures de la journée, les mêmes exercices de piété dont sa mere lui auroit donné l'exemple. Je conseillerois encore de lui faire insensiblement apprendre de mémoire l'Oraison Dominicale, c'est-à-dire, de lui en faire répéter la premiere phrase, jusqu'à ce que l'on fût assuré qu'il la sauroit exactement, & de passer successivement aux autres, jusqu'à ce qu'il sût imperturbablement l'Oraison entiere. Il me paroîtroit prudent de s'en tenir à cette seule & unique priere, jusqu'à l'âge de quatre ans, se contentant de donner chaque jour de courtes explications sur chaque phrase alternativement, remettant à les étendre

lorſque l'enfant ſe montreroit avide de les entendre, & appliqué à les ranger dans ſa mémoire. Enfin, je conſeillerois encore à une mere de choiſir, à différentes époques éloignées les unes des autres, un jour de grande ſolemnité pour mener ſon enfant avec elle à un des Offices de ſa Paroiſſe, ſoit du matin, ſoit du ſoir, & là, de lui faire remarquer la dévotion & le recueillement des aſſiſtans, la décence de leur maintien, le reſpectueux ſilence qui s'y obſerve dans les momens où les chants de l'Egliſe ne ſe font point entendre. Mais ce premier ſpectacle ainſi donné, il ne faudra le répéter que de loin en loin, & le faire enviſager comme une grace qui ne peut s'accorder ſouvent qu'à des enfans qui ſavent aſſez lire pour être en état de ſuivre les prieres de l'Egliſe. Il eſt aiſé de penſer quelles utiles leçons, quelle ſource d'émulation découleroient tout naturellement d'une pareille conduite.

Peut être me ſuis-je trop appéſanti ſur bien des détails qui concernent le premier âge ; peut-être même aura-

t-on à me reprocher de m'être quelquefois répété : mais j'ai eu à cœur de ne rien laisser à désirer à toutes les meres qui seront vraiment jalouses de s'occuper de l'éducation physique & morale de leurs enfans, & ce motif peut du moins me servir d'excuse. Je me flatte que toutes les meres trouveront dans les préceptes que, jusqu'ici, je me suis attaché à mettre sous leurs yeux, des regles de conduite qui leur mériteront les succès les plus satisfaisans, en attendant que la raison vienne, avec l'âge, à leur secours, simplifier leurs peines, & perfectionner par degrés leur ouvrage.

CHAPITRE III.

Principes d'Education depuis l'âge de quatre ans, juqu'à dix.

JUSQU'ICI il n'a été queſtion dans cet Ouvrage que des trois ou quatre premieres années de l'enfance, & j'ai ſpécialement invité les meres à ſe charger de tous les ſoins que ces premieres années demandent. Si tous les préceptes que j'ai raſſemblés ont été exactement ſuivis, nous voici à l'époque où ces meres commenceront à goûter les doux fruits de leurs peines, à meſure que leurs éleves exigeront une éducation plus étendue.

« Dès qu'un enfant, dit Locke, » commence à parler, on devroit te- » nir continuellement auprès de lui » une perſonne ſage, retenue, ha- » bile, qui prît ſoin de lui donner » de bonnes impreſſions, de le pré- » ſerver de toutes ſortes de vices, &

» ſur-tout de la contagion des mau-
» vaiſes compagnies ».

Qui peut mieux remplir cet emploi, qu'une tendre mere qui a eu le courage d'allaiter elle-même ſes enfans, & de ſacrifier ſouvent juſqu'à ſa ſanté & ſon repos, pour leur donner les ſecours que la foibleſſe exige ? Qui peut mieux remplir cette tâche, qu'une tendre mere qui a fait juſques-là une étude aſſidue du caractere de ſes enfans, qui les a ſuivis pas à pas dans le développement de tous leurs premiers penchans ; qui, par les efforts multipliés de ſa tendreſſe, a dû s'aſſurer pour jamais leur amour & leur confiance ? Qui peut enfin mieux partager des fonctions ſi intéreſſantes, qu'un tendre & vertueux pere, qui, dès les premiers momens de la naiſſance de ſes enfans, a toujours eu les yeux fixés ſur la marche de leur éducation, & a dû, par ſes conſeils & ſes ſoins, y contribuer en tout ce qui aura pu dépendre de lui. Voilà les ſeuls gouverneurs à qui il appartient de ſuivre l'éducation des enfans, lorſque leur entendement commence à ſe

développer, lorſque les premieres lumieres de la raiſon commencent à luire ſur eux, & c'eſt à l'âge de trois à quatre ans que l'on voit ordinairement éclore ce précieux avantage.

Lorſqu'à Rome les peres & les meres ſe faiſoient un devoir, un honneur d'être eux-mêmes les gouverneurs & les précepteurs de leurs enfans, Rome faiſoit l'admiration du Monde entier. Sitôt que le luxe & la molleſſe s'y furent introduits, ſitôt qu'on y vit l'éducation des enfans confiée à des eſclaves, à des Précepteurs, à de prétendus Philoſophes, à des Rhéteurs gagés, les Romains dégénérerent, la gloire de leur nom s'éclipſa, toutes les vertus qui, ſous leurs ancêtres, avoient porté leur Empire juſqu'aux limites les plus reculées de l'univers connu, diſparurent.

Peres & meres, ne ceſſez jamais d'avoir cet exemple préſent à l'eſprit, & perſuadez-vous bien que l'honneur de votre nom, la gloire de votre patrie, dépendent de la bonne éducation de vos enfans; mais perſuadez-vous bien en même tems que des mercé-

naires sont rarement capables de vous suppléer, sur-tout dans le siecle où nous vivons. Persuadez-vous, au contraire, qu'en leur confiant vos rejetons précieux, vous risquez de leur donner une foule de défauts, & souvent de vices honteux, qu'ils n'auroient pas contractés sous votre direction. Si vous êtes donc tels que je l'ai toujours supposé, tendres, vertueux & instruits, mettez généreusement la main à ce grand-œuvre, & ne l'en retirez jamais que vous n'ayez mis vos éleves absolument en état de s'en passer. Craignez de regarder comme une ressource pour votre repos, à la suite de vos premiers soins, tous ces Colleges où la mollesse & la négligence de la plus nombreuse partie de la Nation entassent une multitude d'enfans de tous âges, de toutes conditions. Sous le brillant regne de Louis XIV, il en est sans doute sorti de très-grands hommes, qui se sont illustrés par leur science, leurs talens & leurs vertus; mais depuis que, sur-tout dans la Capitale, l'enseignement est devenu gratuit, l'émulation est presque entiére-

ment diſparue parmi les Maîtres, & la jeuneſſe ſe trouve, pour ainſi dire, abandonnée à elle-même; à peine reſte-t-il encore dans nos Univerſités quelques légers veſtiges de l'ancienne diſcipline. Pour en juger, il ne faut qu'obſerver tous les enfans, au ſortir de la carriere de leurs prétendues études; obſervez leurs connoiſſances, leurs talens acquis; obſervez leurs mœurs; obſervez leur maintien, & prononcez. A Dieu ne plaiſe que je cherche à faire ici la critique de ces Etabliſſemens! Mon objet en entreprenant cet Ouvrage, a été de propoſer des idées ſur la meilleure éducation poſſible; ce ſeroit m'en écarter, que de m'amuſer à répéter ce qui a été dit tant de fois ſur les défauts qui regnent dans les méthodes que l'on ſuit actuellement pour élever la jeuneſſe.

Dès que les enfans ont atteint l'âge de trois ou quatre ans, c'eſt le moment de s'appliquer à aſſurer en eux le goût de toutes les vertus, de tous les talens, qui en pourront faire un jour des hommes, ou des femmes, vraiment utiles à leur patrie & aux

sociétés dans lesquelles ils vivront. Si tous les préceptes que j'ai rassemblés pour le premier âge ont été bien suivis, le tems des cris, des pleurs, des petits caprices, des petites fantaisies, est passé ; toutes les especes de foiblesses attachées à l'humanité naissante ont dû disparoître : le tempérament commence à se former. Dignes meres ! tendres peres ! pourriez-vous vous refuser aux nouveaux soins que cette nouvelle époque va exiger de vous ? Parcourons-en les détails ; commençons par ceux qu'exige l'éducation corporelle : nous les entremêlerons de ceux qui regardent les légeres instructions que cet âge peut supporter.

Presque tous les Auteurs qui ont écrit sur l'éducation, prétendent qu'il faut élever les enfans à la campagne, soit pour les garantir de la contagion des mauvais exemples qui infeste toutes les Villes, & sur-tout les plus peuplées, soit pour les y tenir en meilleur air, & pouvoir les livrer à tous les exercices du corps, qui rendent les hommes forts & robustes. Mais tous les peres & toutes les meres de famille

ſont-ils dans le cas de ſuivre ces conſeils ? Leur état, leurs occupations le leur permettroient-ils ? D'ailleurs, quelles reſſources auroient-ils dans des campagnes pour une infinité de parties de l'education ? Tout le monde ſait qu'Athenes & Rome étoient les rendez-vous communs des peres & des meres jaloux de donner de la ſcience & des talens à leurs enfans. Pour moi, je penſe que pour garantir les enfans de l'air corrompu des Villes, il faut, quand on en eſt à portée, leur faire reſpirer l'air de la campagne le plus ſouvent qu'il eſt poſſible ; mais qu'à défaut de pouvoir les y tenir habituellement, on peut ſe contenter des vaſtes jardins & des promenades bien aërées qu'offrent toutes les grandes Villes. Il eſt eſſentiel de les y mener tous les jours, dès qu'ils ſont levés, & je crois que c'eſt à ſix heures en été, & à ſept en hiver, qu'ils doivent l'être. L'habillement devant être toujours le même que celui que nous avons propoſé, il ne demandera pas de grands détails. En les levant, il faut, avant toutes

choſes, leur parler du ſouverain Auteur de leurs jours; les exhorter à élever leurs ames vers lui, & à le prier, en récitant l'Oraiſon Dominicale, de leur accorder ſes graces. Il ſeroit à ſouhaiter que cela ſe fît ſans gêne, ſans contrainte, ſans reproches, même vis-à-vis de ceux qui ne mettroient pas toute l'attention & toute la ferveur convenables dans ces légers exercices de piété.

Dût-on ſe récrier ſur le nouveau genre d'aſſujettiſſement qui en réſulteroit pour les peres & les meres, je deſirerois, autant que leur état & leurs occupations le permettroient, qu'ils ſe chargeaſſent de préſider à toutes les promenades, afin de ne pas perdre de vue un ſeul inſtant leurs éleves. Accompagnés de la gouvernante de confiance & d'un domeſtique pour porter un enfant, s'il en eſt beſoin; munis de tout le pain qui ſeroit néceſſaire pour le déjeûné, mais ſans friandiſes d'aucune eſpece, on ſe rendroit à pied aux lieux que l'on choiſiroit pour ces promenades, quelqu'éloignés qu'ils fuſſent, & de légers

brouillards, de légers frimats, ne ſeroient pas une raiſon pour y apporter aucune interruption. Auſſi tôt arrivés dans ces lieux, en attendant l'âge où l'on pourra parler aux enfans de Botanique, d'Agriculture, d'Hiſtoire Naturelle, & promener leurs regards ſur les Arts méchaniques, une mere inſtruite ſaiſiroit les premiers objets qui s'offriroient aux regards de ſon petit troupeau, pour l'entretenir, tout en marchant, des merveilleuſes opérations de la nature dans les riches productions dont la terre eſt couverte. Elle finiroit chaque entretien par rapporter la gloire de ces merveilles au divin Auteur de toutes choſes, & faire ſentir de ſuite à ſes éleves, à quelle reconnoiſſance tous les êtres raiſonnables ſont obligés envers lui. Elle pourroit, dans le même inſtant, ſe rappeller ceux de ſes enfans qui lui auroient paru n'avoir pas mis aſſez d'attention dans leur Priere du matin, & leur rendre ſenſible leur ingratitude : mais, ſur-tout dans les commencemens, que ce ſoit avec toute la douceur qu'elle y pourra mettre.

L'on choisiroit ensuite un gazon, ou autre lieu commode, pour les ébats des enfans, & on s'y établiroit pour s'occuper du déjeûné. Il est aisé de juger si le bon appétit y présideroit, si l'on y regretteroit toutes ces attrayantes superfluités dont on fait un usage si étudié pour animer celui de ces enfans gâtés que l'on rencontre si communément dans nos Villes, souvent même dans nos Campagnes, & jusques sous le chaume de nos Villageois. Le déjeûné fini, il ne s'agira plus que d'exciter les enfans à se livrer à tous les jeux, à tous les exercices qui seront de leur goût, & à les y laisser jouir de la plus grande liberté, à moins qu'on ne les y vît trop exposés à des chûtes fâcheuses, soit trop près d'un ruisseau ou d'un bassin, soit au bord de quelque précipice dangereux. Pendant tout le tems que dureront ces jeux & ces exercices, peres & meres, ne perdez pas vos eleves de vue un seul moment; étudiez tous leurs propos, tous leurs gestes; car c'est la boussole qui doit toujours vous guider dans la recherche de leurs

caracteres & de leurs penchans. C'eſt-là en effet que vous connoîtrez ceux qui auront du penchant à la colere, à l'opiniâtreté, au menſonge, à la vanité, à l'égoïſme; c'eſt-là que vous connoîtrez ſi une trop grande vivacité dans les uns, trop d'engourdiſſement dans les autres, vous demandent une attention particuliere; c'eſt-là enfin où vous connoîtrez le degré de leur force & de leur complexion. L'heure arrivée de retourner chez vous, il faudra, ſans laiſſer aux enfans le tems de ſe refroidir, donner le ſignal du départ, & ſe mettre en marche, en obſervant de régler le pas ſur le plus ou le moins de la tranſpiration que les exercices auront cauſée. Auſſi-tôt rentrés à la maiſon, ne ſeroit-il pas prudent, ſur-tout dans les grandes chaleurs, de leur faire ſur le champ changer de linge, après les avoir fait ſoigneuſement eſſuyer dans toutes les parties du corps. Si quelqu'un prétendoit taxer cette précaution de trop de molleſſe, ne pourroit-on pas lui demander s'il trouveroit qu'il y eût de la ſageſſe à un homme qui ſortiroit

du bain, lorsqu'il fait froid, de reprendre son linge sans s'être fait préalablement essuyer tout le corps ? Montaigne, Locke, Rousseau, & d'autres célebres Ecrivains, croient ces soins inutiles, & qu'il faut au contraire endurcir un enfant à la sueur. Pour moi, je demande aux Gens de l'Art si une même recette peut également servir pour tous les differens tempéramens, & s'il n'y a pas beaucoup de prudence à se méfier de ses mauvais effets possibles ? On voit, il est vrai, beaucoup de gens laborieux endurcis à la sueur, & n'en ressentir jamais aucun effet fâcheux ; mais, dans les autres classes, combien ne voit-on pas tous les jours de victimes d'une transpiration négligée ?

On m'objectera peut-être qu'il seroit bien ennuyeux pour une mere de se trouver seule de son goût dans les promenades que je viens de proposer ; & si elle n'a qu'un ou deux enfans de différens âges & de forces inégales à y conduire, de les voir réduits à des jeux, à des ébats que leur simplicité leur rendroit trop insipides. La

difficulté peut, pour le moment, paroître réelle ; mais n'eſt-il pas permis d'eſpérer que ſi les bons exemples ſe multiplient, les dignes meres qui s'occuperoient de l'éducation de leurs enfans, ſe raſſembleroient inſenſiblement dans ces promenades, & ne demanderoient pas mieux que d'y mêler enſemble leurs enfans. Alors y auroit-il rien de plus naturel que de voir les différens âges s'y aſſortir d'eux-mêmes, en raiſon de la différence de leurs forces, & les meres ſe réunir pour préſider de concert à tous leurs ébats ? Que ſeroit-ce ſi le Gouvernement, pénétré de l'utilité des travaux & des ſoins de ces tendres meres, leur aſſignoit des cantons dans les Jardins publics ou autres promenades, & y entretenoit une ſentinelle pour empêcher qu'on n'y vînt troubler de ſi intéreſſantes aſſociations ? Je porte mes vues encore plus loin. A meſure que le nombre de ces dignes meres augmenteroit, ces rendez-vous ſe multiplieroient ſans doute, ſur-tout dans la Capitale & les grandes Villes, & il s'en trouveroit à portée de tous les

quartiers. Alors, qui empêcheroit une mère de varier ses promenades, & de mener ses enfans, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre ? Cette variété ne pourroit manquer de devenir extrêmement agréable aux enfans : mais quels attraits ne devroit elle pas aussi avoir pour une mere qui se trouveroit à portée de faire insensiblement connoissance avec toutes les femmes animées du même zele, occupées des mêmes soins qu'elle ; & , dans ces fréquentations continuelles, quelles lumieres ne seroient-elles pas à même de se communiquer les unes aux autres ? Quelles leçons, quelle émulation n'en résulteroit-il pas encore pour toutes les gouvernantes qui accompagneroient leurs maîtresses dans ces promenades ?

L'utile récréation que je propose occuperoit probablement la matinée entiere ; & quand on rentreroit, il seroit question du dîné. Tendres meres ! ce seroit encore à vous à assister à ce repas, pour régler la quantité de viande qui devroit être servie par la

gouvernante à chacun, parce que, comme nous l'avons dit, ceux qui auroient quatre à cinq ans, ſeroient dans l'âge où l'on peut commencer à la leur permettre modérément. Ce ſeroit auſſi à vous qu'il appartiendroit de régler ce qui leur ſeroit ſervi par forme de deſſert, ſuivant ce que les ſaiſons offriroient. Ce ſeroit à vous à obſerver ſi vos enfans ne contracteroient pas quelque dégoût de pure fantaiſie pour quelques-uns des mets qui leur ſeroient ſervis, s'ils mangeroient avec la propreté dont il conviendroit de leur donner déjà l'habitude, & ſi le vice ſi honteux de la gourmandiſe ne ſe manifeſteroit pas dans la maniere de recevoir & de manger leurs portions; ſi, enfin, leur maintien & leurs petits propos ſeroient dans les regles de l'honnêteté.

Si vous ſuivez ce plan, dignes meres, ne manquez pas, dans tous ces détails, de placer vos leçons à meſure que vous en trouverez ſujet, mais toujours avec ſageſſe, douceur & bonté; & répétez-les avec patience

toutes les fois qu'il en sera besoin, jusqu'à ce qu'elles aient eu le tems de faire une solide impression.

Sitôt que l'inspection, dont je vous propose de vous charger, seroit finie, je conviens que vous aurez bien mérité de prendre du repos, & on ne peut que vous inviter à vous y livrer, en laissant le soin de vos éleves à la gouvernante à qui vous aurez donné votre confiance, & que vous connoîtrez incapable de déranger votre ouvrage, tant que vous serez absentes. Sur-tout, prenez bien garde que vos enfans n'assistent point à vos repas, à moins que la frugalité n'y préside. Qu'on ne leur laisse pas non plus la liberté de courir dans les cuisines & les salles-à-manger aux heures des repas; il seroit encore trop tôt pour les exposer à ces épreuves.

Pendant qu'une mere sera absente, la gouvernante sur laquelle elle se reposera, devra avoir soin d'entretenir les enfans dans une gaieté honnête, & de les laisser s'amuser à de petits jeux de leur goût, & dont elle leur laissera le choix. Si elle remarque quelque

choſe de répréhenſible dans leur conduite, qu'elle ne paroiſſe pas y faire attention dans le moment, & qu'elle s'ingere encore moins d'en faire des réprimandes ; mais qu'elle ſoit exacte d'en rendre compte à la mere ſitôt qu'elle reparoîtra, & ſans que les enfans s'en apperçoivent, afin qu'il n'y ait que cette mere, ſeule, qui faſſe ce qu'elle jugera convenir pour corriger les fautes qui auront été commiſes. A quatre heures, la gouvernante aura eu l'attention de leur ſervir le goûté, qui conſiſtera, tantôt dans du pain trempé dans du lait crud, tantôt dans du pain & un fruit bien mûr, tantôt uniquement dans un morceau de pain ſec, pour les habituer à ſe contenter de ce qui leur eſt ſervi, & à ne déſirer rien de plus.

Il eſt à préſumer que le repos de cette tendre & digne mere, ſes occupations domeſtiques, ſes détails de ménage, ſa toilette, s'il lui plaît d'en faire, n'emploieront pas moins de quatre à cinq heures de l'après-dînée. Animée comme je la ſuppoſe, trouvera-t-elle trop dur qu'à l'expiration

de cet intervalle, je l'invite à rejoindre encore ſes chers eleves ? Dans l'hiver, les promenades ne pouvant avoir lieu ſi tard ; alors, tendre mere, vous les ferez paſſer dans votre appartement, où vous les rendrez témoins de vos occupations, ſans vous oppoſer cependant à leurs amuſemens, que vous vous ferez même un plaiſir d'exciter & d'animer : mais que cela ne vous empêche pas de placer dans ces momens des converſations utiles. Je ſuis déjà convenu qu'à l'âge dont il s'agit, l'attention des enfans ne peut s'arrêter long-tems ; mais à force de répéter ce que vous voudrez qu'ils retiennent, peu à peu ce que vous leur aurez dit ſe gravera dans leur mémoire, & delà paſſera infailliblement dans leurs ames, à meſure que la raiſon viendra les éclairer ſur leur utilité. Ne manquez pas de leur continuer chaque jour les courtes inſtructions que je vous ai conſeillé de leur faire ſur les différens objets que renferme l'Oraiſon Dominicale, & de les interroger ſur celles qui auront précédé ; mais, je ne me laſſe pas de le redire, toujours

avec douceur, & ſans aucune apparence de contrainte. Si vous êtes dans le cas de recevoir compagnie; dans l'éducation du premier âge, vous aurez eu ſans doute plus d'une fois occaſion d'apprendre à vos enfans quel maintien reſpectueux, quelle tranquillité, conviennent en pareille circonſtance; avec quelle politeſſe, avec quelles expreſſions de reconnoiſſance il leur convient de recevoir les careſſes qui peuvent leur être faites; avec quelle aiſance ils doivent répondre aux queſtions qui leur ſont faites, & avec quelle ſobriété ils doivent en faire. Lorſque la compagnie ſera retirée, paſſez en revue ſur le champ, mais avec autant de gaieté que de tendreſſe, toutes les petites irrégularités que vous aurez pu remarquer dans la conduite des plus avancés en âge de vos enfans, pendant que cette compagnie ſera reſtée auprès de vous, & ayez en même tems grand ſoin de leur expliquer les conſéquences & les inconvéniens de leurs fautes. S'il s'en trouve qui ſe ſoient bien conduits, donnez-leur tous les éloges qu'ils auront mérités, ſans

cependant affecter de les caresser ou recompenser plus que ceux qui auront été moins heureux. Tous ces petits détails seront autant d'utiles leçons, & de motifs d'emulation pour les plus jeunes.

A sept heures du soir, il sera question de leur faire servir le soupé, & je ne peux m'empêcher, tendres meres, de vous inviter encore à y présider. Toutes sortes de viandes en devront être absolument bannies : de la soupe, sans être mitonnée, & les légumes les plus sains, mais légérement assaisonnés, en feront tous les frais. Faites ensorte que la gaieté y regne ; excitez-la vous-même, s'il le faut. Le soupé fini, laissez les s'amuser pendant un quart-d'heure. Conduisez-les à sept heures trois quarts à leurs lits, & après leur avoir fait répéter une courte recommandation de leur ame à Dieu, voyez les coucher ; embrassez-les, & abandonnez-les ensuite au sommeil, sans aucun attirail de lampes & de gouvernantes pour les garder jusqu'à ce qu'ils soient endormis, car ces fausses attentions n'aboutissent qu'à rendre des

enfans peureux pour toute leur vie. Que la chambre de la gouvernante de confiance ſoit attenant la leur, c'eſt tout ce qu'il faut pour être en état d'entendre & de ſecourir un enfant de cet âge, à qui, pendant la nuit, il peut ſurvenir quelque incommodité, ou quelque beſoin.

Il eſt ſenſible que le printems & l'été, les jours étant plus longs, toute la marche qui vient d'être tracée devra ſubir quelques changemens. Les promenades & l'exercice ſont des objets ſi précieux pour les enfans, qu'il faudra, l'après-midi, leur en faire goûter, comme le matin, la douceur & les avantages, toutes les fois que le tems le permettra; mais à la condition que la mere y préſidera toujours, accompagnée de la gouvernante, & ne négligera pas dans ces promenades de placer les entretiens & les inſtructions que j'ai recommandés. L'heure fixée pour le ſoupé & le coucher ne variera point, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

Je dois obſerver ici qu'en paroiſſant charger les meres ſeules de tous les ſoins,

soins, de toutes les peines que je viens de leur imposer, je ne prétends point assurément interdire aux peres de les partager avec leurs épouses, ou de les suppléer entiérement quand la fatigue ou quelque incommodité l'exigeront. Si même les peres sont livrés à des occupations d'état qui ne le leur permettent pas, je conviens encore que le secours de la gouvernante devra être employé, mais avec toutes les précautions qu'une mere intelligente y saura apporter.

Il me semble entendre déjà les sarcasmes que se plaira à lancer sur moi la multitude de ces femmes vouées à toutes les especes de frivolités qui deshonorent notre siecle, la multitude de tous ces hommes livrés à la molesse, dévorés de la soif de ces faux plaisirs qui, aujourd'hui, dégradent si universellement toutes ces sociétés qui se vantent d'être policées. A quelle dure servitude, diront-ils, veut-on donc assujettir, souvent pendant vingt-cinq ou trente ans, des meres qui entreprendront d'élever elles-mêmes leurs enfans ! Je n'ai pas caché qu'il leur en

coûteroit des ſacrifices ; mais ſont ils ſi effrayans ? examinons le avec impartialité. Il s'agit de renoncer à ces longs détails d'une pénible & ennuyeuſe toilette, qui abſorbent la meilleure partie d'une journée. Il s'agit de renoncer à toutes ces diſſipations tumultueuſes que la fatigue rend tôt ou tard mortelles. Il s'agit de renoncer à ces fréquens repas, dont tout le mérite conſiſte dans l'art qui ſait multiplier des alimens incendiaires, qui ne portent dans le ſang que déſordre & ravage. Il s'agit de ne pas s'écarter des ſages loix de la nature ſur le tems qu'elle a deſtiné pour le ſommeil. Il s'agit enfin de ſe mettre en état, par un ſage régime, par de ſalutaires exercices, de produire & d'élever pour la patrie des hommes bien conſtitués. Si ce ſont-là des ſacrifices pénibles à faire, que les récompenſes qui y ſont attachées ſont attrayantes ! Je les ai détaillées, & ne les ai ſûrement pas exagérées. Une femme qui s'eſt attachée à cultiver ſon eſprit, & à le meubler d'utiles connoiſſances ; une femme qui a ſu ſe former une complexion robuſte, qui

emploie à nourrir & à élever ses enfans, tout le tems que les autres emploient à ruiner leur santé, à abréger leurs jours, sans que cela l'empêche de trouver des momens pour vaquer à tous les détails de l'économie de sa maison ; une telle femme pourra-t-elle jamais regretter les années qu'elle aura consacrées à l'éducation de sa famille ? Sa bonne santé, l'amour de son mari & de ses enfans, l'estime & le respect de tous ceux qui sauront apprécier ses succès, la dédommageront bien de toutes les prétendues privations auxquelles elle se sera condamnée. Mais à quoi bon s'appésantir plus long-tems sur ces avantages ? Reprenons la suite des soins qui doivent journellement occuper une digne mere, & faire pas à pas le bonheur de ses éleves.

La journée dont je viens de tracer les détails, servira de modele pour toutes celles qui suivront, jusqu'à ce que les enfans aient atteint l'âge de cinq ans. Ce sera à une mere instruite & intelligente à entremêler les récréations de tout ce qu'elle croira de plus propre à préparer tous les genres d'inf-

truction qu'elle ſe propoſera d'étendre à meſure que l'âge avancera, &, pour les garçons comme pour les filles, à leur inſpirer le goût de tous les petits ouvrages d'amuſement qui pourront leur apprendre de bonne heure à manier l'aiguille ou le pinceau : l'aiguille, pour les rendre par la ſuite capables d'une infinité de petits détails d'économie ; le pinceau, pour les préparer à recevoir les leçons d'écriture & de lecture dont je propoſerai bientôt l'idée. Au reſte, que l'on ne croie pas, de la façon dont j'ai préſenté juſqu'ici la marche des différens préceptes que j'ai propoſés, que je ſuppoſe pluſieurs enfans d'un même âge ſous la conduite d'une même mere. Juſques dans les promenades que j'ai conſeillées, une mere aura un enfant à la mamelle ; un ſecond, ſorti du ſévrage ; un troiſieme, de quatre à cinq ans. Ce ſera à elle d'appliquer à ces différens âges tout ce que j'ai dit, & de penſer que ce qui ſera convenable pour les plus âgés, ne pourra l'être pour les plus jeunes. Il eût été trop ennuyeux de m'en voir faire à chaque inſtant l'ob-

servation. Il n'est cependant pas moins certain qu'en tenant les enfans continuellement ensemble, les leçons qui seront données aux plus âgés profiteront aux plus jeunes, en raison de l'intelligence & de l'émulation dont ils seront susceptibles. Il est également vrai que, quant aux récréations, si elles se prennent en famille, il n'y aura gueres moyen, comme je l'ai observé déjà, d'assortir les âges, & qu'il faudra que l'enfant de quatre à cinq ans se borne à ses freres ou sœurs moins âgés, & conséquemment moins forts, moins agiles que lui. Mais si les rendez-vous & les associations des meres, dans les promenades, peuvent avoir lieu, alors ces difficultés cesseront ; les âges s'assortiront tout naturellement. S'il ne se rencontre ensemble que des enfans soigneusement elevés, ils se communiqueront des uns aux autres les meilleurs exemples, qui ne contribueront pas peu à la bonne, à la solide éducation de tous. Les meres & les gouvernantes, également attentives à les observer, ne souffriront rien de ce qui pourroit contrarier

la ſageſſe & l'harmonie du plan de leur conduite.

Il n'eſt pas poſſible de dreſſer à rien un enfant, pas même un Emile, que par le grand mobile de l'imitation. Et quand Locke veut qu'on tienne continuellement auprès d'un enfant une perſonne ſage, retenue & habile, ce n'eſt point pour autre choſe que pour lui choiſir des modeles bons à imiter, & l'avertir en même tems de ceux qu'il doit rejetter. Depuis l'accent de la parole, juſqu'aux opérations les plus ſublimes de l'eſprit & du génie, on ne trouvera jamais aucun exemple contraire à la vérité du principe de l'influence de l'imitation.

La cinquieme année d'un enfant révolue, il n'y aura encore rien, ni pour les garçons, ni pour les filles, à changer dans ce que j'ai propoſé juſqu'à préſent ſur l'éducation phyſique: mêmes vêtemens que par le paſſé, même nourriture, mêmes promenades, mêmes récréations, même ordre dans les heures du lever, du coucher, des repas. Mais il n'en devra pas être ainſi de ce qui regarde l'éducation mo-

rale. C'est à cet âge qu'il faut s'appliquer à donner des instructions suivies, analogues à la trempe de l'esprit des sujets, & d'après les connoissances que l'on aura dû s'étudier à acquérir de leurs facultés naissantes.

Avant d'entrer dans les détails de cette nouvelle époque, je vais commencer par expliquer ce que j'ai eu en vue, en proposant d'exercer, pendant la cinquieme année, les enfans au maniement de l'aiguille & du pinceau. Il faut faire attention que mon objet est de ne mettre aucune distinction dans l'éducation des deux sexes, au moins jusqu'à l'âge dont il est maintenant question.

Si une mere, pendant la récréation de ses enfans, s'occupe à travailler en linge, de quelque genre que soit son ouvrage, il est probable que ses enfans se déroberont de tems en tems à leurs jeux pour la caresser. Pour peu qu'alors ils jettent les yeux sur ce qui l'occupe, ce sera à elle à leur en expliquer l'utilité, &, de suite, à leur démontrer l'économie qui en résulte pour sa dépense, l'avantage qu'il y a

à ſavoir ſe paſſer de ſecours étrangers dans une infinité de petits détails, ſur-tout pour l'entretien de ſes vêtemens de tout genre. Si cette premiere leçon ne prend pas, au point de porter ce même enfant à demander ſur le champ une aiguille & du fil pour commencer à apprendre, il ſera prudent de ne rien précipiter, mais d'attendre quelqu'autre occaſion de le remettre ſur la voie, juſqu'à ce que le déſir de ſe rendre capable de cet utile talent naiſſe enfin chez lui. Comptez qu'il y naîtra infailliblement, pour peu que l'on ſache lui préſenter, pour ſes premiers eſſais, de petits ouvrages qui puiſſent lui plaire & l'amuſer. Ces premiers pas faits, qu'il ſera aiſé à une mere intelligente d'affermir de jour en jour ce goût, & d'apprendre à ſes éleves à tirer inſenſiblement de ce talent tous les avantages que l'on peut en attendre.

On plaiſantera peut-être ſur cette idée, de commencer, pour ainſi dire, l'éducation, ſur-tout celle d'un garçon, par lui apprendre à manier l'aiguille. Je dirai, pour la juſtifier, que, dans le cours de ma vie, j'ai connu

des hommes, & même des vieux Militaires couverts de blessures, des Prêtres vénérables, sortis de familles illustres, qui possédoient ce talent dans toute la perfection dont il est susceptible, & ne dédaignoient pas de s'en occuper. Je n'ai jamais vu que cela les déshonorât dans l'esprit de tous ceux qu'ils en rendoient témoins. Ils savoient s'en faire des amusemens qui, dans leurs momens de loisir, les mettoient à l'abri de cet ennui qui désole si communément tous les gens désœuvrés, & les jette même souvent dans de pernicieux égaremens.

Le maniment du pinceau ne sera point susceptible de plus de difficultés, & les enfans s'y adonneront insensiblement, sans s'appercevoir de l'étude essentielle à laquelle il les préparera; car je prétends avec ce pinceau qu'ils apprendront tout-à-la fois, en très-peu de tems & sans ennui, à écrire & à lire. Je vais développer cette idée.

Je crois pouvoir supposer, dans une mere instruite, quelque connoissance du Dessin. Si elle n'a pas ce talent, je

l'exhorte à ſe le donner de bonne heure ; car une main étrangere affoibliroit trop à mon gré le reſſort que je vais propoſer de mettre en jeu. Je ne lui demande uniquement que de ſavoir tracer paſſablement quelques fleurs, quelques figures de différens animaux, & les enluminer avec une ſorte de propreté qui puiſſe répandre de l'agrément ſur ces petits ouvrages. Qu'elle s'amuſe de tems en tems de ce talent en préſence de ſes enfans ; & à chaque piece qu'elle finira, qu'elle les en gratifie alternativement, c'eſt-à dire, tantôt l'un, tantôt l'autre. Ce ſeroit bien peu connoître le goût d'un enfant, que de ne pas être aſſuré du plaiſir que lui cauſeront ces petits cadeaux. Si on lui laiſſe toute liberté de s'appliquer à les imiter, avec quelle émulation ne s'y livrera-t-il pas ! Que la gouvernante de confiance ſe mette de la partie, & s'attache auſſi à apprendre à copier ces petits deſſins. Que l'on ne contrarie point les enfans dans ces amuſemens, & que l'on borne tous ſes ſoins à leur apprendre ſeulement à bien tenir leurs pinceaux, &

à ne point trop barbouiller ce qu'ils feront. J'ai pensé que le pinceau étoit ce qui convenoit le mieux, en attendant qu'on pût mettre la plume à la main aux enfans. Ils apprendront d'eux-mêmes, avec cet instrument, à ne pas trop appuyer, défaut si ordinaire aux enfans qui commencent à apprendre à écrire avec des plumes ou des crayons. Quand on les verra bien en train de copier, que la mere propose à l'aîné, c'est-à-dire, à celui qui entrera dans sa sixieme année, de lui montrer à en faire autant, & aussi bien qu'elle; il acceptera sûrement avec la plus grande satisfaction. Que la jeune gouvernante lui propose en même tems un défi, à qui réussira le mieux; & quand même elle auroit l'avantage, que l'on fasse ensorte de faire paroître la victoire indécise, pour pouvoir trouver à placer quelqu'éloge en faveur du jeune éleve.

Avant de distribuer ces essais, que la tendre mere, sans rien laisser appercevoir de son but principal, affecte de parsemer les exemples qu'elle donnera à imiter, de toutes les lettres en usage de l'alphabet, chacune tracée

en couleur différente, de façon que toutes les eſpeces d'A ſoient diſtinguées par la couleur de l'enluminure; qu'il en ſoit de même des B, & ainſi de ſuite juſqu'à la fin de l'alphabet. Qu'elle en recommence enſuite un autre, juſqu'à ce qu'elle ait épuiſé tous les differens caracteres, ſoit ceux en uſage dans l'Imprimerie, ſoit ceux que l'on emploie ordinairement dans l'écriture à la main. Tout en montrant à ſon enfant à tracer avec ſon pinceau ces divers caracteres, qu'elle lui appenne clairement & avec une ſorte de gaieté dans ſes propos, ce qu'eſt une voyelle, ce qu'eſt une conſonne, & quelle aſſiſtance indiſpenſable les dernieres reçoivent des premieres pour pouvoir rendre des ſons. Qu'elle lui apprenne en même tems, ſuivant la derniere méthode, à les prononcer, c'eſt-à-dire, ſans y joindre des ſons étrangers qui les dénaturent, & qui mettent un enfant dans l'impoſſibilité de les employer à former des mots, avant que par une longue & pénible routine, on lui ait enſeigné à en rétablir les vrais ſons. A

mesure qu'un enfant aura fini de ces essais, qu'on lui recommande de les enfermer pêle-mêle dans un carton ; & quand il sera rempli de tous les differens caracteres de l'Imprimerie & de l'écriture à la main, alors, que la mere, sous le prétexte de se rappeller quelqu'idée, demande à son éleve de lui apporter ceux de ses dessins qu'elle lui désignera par les lettres qu'elle y aura fait tracer pour les distinguer. Si, dans les premieres épreuves, l'enfant se trompe, qu'elle se garde bien d'en marquer de l'humeur ; qu'elle s'arme de patience, & se contente de renvoyer l'enfant à son carton, jusqu'à ce qu'il y trouve enfin la piece demandée. Je n'ai pas besoin d'observer que toute la petite famille qui sera presente à cet exercice, ne manquera pas d'y prendre de l'intérêt, moitié par curiosité, moitié pour le plaisir de joûter de conception avec l'aîné. Quand ces essais auront réussi à un certain point, il faudra se hâter de changer de batterie, ne se plus borner aux dessins, & proposer un jeu calqué sur celui du lotot. Au lieu de chiffres,

les caſes des tableaux ſeront remplies de tous les différens caracteres en uſage dans l'Imprimerie, ou dans l'écriture, mais toujours colorés de même que ceux qui auront été tracés ſur les deſſins. En ſuppoſant qu'en comptant les lettres majuſcules, il y ait cent quarante-quatre lettres, en différens caracteres, à mettre ſous les yeux d'un enfant, on les tracera dans les caſes des tableaux, en imitant la combinaiſon que l'on emploie pour diſtribuer les quatre-vingt-dix numéros dont le jeu du lotot eſt compoſé. Ces cent quarante-quatre lettres rouleront dans un ſac, tout comme font ceux du lotot; & à chaque tirage, on en extraira un nombre convenu.

Pour former une partie, il s'agira de mettre en action tous ceux des enfans que l'on connoîtra en état d'y être admis; & pour la rendre attrayante, la mere commencera par établir le fonds des lots, & elle le compoſera de petites bagatelles qui puiſſent plaire à ces enfans.

Afin de rendre la partie ſuffiſamment nombreuſe, il ſera bon que le

pere, la mere, la gouvernante, & quelques-uns des principaux domestiques, y soient admis; mais on évitera ce mélange, si les associations dont j'ai parlé peuvent avoir lieu. En effet, les meres, dont les caracteres se conviendront, pourront se rassembler alternativement les unes chez les autres, & en unissant leurs petites familles, rendre les acteurs assez multipliés pour occuper tous les tableaux, de façon que chacun n'en ait qu'un seul à suivre. Il est aise de juger de toute l'émulation qui se mettra bientôt parmi tous les jeunes eleves pour se rendre capables d'extraire à leur tour les numéros du sac, les appeller, & les ranger sur la palette. Il conviendra cependant de placer auprès des enfans qui ne seront pas encore assez fermes dans la connoissance des caracteres, quelqu'un qui puisse leur aider à connoître ceux qui leur sortiront, & à les marquer à mesure.

L'on conviendra de ce que vaudront les lots. Deux épingles, suppofons, pour un ambe; quatre épingles & une aiguille pour un terne; dix épingles.

& deux aiguilles pour un quaterne ; vingt épingles & dix aiguilles pour un quine. L'intérêt ſera ſans contredit bien léger ; mais il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que d'enfans, & d'enfans en très-bas âge. J'aurois pu ſans doute épargner à mes Lecteurs des détails auſſi minutieux ; mais qu'on me les pardonne, en faveur de l'envie que j'ai de rendre bien ſenſible la ſimplicité qui régnera dans toutes les parties de la méthode que je propoſe.

Tout ce que les enfans gagneront devra leur reſter en toute propriété, ſauf à la mere, quand ils en auront beaucoup amaſſé, à retirer les aiguilles & les épingles, à des prix convenus, en argent, qui leur reſtera également en toute propriété pour en diſpoſer à leur gré.

Pour prémunir de bonne heure les enfans contre la paſſion du jeu, & ſur-tout des jeux intéreſſés, le pere & la mere feront bien de leur peindre de tems en tems, avec les couleurs les plus vives, tous les déſordres cauſés par cette paſſion dans les meilleures familles, & combien de gens,

dans les deux sexes, lui ont dû & lui doivent encore tous les jours, ou leur ruine, ou leur déshonneur.

On s'en tiendra à ces parties pendant tout le tems que l'on jugera nécessaire, pour que les enfans aient le tems de s'y affermir dans la connoissance des différens caracteres : mais pour exercer l'aîné, qui probablement se trouvera le plus fort, je serois d'avis que l'on employât une ruse bien simple ; ce seroit de déchirer un ou deux tableaux, sauf à rejetter l'accident sur quelque cause que l'on imagineroit. On se recrieroit beaucoup sur l'impossibilité de continuer la partie, à l'ordinaire, sans ces tableaux. Le pere & la mere, sous des prétextes qu'il leur sera aisé de trouver, s'excuseront d'en faire d'autres, & proposeront à l'aîné des enfans de s'en charger, en lui offrant seulement de jetter de tems en tems les yeux sur l'ouvrage, pour l'avertir des fautes qu'il pourroit faire, & l'aider à les corriger. L'enfant se trouveroit bien peu d'amour-propre, s'il lui arrivoit de refuser. Les tableaux remplacés, les

parties reprendroient leur train ordinaire. Mais au bout d'un tems ſuffiſant, je ſerois d'avis de les ſupprimer tous entiérement, & d'en faire paroître d'autres ſur la ſcene, où il ne ſe trouveroit plus que des ſyllabes de tous les ſons poſſibles. Comme elles ſeront beaucoup plus nombreuſes que les caracteres ſimples, on les partagera, en doublant & triplant, s'il le faut, le nombre ordinaire des cartons dont on ne feroit paroître d'abord que la premiere partie.

Au premier aſpect de ces nouveaux tableaux, les peres & les meres feindront de ſe récrier ſur la difficulté de prononcer pluſieurs lettres enſemble, & propoſeront aux aînés, garçons ou filles, d'eſſayer, en leur offrant de les guider lorſqu'ils viendront à héſiter. Quand cette eſpece d'étude aura eu le tems de faire tout ſon effet, ce qui devra être bien prompt, ſi l'on a appris à ces enfans à nommer & prononcer correctement les caracteres ſimples, alors on recommencera à faire des parties en regle, compoſées comme l'auront été les précédentes.

Sitôt que l'on connoîtra que la premiere partie de ces nouveaux tableaux aura réussi, on passera à la seconde, & ensuite à la troisieme, à la quatrieme, &c. suivant le nombre de syllabes que l'on aura eu à passer sous les yeux des éleves.

Tous ces tableaux épuisés, il ne sera plus question d'en former de nouveaux, à moins qu'on ne voulût en composer encore d'autres où l'on traceroit des mots de deux syllabes, tels que canon, fusil, papa, maman, pere, mere, frere, cousin, &c. mais il sera aisé de s'en passer, si l'on peut avoir recours à quelqu'un de ces Livres de gravures qui rassemblent une quantité de figures différentes d'hommes ou de femmes sous toutes sortes d'habillemens, d'animaux, d'oiseaux, de poissons, d'arbres, de plantes, & autres objets. Tout le monde sait que rien n'est plus capable d'attirer la curiosité des enfans, & que si on leur laissoit un de ces recueils à leur disposition, ils oublieroient jusqu'à leurs récréations les plus chéries pour le plaisir d'en parcourir toutes les plan-

ches, l'une après l'autre. Le nom de chaque figure ſe trouvant au bas de la gravure, ſi l'enfant le demande, on l'invitera à faire uſage de la connoiſſance qu'il aura des caracteres & des ſyllabes dont ce nom ſe trouvera compoſé. Si dans les commencemens il héſite, il conviendra de l'aider; & quand le mot ſera trouvé & exactement prononcé, on lui conſeillera, pour ne le pas oublier, de le copier avec ſon pinceau ſur un petit cahier qui lui ſera remis pour cette deſtination. Gardez-vous bien, dans ces premiers eſſais, de montrer de ſuite un trop grand nombre de gravures: quand vous en aurez fait voir quatre ou cinq, refermez le Livre, en prétextant que l'étude de ces noms vous paroît trop difficile. Vous verrez que vos éleves vous marqueront beaucoup de chagrin de cette réſerve; mais ſoyez ferme, & continuez de tenir le Livre fermé. Le lendemain, ſans cependant parler de parcourir de nouvelles gravures, montez la converſation ſur les figures qui auront été vues la veille, mais gliſſez-y adroitement que le même

Livre en contient encore de bien plus curieuses, & que quand vos enfans sauront assez assembler les syllabes pour pouvoir connoître par leurs noms les objets représentés, ils seront enchantés de ce qu'ils verront. Ce seroit bien peu connoître le goût naturel des enfans, que de ne pas sentir combien, à ces discours, leurs désirs curieux s'animeront, & avec quel empressement ils solliciteront le pere & la mere de leur donner encore un amusement si intéressant. Alors on se rendra à leurs importunités, & on tâchera de tomber d'abord sur quelque figure qui puisse réellement exciter encore plus de plaisir & d'admiration que ne l'auront fait celles de la veille.

Je ne finirois pas, si j'entreprenois de détailler tous les accessoires dont cette méthode sera susceptible pour conduire pas à pas les enfans à savoir tout-à-la-fois lire & écrire en très-peu de tems, à moins qu'ils ne soient nés tout-à-fait stupides. Je crois avoir suffisamment mis sur la voie les peres & les meres. Ce sera à eux à déployer toute leur intelligence & toute leur

attention pour étendre ce que je viens de leur propoſer, ſuivant les circonſtances, ſuivant les difficultés qui naîtront du caractere ou de l'aptitude de leurs éleves.

Après avoir réuſſi à les mettre en état de lire & d'écrire, il ne reſtera plus qu'à cultiver ces talens, & à les affermir par un exercice journalier. Peut-être ſera-t-il tems de mettre déjà la plume à la main de l'aîné, de lui apprendre à la bien tenir & à s'en ſervir dans les regles de l'art. Il ne ſeroit cependant pas juſte d'attendre de lui toute la perfection des modeles qu'on lui mettra ſous les yeux : le tems, l'exercice & le goût pourront ſeuls la lui donner, s'il y a des diſpoſitions.

Quant à la lecture, je ſerois d'avis de continuer de ſe ſervir des recueils de gravures, en choiſiſſant inſenſiblement ceux dans leſquels il ſe trouve, à chaque figure, ou une explication, ou quelque diſcours ſur les objets repréſentés. Que ces lectures ne ſe faſſent jamais que les enfans ne les demandent eux-mêmes, & que ce ſoit

toujours en présence du pere & de la mere, afin qu'ils y soient à portée de placer leurs réflexions, ou sur le sujet, ou sur les descriptions qui en seront faites, & de ne laisser entrer, autant qu'il sera possible, aucune idée fausse dans l'esprit des enfans. Les Fables de la Fontaine fourniront très-bien à ces lectures : elles sont toutes ordinairement accompagnées de gravures qui en représentent les sujets. Je désirerois néanmoins qu'en les faisant lire à un enfant pour l'exercer, on lui fît remarquer toutes les fictions dont sont enveloppées les moralités, qui en sont l'objet principal. Je voudrois, par exemple, dans celle du Renard & du Corbeau, qu'on leur apprît que jamais ni Renard, ni Corbeau n'ont parlé, ni pu parler, parce que leurs organes n'ont point été construits pour cela ; mais que l'Auteur en mettant en scene ces deux animaux que tout le monde connoît pour n'avoir pas reçu de la Nature le don de parler, n'a eu d'autre but, en le leur supposant, que de rendre sensibles, sous cet emblême, les tours de sou-

pleſſe que ſavent employer le flatteurs pour ſéduire ceux qu'ils veulent tromper, & le danger qu'il y a de croire ce qu'ils diſent. On ſe comportera de même pour toutes les autres Fables du même Auteur.

Je ne penſe point qu'il ſoit beſoin d'en dire davantage ſur ce qui regarde la lecture & l'écriture. Si tout ce que j'ai propoſé ſur ces deux objets eſt bien exécuté, il ne me paroît pas poſſible qu'à ſix ans révolus, un enfant ne ſache pas aſſez lire & écrire pour pouvoir ſe paſſer dorénavant de Maître, ſur-tout quand le pere & la mere en ſauront aſſez pour le guider, & s'attacheront à lui inſpirer aſſez de goût pour qu'il s'y exerce tous les jours ſans répugnance. Rien n'eſt plus ſimple que cette méthode : elle anime l'attention des enfans, ſans contrainte, ſans aucun ſujet d'ennui, ſans qu'ils puiſſent s'appercevoir du but où on veut les mener : toutes les leçons ne ſeront que de vrais objets d'amuſement. Je n'entends point que l'on y emploie un eſpace de tems capable de fatiguer la patience d'un enfant. Si on

les

les commence en été, que l'on prenne seulement une heure avant de partir pour la promenade, & cela suffira. Insensiblement viendront les soirées d'automne & d'hiver, où les jeux, dont j'ai exposé l'idée, demanderont plus de tems, mais auront aussi toute la forme & tout l'agrément d'une vraie récréation.

Cette méthode aura encore d'autres avantages. Les leçons devant se donner en présence de tous les enfans, souvent, comme je l'ai déjà dit, ceux de quatre à cinq ans se piqueront déjà d'émulation pour profiter de celles qui seront données particuliérement à l'aîné. Ils s'occuperont comme lui à copier les dessins de la mere, & s'ils réussissent plus supérieurement que les autres, ils annonceront des dispositions qui demanderont à être suivies de bonne heure, & cultivées plus soigneusement. D'un autre côté, toutes les figures que l'on fera passer sous les yeux des enfans, fourniront au pere & à la mere des matieres aussi variées qu'abondantes, pour placer des réflexions qui instruiront les enfans d'une infinité

de choſes qu'il eſt néceſſaire qu'ils ſachent. Enfin, ſitôt que l'aîné ſe trouvera aſſez avancé pour faire des lectures en préſence de toute la famille, ſi on lui donne à lire des Ouvrages choiſis, mais amuſans & à la portée des enfans, il en naîtra encore pour le pere & la mere des occaſions de donner à tous de nouvelles inſtructions qui, répétées de tems en tems, ne manqueront pas de jeter de profondes racines dans le cœur des éleves. Que l'on ne croie pas qu'il ſe trouvera des enfans qui ſe refuſeront à cette éducation, & qui, par leur opiniâtreté ou leur nonchalance, la rendront bien difficile. Je penſe, avec J. J. Rouſſeau, « que ces défauts ne ſont jamais l'ou-» vrage de la nature, mais d'une mau-» vaiſe diſcipline ». Ainſi, des enfans dont l'éducation aura été commencée dès la mamelle, & ſuivie avec toutes les attentions, toutes les précautions que j'ai conſeillées, ne tomberont jamais dans un pareil cas. Les bons principes que l'on ſera conſtamment attentif à leur donner; les bonnes habitudes dans leſquelles on ſera exact à les

entretenir ; l'éloignement dans lequel on les tiendra de la contagion des mauvais exemples & des mauvais conseils, les garantiront, même des apparences du mauvais naturel.

Que ne pouvez-vous, dignes meres ! tendres peres ! être témoins de l'ardeur avec laquelle, en écrivant ceci, je désire que l'idée que je viens de vous proposer ait tout l'effet que j'ose en attendre ! Vous voyez que, sans envoyer vos enfans languir pendant plusieurs années dans la poussiere des Ecoles publiques, sous la férule d'un Maître à lire & écrire, vous êtes à même de les enrichir de ces talens en très-peu de tems, sans vous donner, pour ainsi dire, aucune peine, & même, la plupart du tems, sans être obligés de vous déranger de vos occupations essentielles. Combien de peres & de meres sont dans l'habitude de prendre tous les soirs une récréation à différens jeux de société ? Ils trouveront dans celui dont j'ai tracé l'idée, à ne la pas interrompre ; mais que les gains qu'ils seront assurés d'y faire seront vraiment précieux pour eux !

Dès qu'un enfant ſait lire & écrire, quelle facilité n'a-t-on pas pour commencer à lui donner des notions de tout ce qu'on ſe propoſera de lui apprendre à fond par la ſuite ! Veut-on, par exemple, étendre les premiers principes de Religion qu'on lui aura juſques-là donnés ? on extrait du Catéchiſme tout ce qui eſt à la portée de ſon intelligence ; on le lui lit pluſieurs jours de ſuite, & quand on voit qu'il y a mis toute ſon attention, au lieu de continuer de lire, on l'interroge ſur ce qu'on lui a précédemment lu. S'il l'a bien retenu ; s'il s'exprime en bons termes ; alors, avec ces effuſions de cœur que la vraie tendreſſe ſait ſi bien employer, on lui marque ſa ſatisfaction, mais en même tems on lui fait ſentir de quelle importance il eſt pour lui que cela ne s'efface jamais de ſa mémoire, & après lui avoir mis ſur un petit cahier, par écrit, tout ce qu'on lui a demandé, on l'invite à mettre au bas de chaque demande les réponſes qu'il y a faites. A meſure qu'il y ſatisfait, il apporte le cahier ou à ſon pere ou à ſa mere, qui corrigent

avec douceur & bonté toutes les fautes qu'ils y apperçoivent : mais qu'ils se gardent bien d'obliger l'enfant à recommencer ; qu'ils se bornent à le laisser faire, si, par excès d'émulation, il s'y porte de lui-même. Cette méthode vaudra infiniment mieux que celle, si en usage, de forcer la mémoire d'un enfant à retenir mot pour mot ce que l'on veut qu'il apprenne. Comment apprendra-t-il à parler de son propre fond, s'il ne fait jamais que répéter machinalement ce qu'il a lu, même, la plupart du tems, sans le comprendre ? Cette sujétion barbare peut-elle manquer de l'accabler d'un ennui qui lui causera une aversion décidée, & pour ses Maîtres, & pour leurs leçons.

Gardez-vous bien encore, peres & meres, de mettre dans les mains de vos enfans les Livres qui traitent des élémens de la Religion, ou qui rassemblent ces Prieres qui ne conviennent qu'à des esprits mûrs, & formés aux exercices de piété. J'ose demander ce qu'un enfant peut comprendre dans ces Commandemens-ci : « Dieu en

» vain tu ne jureras, ni autre choſe
» pareillement. Homicide point ne ſe-
» ras, de fait ni volontairement. Lu-
» xurieux point ne ſeras, de corps ni
» de conſentement. L'œuvre de chair
» ne déſireras qu'en mariage ſeule-
» ment ». Comment un pere & une mere s'y prendront-ils pour expliquer ces Commandemens à un enfant, depuis ſix, juſqu'à huit ou dix ans, ſans lui apprendre quels ſont les juremens dont ſe ſervent ceux qui ont le malheureux défaut de jurer, & ce que c'eſt que jurer par le ſaint nom de Dieu, ou par quelqu'autre choſe ? Comment lui apprendront-ils ce que c'eſt que l'homicide de fait & celui de volonté, ſans lui apprendre les différentes manieres d'aſſaſſiner & de tuer ſes ſemblables ? Comment lui apprendront-ils ce que c'eſt que la luxure, ce que c'eſt que l'œuvre de chair, en quoi conſiſtent les familiarités permiſes dans le mariage, ſans entrer dans des détails qui ne doivent pas encore être expoſés aux réflexions d'un enfant? Une mere prudente ne fera-t-elle pas beaucoup mieux d'extraire des Com-

mandemens de Dieu ceux que l'intelligence d'un enfant peut saisir sans danger, & de réserver les autres pour un âge plus avancé ? Ne fera-t-elle pas aussi beaucoup mieux d'extraire d'un Catéchisme, comme je l'ai déjà dit, toutes les vérités qui sont à la portée d'un enfant, que de lui mettre entre les mains ce même Catéchisme, où il sera exposé à trouver une infinité de points de doctrine qu'il est moralement impossible, à son âge, de comprendre ; des examens de conscience qui ne peuvent être faits pour lui, & souvent lui apprendront quantité de choses qu'il doit ignorer ? Le sens figuré des Pseaumes, des Antiennes, des Hymnes, de beaucoup d'Oraisons, n'est intelligible que pour l'âge mûr, où on a eu le tems d'en prendre l'esprit dans la lecture de l'Ecriture sainte. Une mere sage & instruite ne fera-t-elle pas beaucoup mieux, pour éviter une foule d'inconvéniens, d'extraire encore de toutes les Prieres en usage, celles qui suffisent pour l'âge de son enfant ? Ne fera-t-elle pas en-

fin beaucoup mieux de graver peu à peu ces extraits dans la mémoire de ſon enfant, pour qu'il s'en ſerve dans les momens où ſa dévotion l'excitera à prier Dieu, que de lui entendre marmoter dans les Livres ordinaires, & preſque toujours avec ennui, des Prieres auxquelles il ne comprend rien? Juſqu'à ce que les enfans aient atteint dix ans, ces précautions me paroiſſent néceſſaires, mais en obſervant cependant les degrés que prend d'année en année leur conception; car tout le monde ſait que, dans le même âge, il y en a qui avancent plus ou moins que les autres: les diſpoſitions naturelles en décident. Au ſurplus, il eſt naturel de penſer qu'une mere, quelqu'éclairée qu'elle puiſſe être, aura la ſage precaution de conſulter ſur ces extraits, & ſur tous les points de ſes inſtructions religieuſes, ou ſon Directeur, ou quelque perſonne verſée dans la connoiſſance des vrais principes de la Religion, afin ne pas s'expoſer à rien préſenter à ſes enfans qui puiſſe les jeter dans des erreurs, ou

qui soit capable de contrarier la saine doctrine de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine.

Après avoir satisfait aux instructions que l'on doit aux enfans sur un objet aussi essentiel que l'est celui de la Religion, il conviendra de s'occuper de toutes les autres connoissances qu'il est important de leur donner. Je n'entends point pour cela les surcharger de travail & d'études : deux ou trois heures seulement d'application dans la journée, mais sur differentes matieres qui puissent servir comme de divertissement de l'une à l'autre, leur profiteront plus que ne le peuvent faire les journées entieres d'esclavage & de tourmens que passe dans nos tristes Ecoles toute cette infortunée jeunesse condamnée à les fréquenter pendant les dix ou douze plus belles années de la vie. De grands Philosophes ont pensé que pour donner aux enfans de la flexibilité dans l'esprit, & étendre en même tems la sphere de leur imagination, il n'y avoit pas de meilleure recette que de les appliquer de bonne

heure à pluſieurs choſes différentes entr'elles.

Tendres meres, juſqu'à préſent je vous ai conſeillé de ne pas traiter vos enfans autrement que comme des enfans, de leur faire un jeu de ce que vous voulez leur enſeigner, & de ne leur apprendre que ce qu'ils peuvent comprendre. Juſqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de dix ans, ma méthode conſiſtera toujours à les conduire à l'inſtruction par la curioſité, à faire naître cette curioſité par des idées adroitement préſentées, à leur cacher ſous l'apparence des amuſemens la perſpective du travail & de la gêne. Réſervez pour l'âge de raiſon toutes les études abſtraites qui demandent de profondes méditations ; mais ſaiſiſſez hardiment tout ce qui peut tomber ſous les ſens d'un enfant de ſept à huit ans, pour lui en donner la perception. Comptez que ſon ame, libre encore de tout autre ſoin, avide de connoiſſance, exempte de préjugés, ſe livrera toute entiere à ce que vous entreprendrez de lui enſeigner, princi-

palement si vous avez la prudence de ne pas trop accumuler à-la-fois les idées, & de leur laisser le loisir de s'asseoir, pour ainsi dire, dans la mémoire, chacune à sa place.

Le Dessin, la Danse, l'Histoire Naturelle, les Plantes, l'Agriculture, les Arts méchaniques, les premiers élémens de la Géométrie, de la Géographie & de la Physique expérimentale, quelques récréations de Mathématique, & de tems en tems la lecture des Vies des hommes & des femmes illustres, voilà, tendres & dignes peres & meres, ce que je ne crains point de vous proposer pour meubler l'esprit de vos enfans de connoissances à leur portée, aussi utiles qu'agréables & variées. Je vais vous démontrer que, sans déranger les journées dont je vous ai tracé l'emploi, vous suffirez à remplir tous ces objets, depuis l'âge de six ans révolus, jusqu'à dix.

C'est par le moyen du Dessin que j'ai proposé d'apprendre à lire & à écrire aux enfans; ainsi, si vous voyez, d'après les dispositions de l'aîné, que son goût le porte réellement vers ce

talent, vous devez vous attacher à le lui donner dans toute la perfection poſſible. Alors, à moins que vous ne vous ſentiez vous-mêmes aſſez forts ſur les meilleurs principes de cet Art, je vous conſeille d'avoir recours à un bon Maître pour les lui donner, pendant un an ſeulement, à trois leçons par ſemaine; mais je vous conſeille en même tems de faire vos conditions pour que ces leçons ne ſoient jamais priſes que ſous vos yeux, & que tous vos autres enfans, garçons & filles, puiſſent auſſi y aſſiſter. Ces leçons ſe donneront, en été, une heure avant de partir pour la promenade du ſoir, &, en hiver, à cinq heures. Le lendemain de chaque leçon, vous inviterez cet enfant à s'exercer, ſeulement pendant une heure de la récréation de l'après-dîné, ſur ce que ſon Maître lui aura montré la veille. En été, il vous l'apportera un moment avant le départ pour la promenade, & en hiver, quand toute la famille ſera raſſemblée auprès de vous. Vous connoîtrez alors ſi la leçon a été bien ou mal ſaiſie, & en conſéquence, ou vous donnerez les

éloges mérités, ou vous ferez vos plaintes, & la tendreſſe avec laquelle vous les ferez ſaura les faire goûter. Au bout d'un an, ſi l'enfant n'a pas perdu de tems, & s'il a été auſſi exactement ſuivi que je le recommande, il paroît certain qu'il ſera en état de s'exercer ſeul : mais comme le Maître continuera de venir pour ceux qui ſuivront, il ſe trouvera tous les jours à portée de recourir à ſes conſeils, lorſqu'il ſera dans le cas d'en avoir beſoin. Cet Art, j'en conviens, n'eſt pas, pour un homme fait, d'une néceſſité eſſentielle ; cependant combien, dans le cours de la vie, ne ſe trouve-t-il pas de circonſtances où il eſt très-agréable de le poſſéder ?

La Danſe eſt un exercice qui eſt du goût de tous les enfans ; mais elle a ſes principes, & il faut les leur donner de bonne heure. Cet Art ſait répandre ſur tous les mouvemens du corps des grâces que la nature ſeule donne bien rarement : il fortifie le corps, en rend toutes les attitudes plus légeres & plus ſouples. En obligeant un enfant à ſe tenir droit, ſa

poitrine & ſes épaules en prennent une ſituation moins gênée, & par conſéquent plus favorable à la ſanté. Je ſerois donc d'avis qu'on en donnât des leçons à l'aîné, pendant un an, tous les jours en hiver, & trois fois ſeulement par ſemaine en été. Appliquez-vous à ne choiſir qu'un bon Maître, qui ne s'attache qu'à donner les vrais agrémens, dépouillés de toutes ces gambades qui ne conviennent qu'à des ſauteurs de profeſſion, & de toutes ces attitudes efféminées qui ne ſervent qu'à exprimer des paſſions qui doivent reſter long-tems inconnues à des enfans bien élevés. Ces leçons ſeront d'une heure entiere, & ſe prendront, en hiver, pendant la récréation du ſoir, & en été, les jours qui ne ſeront pas deſtinés à l'étude du Deſſin, une heure avant de partir pour la promenade du ſoir. Que ce ſoit toujours ſous les yeux du pere ou de la mere, & que les autres enfans y ſoient préſens. Je ſuis perſuadé qu'un an ſuffira pour donner ce talent, ſur-tout ſi l'on a ſoin de ménager de tems en tems aux enfans, ſoit aux promenades, ſoit

ailleurs, des occasions d'exercer ce qu'ils auront appris. D'ailleurs, en voyant, les années suivantes, ou leurs freres ou leurs sœurs prendre à leur tour les mêmes leçons, sera-t-il possible que les principes qu'ils auront reçus puissent s'oublier ?

Je serois d'avis, pour les garçons, d'ajouter à ces leçons de Danse les premiers élémens de l'exercice des Armes. On leur donneroit un Maître, mais qui se borneroit uniquement à leur donner la mobilité & la flexibilité du poignet, avantage si essentiel dans le jeu des Armes. Il leur enseigneroit à placer le corps, & à le tenir bien effacé ; il leur apprendroit la mesure & les tems qui forment les premiers principes de la marche de cet Art. Il sera prudent de s'en tenir là, & d'attendre que les forces soient entiérement formées, pour les exercer au tirage & à tous les mouvemens qu'il demande. En trois mois de tems, à trois leçons par semaine, cet objet se trouveroit suffisamment rempli, & seroit une grande avance pour l'époque où il conviendra de former tout-

à fait un jeune homme dans cet exercice.

Si les ſuccès de la lecture, de l'écriture, du deſſin & de la danſe, ſont réellement auſſi prompts que je viens de le ſuppoſer, il ſe trouvera qu'un enfant, à ſept ans révolus, aura acquis ces talens, ou du moins qu'il pourra ſe paſſer de Maîtres, & qu'il lui ſuffira de les exercer pour s'y perfectionner. Les ſoins aſſidus de ſon pere & de ſa mere ne lui permettront pas de s'y refuſer. Comme il peut cependant, dans le cours de cette partie de ſon éducation, arriver des accidens qui dérangent la ſuite de ces différentes études, je m'arrête à ces quatre objets, & je ne compte point qu'ils ſoient entiérement remplis avant l'âge de huit ans révolus. Ce ſera toujours beaucoup, par comparaiſon des méthodes actuelles qui, après avoir cauſé beaucoup de tourmens & d'ennuis aux enfans, n'ont pas, à beaucoup près, des réſultats auſſi ſatisfaiſans. D'ailleurs, la Botanique, l'Agriculture, l'Hiſtoire Naturelle, & les Arts méchaniques, ajouteront encore

aux connoissances qu'acquerront les élèves, depuis cinq ans jusqu'à huit, si les peres & les meres veulent s'en occuper, & en entremêler les leçons dans les journées dont je leur ai tracé le plan.

La Botanique, comme l'on sait, comprend la connoissance des arbres, des arbustes & des plantes; connoissance aussi utile qu'agréable. L'on ne manque pas de Livres où tous ces objets sont représentés au naturel, & accompagnés de dissertations instructives sur leur culture & leurs propriétés. Pour en inspirer de bonne heure le goût à un enfant, il seroit à souhaiter que le pere & la mere eussent quelque teinture de cette science, & qu'avec un peu d'étude, ils pussent se mettre en état d'en donner des leçons. Alors ils commenceroient par employer les mêmes ruses qui leur auroient réussi pour la lecture : elles consisteroient à ouvrir un Livre de figures en présence des enfans, à leur en laisser examiner une ou deux, & à leur en expliquer les qualités & propriétés. Le lendemain, on dirigeroit la promenade du

matin vers des lieux où l'on ſeroit aſſuré de rencontrer ces mêmes plantes : auſſi-tôt qu'on les appercevroit, on courroit les conſidérer attentivement ; on paroîtroit héſiter de les reconnoître pour être les mêmes que celles figurées dans le Livre. Enfin, ſous le prétexte de s'en aſſurer, on inviteroit l'aîné des enfans à les lever pour les vérifier. Il eſt très-probable qu'il ſe chargeroit avec plaiſir de cette commiſſion, & que, de retour à la maiſon, il n'auroit rien de plus preſſé que de faire cette vérification, le pere & la mere préſens : on entreroit de ſuite dans tous les détails de cette reſſemblance. Un autre jour, on tranſporteroit la ſcene dans d'autres lieux où l'on ſeroit également aſſuré de retrouver les mêmes plantes ; mais le pere & la mere ſe garderoient bien d'être auſſi prompts à les reconnoître. A coup ſûr, l'enfant ſe mettroit à chercher avec eux, & s'il venoit à les découvrir, quelle joie ne ſeroit-ce pas pour lui ? Il conviendra cependant de conteſter ſur la parfaite reſſemblance, pour l'exciter par-là à les lever

& à les vérifier ſur le Livre, avec les mêmes détails de comparaiſon qui auroient ſervi à la déciſion de la veille. Après ces premiers eſſais, on paſſeroit ſucceſſivement à d'autres, en augmentant peu à peu la quantité, & il eſt aiſé de voir combien, en trois ans de tems, un enfant pourroit apprendre à connoître de différentes plantes. Que ſeroit-ce ſi on pouvoit lui inſpirer aſſez de goût & d'émulation pour qu'il ſe portât à copier ces figures ſur des cahiers qu'aſſurément il ſeroit jaloux de conſerver toute ſa vie ? Que ſeroit-ce encore ſi, après une premiere année d'étude, le pere ou la mere pouvoient de tems en tems engager quelque Botaniſte, conſommé dans cette ſcience, à ſe mettre de la partie de promenade, pour exercer les connoiſſances acquiſes du jeune éleve, & le mettre, par ſes leçons, en état de les étendre ?

Je laiſſe à mes Lecteurs à juger ſi cette nouvelle occupation ſera au-deſſus de la portée d'un enfant, & ſi elle ajoutera beaucoup aux ſoins & aux peines que j'ai juſqu'ici impoſés aux

peres & aux meres. L'examen des figures ſe fera dans le tems des récréations, & l'étude ſe fera dans les promenades que j'ai recommandées, été & hiver.

On va voir que l'Hiſtoire Naturelle, l'Agriculture & les Arts méchaniques, ne coûteront aſſurément pas beaucoup plus, ni aux enfans, ni aux peres & aux meres.

L'Hiſtoire Naturelle embraſſe celle de tous les animaux, de tous les végétaux, de tous les minéraux connus. La partie qui ſe trouve à la portée des enfans, ne demande que des yeux, de l'exercice & de la mémoire, parce qu'elle ne conſiſte que dans la connoiſſance des objets, d'abord par leurs figures, enſuite par des deſcriptions préciſes & exactes, & enfin par des comparaiſons ſur les objets eux-mêmes, pris dans leur naturel, qui en rendront l'image plus vive, l'impreſſion plus ſolide & plus durable. L'étude de leurs rapports & de leurs cauſes ne convient qu'à un eſprit formé, & par conſéquent à un âge plus avancé. Pour préſenter donc à des enfans

de six, sept & huit ans la partie qui leur convient, & faire naître chez eux le goût d'apprendre à la connoître, il ne s'agit que de posséder l'immortel Ouvrage de M. de Buffon, & d'y suivre successivement ce que l'on appelle les trois regnes, l'animal, le minéral & le végétal.

Le regne animal comprend l'homme & tous les animaux connus, tant ceux qui vivent sur la terre, que ceux qui habitent & vivent dans les eaux. C'est par lui qu'il convient de commencer. Je laisse à penser combien les figures seront attrayantes pour des enfans, & avec quelle avidité ils porteront leur attention à toutes les descriptions qui leur seront faites de chaque objet. Il en est de même de tous les métaux & de toutes les pierres connues qui composent le regne minéral. A l'egard du regne végétal, les enfans en auront déjà acquis la connoissance dans l'étude de la Botanique; ainsi il est très-inutile d'en parler ici.

Les premieres études faites, c'est-à-dire, les figures bien examinées, expliquées dans tous les détails, & plu-

ſieurs fois répétées, ſitôt que l'on verra les enfans aſſez ſolidement inſtruits ſur tout ce qu'on leur aura fait paſſer ſous les yeux, il faudra leur en faire faire l'application aux objets naturels. Beaucoup d'animaux, d'oiſeaux, de poiſſons, pourront ſervir à ces démonſtrations, ſoit dans les promenades, lorſqu'on voudra les diriger vers les groſſes fermes de la campagne, ſoit en menant les éleves dans les marchés publics, où il ſe trouve ſouvent des animaux, des oiſeaux, des poiſſons rares à rencontrer ailleurs. Il n'en ſera pas de même des animaux & des oiſeaux étrangers, des poiſſons de mer & des coquillages qui ne ſe tranſportent pas communément par-tout. Il faudra bien ſe contenter de ſaiſir les momens où le riche & immenſe Cabinet du Roi eſt ouvert pour ſatisfaire la curioſité du Public : on ſera aſſuré d'y trouver à ſuppléer au défaut des ſujets vivans.

On ſuivra la même marche pour les pierres, les métaux, les foſſiles, & généralement toutes les différentes ſubſtances que la terre renferme, & qui ſont compriſes dans ce qu'on ap-

pelle le regne minéral. On en présentera alternativement aux enfans toutes les figures, & on les accompagnera de dissertations courtes & claires, qui en puissent faire connoître la nature & les propriétés. Quand les idées en paroîtront bien placées & classées dans la mémoire des enfans, alors on leur mettra sous les yeux les objets naturels qui se trouvent rassemblés & exposés dans un ordre si admirable au Cabinet du Roi, ou chez nombre de Curieux qui se plaisent à en former les plus abondantes & les plus précieuses Collections.

Je me flatte, comme je l'ai déjà fait au sujet de la Botanique, que l'on ne trouvera rien dans ces idées dont l'exécution soit au-dessus de la portée d'un enfant de l'âge dont il s'agit. J'invite mes Lecteurs à se souvenir que toutes ces nouvelles études se passent dans des momens que j'ai destinés, sous l'ombre des promenades & des récréations, aux entretiens familiers des peres & des meres avec leurs enfans; entretiens que je leur ai conseillé de remplir d'instructions utiles,

mais en même tems amuſantes. Ainſi, en leur propoſant encore, dans des momens qu'ils ſeront libres de choiſir, de faire de tems en tems rouler ces entretiens ſur l'Hiſtoire Naturelle, je ne vois pas que je ſurcharge leur aſſiduité, ni qu'elle puiſſe leur coûter plus de tems que celui que je leur ai propoſé, en commençant, de conſacrer à l'inſtruction. Je prie de faire attention que, dans ma méthode, tout eſt conſtamment accompagné d'amuſemens vraiment attrayans, & qu'ainſi ce ne ſont, à proprement parler, que différens points de récréation, que je propoſe de diſtribuer en différens tems, mais ménagés avec prudence. Je ne crois pas enfin qu'il ſoit poſſible que des enfans, élevés comme je le demande, prennent le change ſur la forme de ces inſtructions, & en viennent jamais à la trouver déſagréable pour eux : ils ne le feront jamais que d'après de mauvais conſeils. Si cela arrivoit, à qui faudroit-il s'en prendre ? ſans doute aux peres ou aux meres, qui n'auroient pas aſſez ſtrictement ſuivi ce que je leur ai tant de fois recommandé,

d'éloigner

d'éloigner ces enfans de la contagion des mauvais exemples & des mauvais conseils.

Persuadé de la facilité de tout ce que j'ai proposé, & que dans les trois ans que j'ai embrassés jusqu'ici, il se trouvera des momens libres, je ne crains point d'ajouter encore la connoissance de tout ce qui concerne l'Agriculture & les Méchaniques, à celles que j'ai proposé de donner aux enfans jusqu'à ce qu'ils aient atteint huit ans révolus. Comme il n'y sera toujours question que de ce qui pourra tomber sous les sens de ces enfans, assurément il n'y aura pas à appréhender qu'ils se refusent aux instructions qui leur seront données sur ces nouveaux objets, ni que les premieres empêchent celles-ci de se placer dans leur mémoire.

La science de l'Agriculture consiste à connoître la nature des différentes especes de terres, & leurs propriétés; les préparations & les engrais dont elles ont besoin pour être fécondées; les différens animaux qui aident à l'homme à les ouvrir pour y pouvoir

dépoſer les ſemences qui leur conviennent ; les inſtrumens & les outils qui ſont néceſſaires pour ces opérations ; la nature, la figure & les qualités des ſemences qui conviennent à chaque eſpece de terre ; les différentes métamorphoſes que ſubiſſent ces ſemences dans le ſein de la terre ; les ſoins qu'elles demandent dans leur travail ; enfin, les différentes productions que l'on en retire, & les ſoins que celles-ci demandent avant de faire la richeſſe du cultivateur, & d'être employées pour les beſoins & l'utilité de l'homme. Les Livres qui traitent de l'Agriculture ſont communs, & ils renferment preſque tous des figures qui repréſentent au naturel tout ce qui concerne cet Art. C'eſt donc encore à l'aide de ces figures que vous pourrez porter la curioſité de vos enfans ſur une connoiſſance auſſi précieuſe & ſi intéreſſante. Les explications qui les accompagnent devront être rendues avec le plus de clarté & de conciſion qu'il ſera poſſible, & à meſure que vous les verrez rangées dans la mémoire des enfans, alors

vous dirigerez des promenades vers la campagne, où vous ne manquerez pas de trouver à chaque pas à assurer vos instructions par la vue des objets. C'est ainsi que vous leur apprendrez à connoître tous les instrumens du labourage, simples ou compliqués. Peut-être trouverez-vous dans les mêmes momens à leur faire voir l'usage que l'on en fait pour labourer, retourner, herser les terres. Dans une autre promenade, vous les menerez vers un Laboureur qui sémera; vous leur ferez ramasser le grain pour l'examiner & vous en dire le nom. Au bout de quelques jours de cette seconde leçon, vous les remenerez encore au même lieu; vous leur ferez tirer de la semence qu'ils auront vu enterrer; vous leur ferez remarquer l'état de pourriture où elle semble se trouver, le germe qui se développe, &, peu de jours après, la plante toute formée qui en résulte.

Il est inutile d'entrer dans de plus longs détails; les méthodes qui enseignent tout ce qui concerne l'Agriculture, guideront les peres & les meres

mieux que je ne le pourrois faire, à moins que je ne copiaſſe tout ce qu'elles contiennent.

Les Arts méchaniques ſont la richeſſe des Etats où on les fait fleurir, & leurs productions ſont, pour tous les hommes raſſemblés en ſociétés, d'une utilité & d'une valeur inappréciables. « Colbert, le grand Colbert, » qui peupla la France d'Artiſtes & » d'Artiſans, qui ſurprit aux Anglois » les métiers à faire des bas, les ve- » lours aux Génois, l'art de couler » les glaces aux Vénitiens, fit plus » pour la France que ceux qui, dans » le même tems, lui gagnoient des » batailles ».

Il ſeroit ridicule d'entreprendre de charger la mémoire d'un enfant de toutes les opérations qui appartiennent à chaque Art en particulier; mais ſeroit-ce s'élever au-deſſus de ſa portée, que de lui en apprendre du moins la nomenclature, & de lui en donner les notions les plus utiles. Je ne prétends pas exiger rien au-delà. Il exiſte actuellement un Dictionnaire des Arts & Métiers, qui eſt un des plus beaux

monumens que notre siecle puisse laisser à la postérité. C'est de ce Dictionnaire que je conseille aux peres & aux meres de se servir pour instruire leurs enfans. Il est rempli de figures relatives à chaque Art, à chaque Métier, & ce sera encore de ces figures dont on se servira pour attirer la curiosité de ces enfans, pour les disposer à écouter attentivement toutes les explications, & à les retenir dans leur mémoire. A mesure qu'on les verra en avoir profité, on prendra encore, de tems en tems, les heures destinées aux promenades pour les mener chez ceux des Artistes dont il aura été question dans les leçons, & confronter, pour ainsi dire, ce qu'ils auront appris avec ce qu'ils verront exécuter. Je suppose, par exemple, qu'il s'agisse de l'art du Tisserand : dans la Botanique & l'Agriculture, l'enfant aura appris ce que c'est que le chanvre & le lin. Les meres seront probablement en état de démontrer comme on les file. Il ne restera plus aux enfans qu'à savoir comment on en forme de la toile de toutes largeurs, & ils l'ap-

prendront en voyant travailler le Tiſſerand ſur ſon métier, & avec les inſtrumens dont ils auront vu les figures dans le Dictionnaire. Il en ſera de même de tous les autres Arts & Métiers, & certainement il n'y aura dans cet exercice rien de rebutant pour des enfans, rien où leur curioſité naturelle ne puiſſe être agréablement ſatisfaite.

Toutes ces études finies, auront conduit à l'époque de huit ans accomplis. Si la marche que j'ai tracée a été ſuivie, l'enfant qui aura atteint cet âge, commencera à avoir des idées ſuivies ſur la Religion, ſur l'amour & le culte qu'il doit à ſon Créateur; il ſaura lire, écrire & deſſiner; il ſaura danſer; il connoîtra toutes les plantes; il aura acquis des notions très-étendues ſur l'Hiſtoire Naturelle, l'Agriculture & les Arts méchaniques, & il aura fait toutes ces études en ſe promenant, en jouant & en ſe récréant. Les réſultats de l'éducation actuelle ſont-ils auſſi avantageux? je ne crois pas avoir à redouter là-deſſus le jugement de mes Lecteurs.

Je sais que les enfans ne naissent pas tous également propres aux mêmes choses, & qu'il en est quelquefois qui demandent à être conduits d'une maniere toute opposée à celle que l'on suit pour les autres : mais je crois pouvoir soutenir que, dans ma méthode, ces sortes d'accidens seront beaucoup plus rares que dans celle dont on se sert aujourd'hui pour élever toute notre Jeunesse. Un enfant continuellement sous les yeux d'une digne mere qui l'aura nourri & élevé, d'un tendre pere qui, dès les premiers instans de sa naissance, aura, par ses soins & ses conseils, concouru à son éducation ; un enfant à qui l'on n'aura jamais fait sentir les peines d'un trop dur assujettissement ; que l'on aura au contraire entretenu dans la gaieté d'une récréation continuelle ; un tel enfant ne pourra manquer d'avoir bien de l'avantage sur celui qui, abandonné dès son bas-âge à des mercénaires, & n'ayant connu entre leurs mains que des tourmens, de la douleur & de l'ennui, n'a pu éviter de tomber dans un dégoût absolu pour leurs leçons.

Que l'on compare encore le genre des connoiſſances que l'on donne au premier, en attendant que le raiſonnement ait pu ſe former, avec tout ce cahos de leçons, auſſi arides qu'abſtraites, dont on accable le dernier, & que l'on juge à laquelle des deux éducations peut être due la préférence.

Il nous reſte encore deux ans à parcourir pour continuer d'inſtruire ces mêmes enfans de choſes qui ne demandent point de méditations au-deſſus de leur portée. Avant de m'occuper de cette époque, j'ai à propoſer des changemens qui me paroiſſent convenir à l'âge où l'aîné eſt parvenu. A huit ans, il commence à demander, tant pour la nourriture que pour les vêtemens, d'être diſtingué de ceux qui ſont moins avancés. Je penſe donc qu'il doit alors, au moins pour le repas du dîné, être admis à la table de ſes pere & mere, pourvu cependant que cette table, pour ce qu'on appelle l'ordinaire, ſoit ſimple, & ne puiſſe pas offrir aux yeux de ces enfans des mets recherchés, ou de ſé-

duiſantes friandiſes. On ne ſauroit trop tôt lui recommander la vertu de la ſobriété, comme étant la vraie clef d'une bonne ſanté. Répétez-lui ſouvent que, « dans le tems où Rome comptoit ſes victoires par ſes combats, » on ne donnoit pas un talent de gages à un cuiſinier. Le lait, les légumes apprêtés ſimplement, faiſoient la nourriture des Conſuls, & » les Dieux habitoient dans des Temples de bois : mais, dès que les richeſſes eurent fait dégénérer les » Romains de cette heureuſe ſimplicité, on ne vit plus en eux que » d'orgueilleux Sybarites, & ils devinrent bientôt la proie de leurs » ennemis ».

Si les peres & les meres ſont d'un état à ne pouvoir ſe diſpenſer, dans des occaſions, d'avoir leur table délicatement ſervie ; dans ces momens, ils devront en tenir leurs enfans éloignés, même celui de huit ans, juſqu'à ce que la raiſon ſoit aſſez mûre chez eux pour les préſerver de prendre du goût pour ce que l'on nomme bonne chere. A l'égard du ſoupé, je

penſe qu'il ſeroit trop tôt pour ſéparer l'aîné de ſes freres & ſœurs, & ſur tout de changer l'heure de ſon coucher. Ce ſera aux parens à ſe conduire là-deſſus avec toute la ſageſſe & toute la prudence dont ils ſeront capables.

Je penſe encore qu'à huit ans, il eſt tems de commencer à confier à un enfant quelque petite piece de monnoie, & de lui laiſſer la liberté d'en diſpoſer à ſon gré. L'emploi qu'il en fera ne tardera pas à découvrir bien de petites paſſions naiſſantes, & à avertir de celles qui auront beſoin de remedes.

Je penſe qu'à huit ans, il ſera également à propos de changer l'habillement; qu'il faudra faire quitter aux garçons la robe de l'enfance, & y ſubſtituer celui de leur ſexe, c'eſt-à-dire cependant, la culotte & une eſpece de ſurtout bien large, ſous lequel ils porteront une veſte aſſez courte pour ne pas dépaſſer la ceinture: & comme les enfans ſont ſujets à charger leurs poches d'une infinité de choſes inutiles, dont ils s'habituent à ſe faire des

besoins, je serois d'avis qu'il n'y eût dans tout cet habillement que deux très petites poches, suffisantes, l'une pour placer un mouchoir, l'autre pour contenir une ou deux balles. A l'égard des filles, tout le changement consistera à donner à leurs lévites toute la longueur qu'elle pourra avoir. A cet âge, la démarche devant être formée, les raisons qui m'ont porté à proposer pour l'enfance cet habillement très-court, ne subsisteront plus.

Enfin, ce sera à cet âge de huit ans révolus qu'il faudra s'attacher avec le plus grand soin à perfectionner les idées qui jusques-là auront été données à un enfant sur la Religion, & à lui faire fréquenter exactement les Eglises les Dimanches & les Fêtes, mais jamais sans y être accompagné de son pere ou de sa mere. Ils suivront ainsi pas à pas les progrès de son zele & de sa dévotion; ils s'assureront des vraies dispositions de son ame, & ne se tromperont point sur les vrais momens où il sera convenable de l'avancer davantage dans la connoissance des vérités saintes.

Parcourons maintenant les deux années que nous avons encore deſtinées à l'inſtruction préliminaire des enfans, en attendant que des études plus ſérieuſes puiſſent être à la portée de leur intelligence. J'ai réſervé pour cet intervalle les premiers élémens de la Géométrie, de la Géographie, & de la Phyſique expérimentale, quelques récréations de Mathématique, & la lecture des Vies des hommes & des femmes illuſtres; tous objets attrayans pour la curioſité des enfans, & pour leſquels il ne faut encore que des yeux, de l'exercice & de la mémoire. La lecture, l'écriture, la Botanique, l'Hiſtoire Naturelle, l'Agriculture & les Arts méchaniques, n'exigeront plus qu'une culture momentanée, ſuffiſante pour empêcher les enfans de négliger & d'oublier ce qu'ils en auront appris : ainſi les deux années dont il va être queſtion, ſeront libres de toute autre étude, vraiment nouvelle, vraiment aſſujettiſſante, & pour les peres & les meres, & pour leurs jeunes éleves.

Avant d'engager les enfans dans la

nouvelle carriere que je propose, je conseille de piquer leur curiosité par un très-innocent stratagême. Quelque tems avant de commencer les nouvelles leçons, exposez dans l'appartement où vous serez dans l'habitude de rassembler vos enfans, les principaux instrumens dont le Géometre se sert; deux globes, l'un terrestre, l'autre céleste; les instrumens les plus curieux qui sont en usage pour les expériences de Physique : tenez tous ces objets exactement couverts : attendez patiemment que vos enfans demandent ce que c'est. A la premiere demande, levez seulement un coin des couvertures, de façon à ne laisser qu'entrevoir chaque instrument; & à chaque objet, expliquez, dans les meilleurs termes que vous le pourrez, de quelle utilité ils sont. Répétez ce jeu plusieurs fois, laissant chaque jour entrevoir quelque chose de plus. Quand vous verrez la curiosité suffisamment enflammée, alors découvrez tout; laissez les enfans tout voir, tout examiner, & même toucher. Finissez par offrir à l'aîné de lui apprendre à faire

uſage de ces inſtrumens, & il eſt probable qu'il acceptera avec joie. Commencez pour lors à entamer les leçons ſur les premiers élémens de Géométrie, pour paſſer ſucceſſivement à celles ſur la Géographie & la Phyſique expérimentale.

L'étude des Mathématiques avoit été long-tems reléguée à la fin de la carriere ſcholaſtique ; mais l'exemple & l'autorité de gens inſtruits ont ramené à l'avis des anciens, de Pythagore, de Platon, de Socrate, qui vouloient que perſonne ne fût admis à fréquenter les Ecoles, qu'il ne fût initié dans la Géométrie. Les premiers élémens de cette ſcience ne préſentent rien que de ſenſible, de palpable, rien dont les ſens ne rendent témoignage. Le Géometre meſure ce qu'il voit, ce qu'il touche, ce qu'il parcourt ; ainſi, ſes ſens ſont dans un exercice continuel, & où ſes ſens ne ſuffiſent pas, la mémoire joue ſon rôle, & lui rappelle les vérités dont il a beſoin de s'appuyer. Rien n'a donc plus d'analogie que cette ſcience avec le caractere des enfans, leur curioſité natu-

relle, & même leur tempérament, qui ne cherche, qui ne désire que le mouvement. Se peut-il en effet rien qui soit capable de flatter davantage un enfant, rien qui lui donne plus d'émulation, qu'une occupation où il croira à chaque instant avoir inventé lui-même toutes les figures qu'il tracera, où il regardera tous les problêmes qu'il résoudra, comme autant de victoires qu'il aura remportées ? Pour acquérir la justesse de l'esprit, il ne suffit pas de savoir les regles qui conduisent à la vérité, il faut y joindre l'habitude de suivre ces regles, & elle ne s'acquerra que par la pratique continuelle des actes qui la produisent. Or, il est évident que dans l'étude de la Géométrie, comme dans celle des Mathématiques en général, on pratique continuellement des actes qui forment cette habitude : on ne sauroit donc mieux faire que d'en donner de bonne heure aux enfans les connoissances qui seront à leur portée. Peres & meres, ce sera à vous à voir si vous êtes assez forts pour l'entreprendre vous mêmes, & sans secours. Si vous

ne l'êtes pas, appelez un bon Maître; mais qu'il ne donne ſes leçons que ſous vos yeux, & faites enſorte que vos enfans ne s'apperçoivent pas que vous êtes peu verſés dans cette ſcience. Travaillez avec eux, & pour peu que vous y mettiez d'application, vous réuſſirez à leur donner bientôt le change ſur votre capacité. Contentez-vous des premiers élémens, & n'ayez pas l'ambition de les expoſer au-delà. Quand l'âge aura étendu leur intelligence, & mûri leurs idées, ils s'enfonceront alors à leur gré dans les études abſtraites de cette ſcience, ſi leur goût les y porte. Je n'ai rien à vous preſcrire ſur les heures où ces leçons ſe prendront; ce ſera à vous à vous tracer, pour la diſtribution des exercices de chaque jour, un nouveau plan où la Géométrie, la Géographie & la Phyſique expérimentale aient chacune une place.

Sitôt que votre enfant commencera à pénétrer les premieres difficultés de la Géométrie & de ſes calculs; ſitôt que vous le verrez adroit à tracer les figures qui y ont rapport, alors ne

craignez pas de lui enseigner la Géographie. Il n'est besoin que des yeux & de la mémoire pour apprendre sur le globe la situation des quatre parties du Monde, ainsi que des Royaumes, des Etats & des Contrées que chacune de ces parties contient. Voilà le premier point d'étude auquel il faudra arrêter votre enfant, jusqu'à ce que vous soyez assurés que les objets en seront solidement imprimés dans sa mémoire. Alors votre éleve sachant l'Arithmétique qu'il aura apprise dans les premiers élémens de la Géométrie, conduisez-le plus avant : apprenez lui à connoître les Poles, les Zones, les Cercles paralleles & les Méridiens ; enseignez lui ce que c'est que longitude & latitude : montrez-lui l'usage des Cartes, & expliquez-lui bien celui des chiffres qui sont tracés à côté, à l'aide desquels il apprendra quelles places occupent sur la terre tous les Pays du monde, & comment ils peuvent se distinguer sur le globe terrestre. Lorsque l'enfant possédera imperturbablement toutes ces connoissances, je vous invite à devenir plus

entreprenant. Faites-lui connoître le Globe céleſte ; faites-lui repaſſer tous les Cercles, & ſur-tout celui qu'on nomme Ecliptique ou Zodiaque. Faites-lui remarquer, d'abord ſur le globe, & enſuite au firmament, la ſituation de chaque Conſtellation ; & quand il les connoîtra, ſur-tout celles de notre hémiſphere, n'héſitez point de lui donner une idée du Monde des Planetes, de leur ſituation, & de leur éloignement reſpectif du ſoleil, qui eſt le centre de leurs révolutions. Mettez-lui ſous les yeux une figure du ſyſtême de Copernic, & expliquez-la lui bien clairement. Cette étude le préparera mieux qu'aucune autre à comprendre le mouvement & la théorie des Planetes, de la maniere la plus aiſée & la plus naturelle. Dans cette étude, comme en toute autre, prenez bien garde qu'il faut n'enſeigner à-la-fois aux enfans que le moins qu'il ſe peut d'une ſcience ; de commencer toujours par ce qui eſt le plus ſimple & le plus aiſé, & de le leur bien imprimer dans l'eſprit, avant de paſſer à ce qui eſt plus difficile. Avançant

ainsi par degrés, leur conception s'ouvrira de jour en jour, & leurs idées s'étendront beaucoup plus loin que, souvent, ils ne l'auront fait espérer en commençant.

La Physique expérimentale plaira également aux enfans, parce que tout ce qu'ils y verront piquera leur curiosité, réjouira leurs yeux, & en jetant de l'étonnement dans leurs esprits, fera naître dans leurs ames le désir d'en connoître les causes. Ils verront avec le microscope ce qu'ils ne soupçonnoient pas sur la tête d'une mouche, ou dans la poussiere qui couvre les aîles d'un papillon. Ils se réjouiront de mille manieres différentes avec tous les jeux d'Optique. La machine Pneumatique leur offrira des prodiges dont la singularité les surprendra. Les phénomenes de l'aimant & ceux de l'Électricité leur causeront autant de surprise que d'admiration. En un mot, tout ce qu'ils verront & tout ce qu'ils toucheront, à chaque instant leur fourniront les plus raviſſantes & les plus instructives récréations.

Toute cette étude, comme l'on sait,

ne roule que ſur des faits dont les yeux d'un enfant de neuf à dix ans peuvent juger comme ceux d'un homme de vingt-cinq ans. Cependant, peres & meres, faites enſorte de vous trouver en état de répondre aux queſtions ſans nombre que votre enfant vous fera à chaque pas que vous lui ferez faire dans l'étude de cette ſcience. Si malheureuſement vous ne l'êtes pas, ayez encore recours à un bon Maître, & impoſez toujours la condition que les leçons ſoient priſes en votre préſence, & que vos autres enfans aient la liberté d'y aſſiſter, mais uniquement comme ſpectateurs. Il eſt aiſé de ſentir que cette condition, que j'ai toujours eu ſoin d'impoſer dans les autres genres d'études dont j'ai parlé, a pour but de préparer de loin tous les enfans à recevoir à leur tour les mêmes leçons qu'ils auront vu donner à leur aîné, & à les comprendre avec beaucoup plus de facilité.

Entremêlez les différentes études que je viens de propoſer, de toutes les récréations mathématiques dont

vous pourrez avoir connoissance, soit par les Livres dans lesquels on en a rassemblé, soit autrement : mais mettez-vous en etat d'en expliquer le jeu & les principes, sitôt que vos enfans vous le demanderont, & de ne leur laisser là-dessus aucun doute dans l'esprit. Peut-être, avant de leur accorder ces explications, ferez-vous très-bien d'attendre que leur curiosité soit très-animée, & même, quelquefois, de ne les leur donner qu'à titre de récompense de quelque action louable que vous affecterez de rappeler en cette occasion. Enfin, joignez à toutes ces occupations la lecture des Vies des Personnages illustres des deux sexes, de tous pays, de tous les siecles connus, de toutes les professions, dont les belles actions, la science & les talens ont immortalisé les noms. Peut-être ferez-vous naître par ces lectures, dans l'ame de ces enfans, l'ambition d'imiter & même de surpasser ces grands modeles. Je désirerois aussi que dans les Vies qui appartiennent à la belle antiquité, on leur mît entre les mains celles des hommes illustres,

de Plutarque, traduites par le naïf Amyot. On les mettroit à portée d'y remarquer la différence du langage des tems où vivoit cet homme célebre, avec celui de notre ſiecle : connoiſſance qu'il me paroît eſſentiel de donner à de jeunes éleves qui auront par la ſuite bien des occaſions de rencontrer ce vieux langage dans d'anciens Auteurs.

Nous voici parvenus à l'âge de dix ans accomplis, & j'ai donné l'idée des inſtructions que j'ai cru convenables juſqu'à cet âge. C'eſt maintenant à mes Lecteurs à juger s'ils trouveront ces premieres années de l'enfance auſſi avantageuſement remplies qu'elles le ſont dans la méthode que l'on ſuit actuellement dans nos Ecoles, dans nos Colleges, & même dans nos Inſtitutions particulieres les plus recherchées & les plus diſpendieuſes. Dans l'eſpace de tems que je viens de parcourir, j'ai évité de faire de longues diſſertations ſur les paſſions dangereuſes, parce que j'ai penſé qu'il valoit mieux s'occuper des moyens de les empêcher de naître ſitôt. Si les peres & les meres

suivent le plan de conduite que je leur ai tracé, je me flatte qu'on n'aura point à me reprocher mon silence sur ces objets.

Avant de terminer cette seconde époque, je crois devoir faire quelques observations sur la marche que j'ai tenue jusqu'à présent dans tout ce que j'ai proposé.

En me voyant précipiter les instructions, comme je l'ai fait, & les changer d'objets d'année en année, il paroîtroit que j'ai pensé qu'une jeune femme, en dix ans de tems, pouvoit communément nourrir & élever assez d'enfans pour occuper de suite tous les degrés d'éducation que j'ai présentés. Je sais qu'il y a des meres moins fécondes les unes que les autres, & sur-tout que celles qui nourrissent gardent, d'une grossesse à une autre, de plus longs intervalles que ne font celles qui ne nourrissent pas : mais j'ai cru devoir parler pour les plus fécondes, sauf à celles qui le seront moins, à borner leurs soins à un nombre d'enfans au-dessous de celui que j'ai supposé. Il sera toujours vrai que le pre-

mier-né pourra ſuivre tous les degrés d'éducation dont j'ai parlé, & les autres ne les ſuivront qu'en raiſon des différens âges auxquels chacun conviendra.

En ſuivant ces différens degrés d'éducation, je n'ai mis que l'aîné ſur la ſcene : mais s'il y a cinq enfans dans une même famille, à ſuppoſer qu'ils ſeront nés à deux ans l'un de l'autre, il s'en trouvera après lui un de huit, un de ſix, un de quatre, un de deux, & je ne parois point parler des ſoins que ces derniers demanderont, ni des heures que l'on devra donner aux inſtructions qui leur conviendront. J'ai penſé que les peres & les meres ſuppléeroient aiſément à ce ſilence de ma part, & mettroient d'eux-mêmes l'ordre qui ſeroit néceſſaire dans la diſtribution des inſtructions de tous leurs enfans, ſoit pour celles dont ils ſeront capables de ſe charger, ſoit pour celles qui devront être confiées à des Maîtres.

Je n'ai fait non plus aucune diſtinction de ce qui regarde l'éducation des filles. Ayant annoncé, en commençant, que

que je proposois de la rendre la même que celle des garçons, je n'ai pas, jusqu'ici, jugé nécessaire d'en faire aucune mention séparée. Au reste, ayant proposé d'occuper tous les enfans indistinctement à de petits ouvrages à l'aiguille, ce sera aux meres à inspirer peu à peu à leurs filles le goût de s'y adonner plus assidûment, & l'ambition d'y exceller. Leur exemple achevera tout naturellement de les décider sur la nécessité de ce talent, & de le leur faire regarder comme un apanage particulier de leur sexe. S'il m'avoit fallu entrer dans tous ces détails, je n'aurois pu éviter de tomber dans des longueurs & des répétitions désagréables.

On m'objectera peut-être encore qu'en chargeant spécialement les meres de toute l'éducation de leurs enfans, je ne fais pas assez d'attention que, au moins tous les deux ans, elles auront à supporter des travaux de grossesse & d'accouchement, qui pendant leur durée ne leur permettront pas de s'occuper de bien des détails

d'éducation. Je conviens de cette difficulté ; mais je prie auſſi de faire attention qu'une femme qui nourrit, ſera moins ſujette à ces inconvéniens que celles qui ne nourriſſent point, & que ſon zele lui fera trouver des forces où les autres en manqueroient. D'ailleurs, ſans parler du ſecours tout naturel de ſon mari, à quoi lui ſerviroit donc la gouvernante que je lui ai conſeillé de s'attacher, ſi, dans ces momens, cette jeune perſonne ne redoubloit pas ſes efforts pour ſuppléer ſa maîtreſſe, & lui donner les plus fortes preuves, & de ſon zele & de ſa capacité ?

Enfin, tous les enfans naiſſent-ils également propres à recevoir les différentes inſtructions que je propoſe de leur donner ? Je conviens encore de la difficulté ; mais eſt-ce une raiſon pour critiquer mon plan ? Le même inconvénient ne ſe rencontre-t-il point dans toutes les Inſtitutions les mieux combinées ? De la maniere dont je propoſe de ſuivre un enfant, à commencer dès la mamelle, on

doit convenir qu'il s'en recontrera peu d'un naturel assez ingrat pour se refuser à tous les conseils d'une tendre mere, & à toutes les instructions qu'elle entreprendra de lui donner. Si malheureusement il s'en trouvoit, je n'ai pas de meilleur conseil à donner, que de les mettre hors de rang avec ceux en qui manqueroient les dispositions naturelles, & d'attendre que le tems & la patience fassent des miracles en leur faveur.

CHAPITRE IV.

Principes d'Education depuis l'âge de dix ans, juqu'à douze.

JE ne chargerai cette nouvelle époque que de l'étude de la Langue Françoiſe, & de la ſimple connoiſſance des mots Latins, dans tous les cas & tems où on les emploie. Si les peres & les meres veulent s'en donner la peine, deux années ſeront plus que ſuffiſantes pour ces deux objets : mais mon intention eſt auſſi qu'ils y trouvent le tems de mûrir, pour ainſi dire, toutes les autres connoiſſances qu'ils auront juſques-là données à leurs éleves, en leur faiſant ſucceſſivement repaſſer tout ce qu'ils auront appris. J'entends également que les peres & les meres y trouvent encore le tems de s'occuper à répandre dans l'eſprit de leurs enfans âgés de dix ans toutes les vérités ſaintes qu'ils auront différé de ſoumettre à leur intelligence, & que

renferme le Symbole de Nicée. Je vais suivre dans cet ordre ces trois points d'éducation.

A peine un enfant commence-t-il à savoir lire & écrire, il est universellement reçu qu'il est tems de l'appliquer à l'étude de la Langue Latine. L'infortuné, qui n'a jamais connu ce que c'est que nom, pronom, adjectif, déclinaison, verbe, adverbe, conjugaison, & tant d'autres termes dont souvent même les Maîtres, ou ne savent pas, ou ne se donnent pas la peine d'expliquer & de faire comprendre la signification, est réduit à n'avoir chaque jour, du matin jusqu'au soir, autre chose sous les yeux. Les effets de ce barbare usage ne sont que trop connus. Ce n'est souvent qu'à force de tourmens & d'ennuis que l'enfant le plus patient & le plus docile parvient, au bout de trois ou quatre ans du plus dur esclavage, à placer dans sa mémoire les premiers rudimens de cette Langue. Est il étonnant de voir, dès cette premiere époque, presque tous ces pauvres martyrs s'affecter du plus parfait dégoût, non-

ſeulement pour la Langue Latine, mais même pour toute autre eſpece d'étude ?

Peres & meres, qui êtes l'objet de mon travail, gardez-vous bien de vous laiſſer entraîner par le torrent d'une ſi pernicieuſe coutume. Je vous ai indiqué les moyens d'employer utilement les dix premieres années de l'enfance : juſques-là bornez-vous aux premieres connoiſſances que je vous ai conſeillé de donner à vos enfans, ſi vous voulez réuſſir dans leur éducation. Tout le plan que je vous ai tracé ne contient rien qui puiſſe répugner à leur goût naturel, rien qui ne ſoit analogue à leur caractere, à leur tempérament ; rien qui exige d'eux autre choſe que des yeux, de la mémoire & de l'exercice ; & cependant vous vous trouverez les avoir enrichis de talens qui ne pourront que répandre ſur tous les inſtans de leur vie des agrémens d'un prix ineſtimable. Sitôt qu'ils auront atteint dix ans accomplis, ſans doute il eſt tems de leur inſpirer l'amour de l'étude & des ſciences ; mais n'allez pas ſemer de ronces & d'épines

l'entrée de cette nouvelle carriere : ne précipitez rien, si vous ne voulez pas essuyer le sort de cet imprudent qui, environné d'écueils, crut s'en tirer par sa seule légéreté ; mais après avoir franchi les plus faciles, il finit, en s'engageant dans les plus périlleux, par payer de sa vie son aveugle présomption. Un enfant bien élevé doit apprendre la Langue Latine. A Dieu ne plaise que je cherche ici à contredire une opinion aussi généralement & aussi justement reçue ! Mais doit-on, avant de l'engager dans cette carriere, s'appliquer à lui en rendre l'entrée agreable ? c'est aussi ce dont personne ne peut raisonnablement disconvenir. Jusqu'ici tout ce que les enfans ont appris, ils l'ont appris en jouant, en se promenant, en récréant leurs yeux : suivons la même méthode pour leur apprendre à parler & prononcer correctement la Langue Françoise, qui est leur Langue naturelle, & leur donner en même tems les premieres notions de la Langue Latine.

Ne croyez pas que pour réussir dans cette entreprise, vous deviez commen-

cer par mettre entre les mains d'un enfant des Grammaires Françoiſes & Latines, quelles qu'elles ſoient, ni l'obliger à en charger ſa mémoire : ſon avidité naturelle ne manqueroit pas de le porter à les parcourir, & à la vue de toutes les difficultés, de tous les mots inintelligibles pour lui qu'il rencontreroit à chaque page, de quelles douloureuſes inquiétudes ne ſe trouveroit-il pas tourmenté ? Seroit-il étonnant que, dès ce fatal inſtant, le dégoût commençât à s'en emparer, & l'éloignât, peut-être pour jamais, de répondre à vos vues ? La méthode dont je vais vous tracer le plan ne fera pas craindre un pareil inconvénient. Je vous ai ſuppoſés inſtruits ; ainſi ce que je demande vous coûtera aſſurément bien peu.

Commencez par vous rappeler toutes les regles eſſentielles de la Grammaire Françoiſe ; rangez-les dans votre eſprit : paſſez enſuite à l'application de ces mêmes regles ; formez-vous une ſorte de répertoire où vos idées ſe trouvent bien rangées, & ne puiſſent cauſer aucune confuſion dans l'eſprit

de vos éleves : mettez-vous en même tems en état de donner des définitions clairement exprimées de tous les termes que vous aurez à employer pour présenter ces regles à l'esprit de votre enfant. Si vous vous méfiez de votre mémoire, sans doute vous mettrez tout par écrit, afin que du moins l'ordre dans lequel vous croirez devoir traiter ces matieres ne puisse vous échapper. Je vous l'ai déjà dit, il faut toujours commencer l'instruction par ce qu'il y a de plus simple & de plus aisé, & ne passer aux difficultés que par des gradations insensibles, & lorsque vous serez bien assurés que vos premieres leçons seront solidement placées dans la mémoire. Vous avez plusieurs Grammaires Françoises de différens Auteurs : vous serez maîtres du choix ; mais peut-être ferez-vous très-bien de ne vous pas attacher à une seule, & de choisir dans chacune ce qui s'y trouvera de mieux. Je ne m'ingérerai pas de rien décider là-dessus. Comme il n'est pas encore tout-à-fait tems, surtout pour la Langue Latine, d'exposer vos éleves à des études qui exigent.

une application ſuivie, contentez-vous, dans l'époque dont il s'agit, de préparer de loin les moyens de leur inſpirer le goût de cette ſcience. Je n'en vois pas de plus ſimple, & en même tems plus capable de réuſſir, que de ſimuler pendant quelques jours de ſuite des entretiens entre le pere & la mere ſur tels points de la Grammaire Françoiſe qu'ils aviſeront. A chaque point, que la mere paroiſſe toujours ſe trouver en defaut ſur ſes principes, & que le pere, en les lui démontrant, lui offre de lui apprendre ce que les meilleurs Auteurs enſeignent. Qu'il finiſſe par inviter ſon fils ou ſa fille à aſſiſter à ces leçons. De la façon dont ces enfans auront juſques-là vécu avec leur pere & leur mere, peut-on croire qu'ils ſe refuſeront à des inſtructions auſſi agréablement offertes ? Il ſera très-à-propos d'exiger de la gouvernante de confiance, qu'elle aſſiſte à tous ces entretiens auſſi aſſidûment qu'il ſera poſſible.

Je n'entreprends point de dicter ici les queſtions & les réponſes qui formeront ces entretiens ; je me borne

simplement à recommander à la mere, pendant la promenade & les ébats de ses autres enfans, de tirer à l'écart son fils aîné, ou sa fille aînée, &, avec ces effusions de tendresse qui sont si familieres à une bonne mere, de l'inviter à repasser avec elle ce qui aura été agité dans l'entretien de la veille, dont elle feindra avoir oublié beaucoup de choses. Si l'enfant se trouve d'un heureux naturel, je laisse à penser s'il hesitera de répondre à cette invitation, & s'il ne déploiera pas au contraire avec transport toutes les ressources de sa mémoire, pour rappeler réellement à sa tendre mere ce qu'elle lui aura voulu paroître avoir oublié. Mais qu'elle ne s'en tienne pas à ce prétendu service. Sous le prétexte des distractions que lui occasionnent ses occupations continuelles, qu'elle prie encore ce même enfant de porter sur un cahier qu'elle lui remettra pour cet effet, les points les plus essentiels de cette espece de répetition de l'entretien de la veille : il y a toute apparence qu'il l'exécutera avec une égale satisfaction. Venant ensuite à rappor-

ter ce cahier, quelle joie pour lui, ſi ſa tendre mere y trouve à le louer de l'exactitude avec laquelle il aura rempli cette nouvelle tâche ! Continuez pluſieurs jours de ſuite le même manege. Si le jeune eleve continue de donner les mêmes preuves du goût & de l'attention avec leſquels il aura ſuivi les leçons du pere, que la tendre mere n'héſite pas de changer au plutôt la ſcene ; qu'elle propoſe à l'enfant de ſurprendre bien agréablement ſon pere, en eſſayant ſecrétement de joindre, avec elle, à l'étude de la Grammaire Françoiſe, celle de la Grammaire Latine. L'enfant s'étonnera d'abord, ſans doute, d'une pareille propoſition, & ne manquera pas d'oppoſer ſon ignorance abſolue ; mais que la mere, que je ſuppoſe inſtruite au moins des premiers principes, s'attache à lui perſuader qu'elle eſt en état de lui en applanir toutes les difficultés. Il eſt probable qu'avec de pareilles précautions, un enfant accoutumé à avoir la plus grande confiance dans les conſeils & les lumieres de ſa mere, n'héſitera plus de ſe prêter à

ses vues, & d'embrasser son projet. Alors il s'agira de l'exécuter, & voici comment je conseillerois de s'y prendre. Les premieres leçons de Grammaire Françoise auront sans doute roulé jusques-là sur la connoissance des mots, sur leurs différentes especes, sur les diverses formes dans lesquelles ils paroissent dans le discours, & sur les différentes regles desquelles dépend leur arrangement. On ne disconviendra pas que les premiers principes de la Langue Latine n'aient une certaine analogie avec ceux de la Langue Françoise : il n'y a de vraie différence que dans la variété des déclinaisons des noms, & des cas auxquels ils sont sujets dans le discours ; dans certains pronoms, dans la qualité & les conjugaisons d'un verbe, & les différentes terminaisons de ses tems. Rien ne paroît donc plus aisé que de faire marcher ces deux études ensemble, en s'arrêtant seulement, pour le Latin, à donner une connoissance claire & distincte des noms, de leurs déclinaisons & de leurs terminaisons, tant au singulier qu'au plurier ; des

différens degrés de comparaiſon des adjectifs ; &, pour ce qui eſt des verbes, de leur nature, de leurs differentes conjugaiſons, & des terminaiſons qui doivent réſulter de cette difference dans tous leurs tems. Dès que ces connoiſſances ſeront acquiſes, je m'imagine que rien ne ſera plus aiſé que de conduire à grands pas un éleve de l'âge dont il s'agit, dans ces premiers ſentiers de la latinité qui occupent ſi long-tems un enfant, & répandent ſouvent ſur ſes jeunes ans de ſi douloureuſes amertumes. En effet, un enfant ainſi guidé par une tendre mere, qui apportera tous ſes ſoins à ne lui rien préſenter de rebutant, qui aura même à cœur de donner à cette étude tous les agrémens de l'amuſement, ne pourra que s'en promettre le plus délicieux plaiſir, en enviſageant le moment où, plein de ſes progrès, il ſe croira aſſez fort pour faire part à ſon pere, & de ſon emulation, & de ſes ſuccès.

Que l'on ne croie pas que j'entende comprendre dans ce que je viens de propoſer, toutes les regles que l'on

appelle de Syntaxe. Il n'en sera point du tout question avant qu'un enfant ait atteint douze ans révolus : alors son jugement sera probablement assez solide pour pouvoir en digérer toutes les difficultés, & on pourra sans danger l'appliquer à cette étude qui exige de profondes réflexions & un travail suivi. Jusqu'à cette époque, toutes mes prétentions se bornent à lui faire connoître tous les mots Latins connus, à lui apprendre à décliner tous ces mots, & à conjuguer les verbes ; le tout d'après les regles établies pour ces deux objets.

La méthode dont j'entends que l'on se serve sera bien simple. A mesure que l'enfant repassera avec sa mere les leçons de Grammaire Françoise qui auront été, comme je l'ai dit, données par le pere, cette mere, à son tour, après lui avoir appris, pour le Latin, toutes les regles des déclinaisons & des conjugaisons, lui mettra sous les yeux un Dictionnaire François & Latin : elle lui aura bientôt appris à en faire usage, en lui faisant chercher des noms François qu'il con-

noître, puis lui faiſant remarquer les noms Latins qui les exprimenr. Il aura commencé par ſavoir que c'eſt par la terminaiſon du génitif qu'on connoît de quelle déclinaiſon eſt un nom ; or, trouvant dans le Dictionnaire cette terminaiſon marquée à chaque nom, quelle facilité n'aura-t-il pas pour en décliner tous les cas ? Il en ſera de même de toutes les eſpeces de pronoms. A l'égard des verbes, il aura également appris que l'on connoît de quelle conjugaiſon eſt un verbe par l'infinitif, & la ſeconde perſonne du préſent de l'indicatif ; la premiere du prétérit, & enfin par le ſupin. Muni de ces connoiſſances, avec quelle facilité ne déclinera-t-il pas tous les noms & pronoms, ne conjuguera-t-il pas toutes les eſpeces de verbes que ſon Dictionnaire offrira à ſes yeux ? Avec quel avantage ne connoîtra-t-il pas tous les noms, tous les verbes François qu'exprimeront tous les noms & les verbes Latins dont il aura acquis la connoiſſance ? Avec quelle ſolidité les uns & les autres ne s'imprimeront-ils pas dans ſa mémoire, ſi, à meſure

qu'il en aura ou décliné ou conjugué, sa mere peut obtenir de lui qu'il les transcrive tous sur des cahiers, jusqu'à ce qu'il ait épuisé tous les mots connus & d'usage dans la Langue Latine?

Sans entrer dans de plus longs détails, je me borne à cette courte esquisse, & je la crois suffisante pour indiquer aux peres & aux meres une façon bien simple, non-seulement d'enseigner à leurs enfans tous les principes, toutes les regles de leur Langue naturelle, mais encore de les préparer à recevoir, quand il sera tems, sans dégoût, sans répugnance aucune, toutes les connoissances qui doivent précéder l'étude de la Langue Latine, & qui peuvent beaucoup en adoucir l'entrée. Il ne faudra pas pour cet objet plus que les deux années que j'y destine. Je suis très-intimement persuadé que deux heures seulement par jour, employées à diverses reprises sagement ménagées, & avec toute l'intelligence que je suppose dans les peres & les meres, rempliront cette tâche à leur plus grande satis-

faction. Peut-être même ſe trouvera-t-il encore aſſez de tems de reſte pour faire connoître à un enfant l'accord d'un adjectif avec ſon ſubſtantif ; peut-être auſſi pourra-t-on le pouſſer juſqu'à lui faire comprendre & eſſayer les régimes les plus communs des verbes : cela ne dépendra que des diſpoſitions naturelles qui ſe rencontreront plus ou moins heureuſes dans certains enfans. Mais que l'on prenne garde, ſur toutes choſes, de s'expoſer à en rebuter aucun par trop de précipitation & de contrainte ; & ne vous laſſez pas, peres & meres, d'unir dans toutes vos leçons le ton de la vraie tendreſſe à celui de la gaieté & de l'amuſement.

On vient de voir que pour faire commencer à un enfant l'étude du Latin, j'ai ſuppoſé que la mere en ſauroit aſſez les premiers principes pour être en état de les lui enſeigner elle-même : mais je ne ſens que trop combien il s'en trouvera peu qui auront cet avantage. Un pareil obſtacle tient à la vicieuſe éducation que reçoivent les femmes, & on ne peut gueres en

eſpérer le remede que pour les générations qui ſuccéderont à la nôtre. En attendant cette heureuſe révolution, je conſeille à une mere qui déſirera exécuter ma méthode, de ſuppléer aux connoiſſances qui lui manqueront pour la partie dont il s'agit; d'appeler à ſon ſecours un bon Maître, qui lui donne, & à ſon fils, les premiers principes du Latin, dont j'ai donné l'idée, mais en affectant toujours, vis-à-vis de l'enfant, de paroître le faire à l'inſu du pere, & dans le deſſein de le ſurprendre. Ce jeu n'eſt aſſurément pas d'une néceſſité abſolue; mais je prie de faire attention que juſqu'ici j'ai penſé qu'il étoit eſſentiel d'empêcher, autant qu'il étoit poſſible, un enfant de s'appercevoir du but où on vouloit le conduire, afin qu'il apprît, ſans, pour ainſi dire, s'en douter, ce qu'on voudroit lui montrer. Familier d'ailleurs avec ſes pere & mere, & plein de confiance en leur tendreſſe & leurs lumieres, j'ai jugé qu'il ſe plairoit plus à tenir d'eux directement ſes leçons, qu'à les recevoir d'un mercénaire, au ton & à

la maniere duquel il ne ſeroit pas habitué. S'il faut donc abſolument en paſſer par ce dernier expédient, je conſeille à la mere, comme je viens de le dire, de prendre les mêmes leçons que ſon fils pour les premiers principes du Latin ſeulement, & en ſuivant l'idée que j'en ai donnée. Cet excès de complaiſance de ſa part aura une double utilité. Le fils en recevra une émulation incroyable, & cette mere elle-même acquerra en même tems un talent qu'il lui ſera infiniment agréable de poſſeder, puiſqu'il la mettra en état de ſe paſſer de ſecours, en pareille circonſtance, pour inſtruire ſes autres enfans.

Juſqu'à douze ans révolus, je ne demande point qu'il ſoit propoſé à un enfant aucun autre nouveau genre de connoiſſances que celui dont je viens de parler. Que l'on s'applique ſeulement à lui faire repaſſer tout ce qu'il aura appris dans ſes premieres études, & ſur-tout la Géographie terreſtre & céleſte, & les premiers élémens de Géométrie & de Phyſique expérimentale. S'il y a moyen d'entremêler dans

ces différentes occupations la connoissance des notes de la Musique, & de ses regles, je pense que l'on fera très-bien ; mais je conseille de s'en tenir uniquement à apprendre aux enfans à lire couramment les notes, & à en connoître les principes. Il sera tems, lorsqu'ils seront sortis de leurs études essentielles, de leur apprendre, si leur goût & leurs dispositions les y portent, à former avec grâce & justesse les divers tons du chant, & à rendre, soit de la voix, soit au son des instrumens, les pieces qu'ils se seront rendus capables d'exécuter. Du reste, je recommande toujours beaucoup d'exercice, & beaucoup de promenades où la connoissance des plantes, de l'Agriculture & des Arts méchaniques ne soit pas oubliée. La variété de ces objets servira, ainsi que je l'ai déjà dit, comme de divertissement de l'un à l'autre, dans l'esprit d'un enfant, & ne sera point capable, ni de le rebuter ; ni de le surcharger. Je suis même persuadé que son raisonnement & sa perception y acquerront de jour en jour de nouvelles forces.

A la grande époque de ſon éducation, dans laquelle je vais bientôt entrer, toutes les facultés de ſon ame ſe déploieront avec énergie pour ſaiſir tout ce qui lui ſera enſeigné, tout ce qui ſera capable de l'enrichir des talens & des qualités qui pourront le rendre recommandable dans la ſociété, tout ce qui pourra le mettre en paſſe de remplir avec diſtinction l'état auquel il ſera appelé, & par ſon inclination particuliere, & par le vœu de ſes parens.

J'ai déjà obſervé que tous les conſeils, toutes les idées que je préſente, regardent les enfans des deux ſexes indiſtinctement; ainſi je me diſpenſe de répéter que tous les exercices que je recommande, tant pour le phyſique que pour le moral, devront leur être communs juſqu'à l'époque où il conviendra de les ſéparer; les filles, pour les dreſſer à tous les détails de l'économie domeſtique; les garçons, pour les conduire aux emplois qu'ils ſeront deſtinés à remplir.

Je répete encore une fois que ſi, dans la diſtribution de mes idées, je

ne paroîs m'occuper que de l'aîné d'une famille, c'eſt que je crois très-aiſé aux peres & aux meres d'y ſuppléer, en ſuivant, pour les inſtructions qui conviendront aux différens âges de leurs autres enfans, le plan que je leur ai tracé pour tous.

Il ne me reſte plus, pour finir l'époque dont je m'occupe, que de propoſer les inſtructions ſur la Religion, que je crois à la portée des enfans qui ont atteint l'âge de dix ans. Juſques-là il n'a été queſtion que de leur apprendre & faire réciter l'Oraiſon Dominicale, de leur en donner les explications les plus claires, & de faire peu à peu entrer dans leurs ames les ſublimes ſentimens qui ſont répandus dans cette divine Priere. J'ai propoſé auſſi d'extraire du Catéchiſme les inſtructions qui ſeroient le plus à leur portée, & de compoſer, dans le même eſprit, de courtes Prieres pour leur uſage journalier. Cinq années auront dû ſuffire pour remplir avec ſuccès ces premiers préludes de leur éducation religieuſe. Maintenant que l'on doit les ſuppoſer capables d'une piété

plus réfléchie, on peut être plus hardi à les avancer dans la connoiſſance des Vérités ſaintes : mais je ne voudrois pas cependant encore leur confier les Livres qui les renferment. Je voudrois qu'auparavant on prît la peine de les préparer à les lire, en commençant à leur faire connoître, par de courts extraits, toute la ſuite hiſtorique de la Religion : la création, la chûte d'Adam, le déluge de Noé, la naiſſance de Moyſe, ſa ſortie d'Egypte, ſon paſſage de la mer rouge à pied ſec, ſon ſéjour dans le déſert, la façon miraculeuſe dont Dieu y nourrit ſon Peuple pendant quarante années, & ſucceſſivement tout ce qui peut conduire à faire connoître à un enfant Jeſus-Chriſt attendu dans l'Ancien-Teſtament, & Jeſus-Chriſt régnant dans le Nouveau. Peres & meres, ce travail vous regarde ſeuls ; cependant ne vous en effrayez pas, le Catéchiſme hiſtorique de M. de Fleury & les hiſtoires choiſies de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament, vous le rendront bien ſimple. Mais, je le répete, ne cherchez point à vous faire

ſuppléer

suppléer par qui que ce soit ; c'est de votre bouche seule que l'intérêt & la persuasion doivent, sur cet essentiel objet, couler dans l'ame de vos enfans, si vous voulez qu'ils y prennent de profondes racines. Jamais aucun organe étranger ne sera capable d'y réussir comme le vôtre. Attachez-vous dans ces entretiens à rendre les faits sous les images les plus intéressantes, & à animer tous vos récits autant que vous le pourrez, sans cependant vous écarter du ton familier.

N'oubliez pas, dans ces entretiens, de présenter à vos enfans le dogme de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, comme étant la base essentielle de la Religion. Faites-leur sentir que si la raison ne suffit pas pour nous convaincre de cette vérité, il faut apporter, pour y croire, la même foi qui regne naturellement dans nos cœurs sur l'existence d'un seul Dieu, & sur la certitude de toutes les perfections que nous adorons en lui. Vous pourrez ajouter vos raisonnemens particuliers sur la différence sensible qu'il y a entre l'ame & le corps. Par exemple,

pourrez-vous dire, boire, manger, marcher, dormir, ſont des fonctions qui appartiennent purement au corps; mais, penſer, raiſonner, connoître, aimer, ſont uniquement du reſſort de l'ame : il n'eſt pas poſſible que le corps y ait part. Pour le leur prouver, faites-leur remarquer la différence qu'il y a entre un homme vivant & un homme mort : faites-leur obſerver dans le premier toutes les facultés qui dépendent de l'union de l'ame avec le corps ; mais dans l'autre, faites-lui voir qu'il ne reſte plus rien qu'une matiere inanimée, auſſi incapable de perception que de mouvement.

Quand ces entretiens auront eu un cours ſuffiſant, & ſitôt que vous vous appercevrez qu'un enfant en aura profité, alors n'héſitez point de lui faire apprendre par cœur le Symbole des Apôtres, en François, mais par parties détachées, & vous arrêtant à chacune, pour en donner l'explication la plus claire & la plus capable de perſuader qu'il vous ſera poſſible. Cette étude & ces explications achevées, commencez à faire connoître à un enfant le

Sacrement de Pénitence, & après lui avoir donné les meilleures notions ſur l'inſtitution & l'eſprit de ce Sacrement, choiſiſſez-lui un Directeur éclairé, & confiez-le à ſa conduite, pour achever de lui donner la connoiſſance de tous ſes devoirs religieux, régler ſes exercices de piété, lui apprendre à réprimer ſes mauvais penchans, & à conſulter ſa conſcience dans toutes les actions de ſa vie.

CHAPITRE V.

Principes d'Education depuis l'âge de douze ans, juſqu'à dix-huit.

NOus voici parvenus au terme le plus difficile, & cependant le plus eſſentiel de l'éducation des deux ſexes, l'âge où il faut s'occuper des grandes inſtructions, mais auſſi l'âge où il faut veiller avec la plus grande attention ſur les paſſions naiſſantes. Juſqu'à préſent nous nous ſommes attachés à développer, à former peu à peu le jugement des enfans; nous avons eſſayé d'imprimer dans leur mémoire des connoiſſances utiles à quiconque eſt deſtiné à tenir un rang dans la ſociété, & jaloux d'y paroître avec diſtinction. Pour réuſſir, il n'en a dû coûter aux éleves ni douleurs, ni chagrins, ni ennuis; toutes nos leçons ſe ſont données au milieu des jeux & des ris; & tous les exercices du corps les plus favorables à la bonne, à la plus

saine constitution, n'en ont point été écartés. Si nos conseils ont été ponctuellement suivis, la tendresse des peres & des meres a dû acquérir de nouveaux degrés à chaque pas qu'ils ont faits dans l'éducation de leurs enfans; car plus ces enfans, eux-mêmes, auront avancé en sagesse & en science, plus ils se seront pénétrés de respect, d'amour, de confiance & de reconnoissance envers ceux de qui ils tiennent leur existence, leurs vertus & leurs talens. Puissé-je, sans être obligé de changer de plan, finir la tâche que je me suis imposée, & ne pas moins continuer de mériter des résultats aussi flatteurs! O mon ame! si tu obtiens une telle récompense, quelle sera ta joie!

J'ai laissé les enfans, qui sont l'objet de mon travail, occupés à mettre en Latin les mots François qui auront passé sous leurs yeux en apprenant les principes de la Langue Françoise. Si les efforts des peres & des meres ont réussi, on aura pu les pousser jusqu'aux premieres notions de l'accord d'un adjectif avec le substantif auquel

il a rapport, & à connoître les régimes les plus ordinaires des verbes. Il s'agit maintenant de mettre à profit ces heureux préludes, & d'engager tout-à-fait ces mêmes enfans dans l'étude de la Langue Latine. Mais comme je crois très-fermement un eſpace de ſix années complettes trop long pour ce ſeul objet, je me propoſe d'y joindre l'étude de la Langue Grecque & celle de la Philoſophie, & de faire en même tems parcourir ce que la Médecine, l'Anatomie & la Chymie offrent de plus néceſſaire à ſavoir, pour avoir une idée de la ſtructure du corps humain, & des principaux remedes qui conviennent dans les différentes maladies auxquelles il eſt ſujet. Je finirai par l'étude de l'Hiſtoire & de la Chronologie, & par une légere teinture de la Juriſprudence, ſuffiſante pour mettre un jeune homme, une jeune fille, au fait de la coutume de leur pays, & les rendre capables de s'entendre à gérer eux-mêmes leurs affaires.

Que l'on ne s'effraie pas d'une telle annonce : je me flatte d'en remplir

tous les objets avec au moins autant de perfection que l'on en obtient pour ceux qu'embrasse l'éducation actuelle la plus soignée. L'on sait que l'on n'y fait positivement que mettre les meilleurs sujets en état d'approfondir les sciences qui leur ont été enseignées. Pour assurer mes succès, j'aurai de plus la confiance, la docilité, &, j'ose l'espérer, le goût des enfans qui auront été jusques-là nourris, élevés & formés dans mes principes.

Avant de m'engager dans les détails de cette nouvelle époque, je recommande aux peres & aux meres de s'assurer, dès en la commençant, d'un domestique sur les mœurs & l'assiduité duquel ils puissent compter, pour pouvoir lui confier, quand il en sera besoin, les enfans garçons qu'il faudra envoyer au-dehors prendre certaines leçons qu'ils ne pourroient pas recevoir chez eux. Les fonctions de ce domestique auprès des enfans ne commenceront que depuis l'âge de quinze ans, jusqu'à dix-huit : ainsi trois ans seront bien suffisans pour éprouver ses mœurs & son caractere. Bien des peres

& des meres ne ſeront peut-être pas en état de faire cette dépenſe : dans ce cas, ce ſera à eux à voir ſi leur état & leurs occupations pourront leur permettre de s'aſſujettir à accompagner eux-mêmes leurs enfans dans les momens où de ſages précautions le leur demanderont. Si la choſe n'eſt pas encore poſſible, il ne leur reſtera d'autre reſſource que de tâcher, du moins à la faveur des aſſociations des meres, dont j'ai parlé plus haut, de les réunir à des camarades de même âge dont les parens ſe trouveront plus aiſés, & par-conſéquent en état d'entretenir le domeſtique de confiance que je propoſe.

On doit s'attendre qu'à l'âge dont je vais maintenant m'occuper, j'exigerai de l'enfant un travail plus ſédentaire que celui dont il a été juſqu'ici queſtion. Mon deſſein n'eſt pas cependant de le ſévrer bruſquement de ſes exercices & de ſes amuſemens ordinaires : je demanderai ſeulement qu'ils laiſſent une place ſuffiſante à l'étude de la Langue Latine, dans laquelle il n'eſt pas poſſible de réuſſir ſans une

application sérieuse & une attention suivie. Je ne traiterai point un enfant en forçat, pour me servir de l'expression de M. Rollin, « mais j'espere » gagner sa volonté par la douceur, » l'amitié, la persuasion, & l'attrait » du plaisir ».

Si mon plan a pu être exécuté; si l'enfant sait déjà décliner & conjuguer; si l'on a pu parvenir à lui faire comprendre l'accord d'un adjectif avec le substantif auquel il a rapport, les différens degrés de comparaison dont un adjectif est susceptible, & les regles pour former un comparatif & un superlatif Latins; si enfin on a déjà commencé à lui faire connoître ce que c'est que le régime d'un verbe, tous ces préliminaires formeront sans doute une grande avance : mais si au contraire il n'est pas encore assez fort sur tous ces objets, il faudra prendre le tems de l'y affermir, & ne chercher à le pousser plus loin que lorsqu'il ne laissera plus rien à désirer sur des principes aussi essentiels.

Tendres meres! si c'est vous qui avez entrepris l'enseignement dont il

s'agit, vous ne vous refuſerez certainement pas à le continuer ; mais ſi malheureuſement vous vous êtes trouvé forcées de recourir à des Maitres, ne ſongez pas encore à abandonner ſeuls vos enfans à leurs leçons ; continuez de leur ſervir d'émules, au moins juſqu'à ce que vous voyez ſi leur goût ſera ſuffiſant pour les ſoutenir dans cette épineuſe carriere. Dès que vous les y verrez affermis, vous pourrez ſans doute vous retirer ; mais, oſerai-je le dire ? vous perdrez cependant l'acquiſition d'un talent bien néceſſaire, pour peu que vous ayez encore d'autres enfans à inſtruire. Vous allez voir, dans la marche que je vais tracer, combien il vous en auroit peu coûté ſi vous euſſiez perſévéré. D'ailleurs ne ſeroit-il pas à craindre que vos filles, ſur-tout, venant à réfléchir ſur votre indifférence pour cette étude, ne s'autoriſaſſent de votre exemple pour la dédaigner à leur tour, & ne finiſſent par refuſer de s'y appliquer ?

Sitôt qu'un enfant ne vous laiſſera plus rien à déſirer ſur ſes déclinaiſons,

ses conjugaisons & tout ce qui y a rapport, alors n'hésitez pas de lui apprendre ou faire apprendre à joindre ensemble des mots Latins pour en composer des phrases.

Je n'aurai point la témérité de vous tracer ici toute la route que vous devez tenir dans ces enseignemens; mais vous avez plusieurs traités, à l'aide desquels vous pourrez connoître les sentiers les plus aisés à suivre, les plus capables de vous rendre à votre but. Appliquez-vous à les lire, à vous bien pénétrer de ce qu'ils contiennent de mieux. Imitez la laborieuse Abeille; choisissez çà & là ce que vous jugerez vous convenir, & composez-vous du tout une méthode qui puisse fournir avec succès toute la carrière que vous aurez à courir.

Si je me trouvois dans le cas de former une pareille entreprise, voici le plan que, d'après ma foible théorie, je suivrois.

D'abord, je ne changerois rien aux promenades ordinaires d'un enfant, & ce seroit même dans le cours de cette récréation que je voudrois toujours

continuer de placer mes premieres leçons ; mais j'éviterois très-ſoigneuſement de les faire trop longues, & j'éviterois également, ſi mon éleve marquoit, dans certains momens, de l'ennui ou du dégoût ſur quelques difficultés qui l'arrêteroient, de lui en témoigner trop durement mon mécontentement : je le renverrois tout ſimplement jouer avec les autres, en l'invitant ſeulement à venir me retrouver quand il ſe ſentiroit diſpoſé à reprendre nos leçons. Je ne craindrois point que l'ardeur de ſa paſſion pour le jeu lui fît oublier & encore moins mépriſer cette invitation ; un enfant élevé dans tous les principes que j'ai donnés, ne tombera jamais dans cet inconvénient, à moins qu'il ne ſoit né tout-à-fait imbécille.

Ces préliminaires poſés, voici quelle ſeroit ma marche pour l'enſeignement.

Je commencerois par lire à mon éleve la regle qui ſe trouve la premiere dans le Rudiment de Lhomond, qui m'a paru le moins incorrect & le moins obſcur de tous les Rudimens que j'ai été à portée de connoître.

Cette regle regarde l'accord de deux noms désignant une seule personne, une seule & même chose, & elle dit :

« Qu'ils doivent être mis en Latin, tous les deux au même cas. » Elle veut le même accord pour » deux noms séparés par la particule *de*, lorsque ce *de* peut se » tourner par *qui s'appelle* ».

Après avoir bien répété & expliqué cette regle ; après m'être bien assuré que l'enfant l'auroit comprise, je lui présenterois les exemples qu'offre le Rudiment, & lui ferois remarquer combien ils sont entiérement conformes. Je répéterois ensuite plusieurs fois cette même leçon, non pas en me contentant de faire répéter à l'enfant, mot à mot, ce que je lui aurois lu, mais en lui donnant à mettre sur le champ en Latin deux noms désignant une seule & même personne, une seule & même chose ; ou bien deux noms séparés par la particule *de*, mais où ce *de* pût se tourner par *qui s'appelle*. Si l'enfant réussissoit, alors je lui ferois décliner ces mêmes noms.

dans tous leurs cas, & lorſqu'il auroit encore réuſſi dans cette ſeconde épreuve, je paſſerois ſur le champ à la regle ſuivante, qui dit :

« Lorſque *de*, *du*, *des*, entre » deux noms, ne peuvent pas ſe » tourner par *qui s'appelle*, on » met le ſecond de ces deux » noms au génitif ».

Après avoir encore lu & relu cette regle à l'enfant, juſqu'à ce qu'il m'eût paru la comprendre, je lui montrerois l'exemple tel qu'il eſt dans le Rudiment, & il verroit que le Livre de Pierre y eſt exprimé en Latin par *Liber Petri*; je lui ferois bien obſerver que c'eſt le premier des deux noms qui ſe trouve au nominatif, & que le ſecond, attendu qu'il eſt ſéparé du premier par la particule *de*, doit néceſſairement être mis au génitif. Lorſque je verrois que l'enfant auroit encore compris cette nouvelle regle, pour m'en aſſurer de plus en plus, je lui donnerois deux autres noms François, ſéparés par une des particules *de*, *du*, *des*, à mettre en Latin : s'il réuſ-

sissoit, j'ajouterois que le second de ces deux noms ne cesse jamais d'être au génitif, quoique le premier puisse changer de cas suivant que le peut demander un verbe qui le régit. Pour l'affermir sur cette regle, je lui ferois décliner en Latin & en François, dans tous ses cas & nombres, le premier de ces noms qui nous auroient servi d'exemple, en laissant toujours le second au génitif. Il y a lieu de croire qu'il comprendroit en peu d'instans cette seconde regle, & je n'hésiterois pas de le faire passer de suite à la troisieme. Elle dit que

« La particule *de* se trouvant entre un nom & un infinitif François, cet infinitif doit se rendre en Latin par le gérondif en *di*, qui en effet est une espece de génitif ».

Pour lui prouver cette regle, je lui présenterois dans le Rudiment l'exemple, & il verroit que le tems de lire, s'exprime en Latin par *tempus legendi*; je lui rappellerois en même tems que ce mot *legendi*, est réellement le gé-

rondif en *di*, du verbe actif *legere*, *lego*, de la troiſieme conjugaiſon, & qui gouverne l'accuſatif. Sitôt qu'il me paroîtroit avoir bien compris & retenu cette troiſieme regle, je lui en ferois faire au même inſtant l'application, en lui donnant à mettre en Latin un autre nom & un autre infinitif François, ſéparés par la particule *de*, & je lui obſerverois encore qu'à quelque cas que ſe trouve le nom Latin, la regle ſubſiſte toujours la même, pour exiger l'infinitif qui ſuit au gérondif en *di*. Pour l'affermir de plus en plus, je lui ferois décliner les noms Latins qui auroient ſervi pour mes exemples, en joignant à tous les cas ce gérondif, ſans y rien changer.

Pour finir cette premiere leçon, j'exigerois de l'enfant qu'il portât ſur un cahier à ce deſtiné, ces trois premieres regles, mais qu'il les rendît de mémoire, & ſans rien copier dans le Rudiment. Quand cela ſeroit exécuté, je lui donnerois cette petite phraſe à mettre en Latin, mais dans l'après-dîné, & au moment qu'il lui plairoit choiſir:

« Charles, Prince très-puissant,
» demeuroit dans la ville de Lyon.
» Il possedoit la cuirasse de César,
» & l'heure de combattre appro-
» choit ».

Je lui observerois, mais de vive voix seulement, que *dans* est une prépositon qui gouverne le nom qui la suit à l'ablatif, quand il ne sert point à exprimer du mouvement ; je lui rappellerois que les trois verbes *demeuroit*, *possédoit*, *approchoit*, sont à la troisieme personne de l'imparfait de l'indicatif, & que *&* est une conjonction qui s'exprime en Latin par *et*, en faisant à la prononciation sonner le *t*.

L'enfant s'occuperoit donc de cette phrase, dans un moment, à son choix, de la récréation de l'après-dîné, &, après l'avoir faite, me l'apporteroit. S'il y avoit quelque faute, je l'en avertirois avec douceur, mais j'exigerois qu'elle fût corrigée sur le champ. S'il n'y en avoit point, je ne manquerois pas de l'en féliciter, & de lui marquer ma satisfaction le plus publique-

ment que je le pourrois. Je lui ferois faire enſuite ce que l'on appelle, en termes de nos Ecoles, les parties de ſes mots Latins; c'eſt-à-dire, que je l'interrogerois, non-ſeulement ſur la regle qu'il auroit eu à ſuivre dans chaque membre de ſa petite phraſe, mais encore ſur la nature, le nombre & le cas de chaque nom, ſur le nombre, les perſonnes & les tems des verbes qui y auroient été employés.

Voilà quelle ſeroit conſtamment ma méthode, juſqu'à ce que j'euſſe paſſé en revue avec mon éleve toutes les regles que contiennent les deux ſyntaxes du Rudiment de Lhomond. Tout ce que j'y ajouterois ſeroit, pour l'habituer à traduire le Latin en François, de lui donner tous les huit jours, pour unique étude d'une journée, à expliquer de petites phraſes Latines, que je m'appliquerois à compoſer de façon qu'il y trouvât rappelées toutes les regles qui auroient été l'objet de ſes leçons les ſept jours qui auroient précédé. A meſure qu'il avanceroit, je m'enhardirois peu à peu à mêler dans mes phraſes ſur les nouvelles

regles que je lui enſeignerois, quelques-unes des anciennes, tour-à-tour, & ainſi ſucceſſivement tant que dureroit l'étude du Rudiment.

Je ne préſume point aſſez de mes forces & de mes talens, pour étendre plus loin cette légere idée de ma méthode; mais ſi ce que j'en ai dit mérite quelque attention, il ſera ſuffiſant pour guider les peres & les meres, &, ſous leurs yeux, les Maîtres qui entreprendront d'enſeigner la Langue Latine à un enfant élevé comme l'auront été ceux dont je me ſuis juſqu'ici occupé. Il leur ſera ſi aiſé d'ajouter à ce que je viens de propoſer, tout ce qu'ils croiront de plus propre à perfectionner l'enſeignement dont il eſt ici queſtion! Je leur recommande ſeulement, lorſqu'il en ſera tems, c'eſt-à-dire, lorſqu'un enfant aura épuiſé toutes les regles du Rudiment, de ne lui donner que rarement à mettre du François en Latin, & de préférer de lui faire plus ſouvent traduire du Latin en François. Je penſe, d'après pluſieurs judicieux Ecrivains, que c'eſt la vraie façon de

lui former le goût, & amaſſer d'abondans magaſins de la plus belle latinité, ſur-tout ſi l'on a ſoin de ne compoſer ſes thêmes François que ſur des idées qui puiſſent le mettre à même de ſe rappeler les tours & les expreſſions de ceux de ſes Auteurs qu'il aura, ou ſimplement expliqués, ou traduits en diſcours ſuivis.

Il n'eſt que trop certain que, dans la génération préſente, il ſe rencontrera peu de femmes capables de ſuivre ſans ſecours toutes les parties de l'enſeignement que je propoſe, même dès la premiere année de l'époque que je viens de commencer. C'eſt un malheur inſéparable de l'éducation qu'ont reçue les filles de notre ſiecle : mais cette raiſon doit-elle ſuffire pour en faire rejeter les vrais remedes ? Si l'on ne ſe hâte pas de ſe dépouiller des funeſtes préjugés qui ont juſqu'ici fait regarder les femmes comme incapables d'être chargées de l'éducation de leurs enfans, préférablement à tous les mercénaires que nous y employons, attendons-nous à voir, d'âge en âge, l'eſpece humaine dégénérer de plus en

plus. Daignons fixer notre attention sur ce qu'elle est aujourd'hui, sur la corruption qui la dégrade universellement : pourrons-nous ne pas prévoir dès-à-présent la terrible destinée dont les races futures sont menacées ? Que manque-t il aux femmes pour qu'elles puissent préserver le genre humain d'un pareil avenir ? Je l'ai dit plusieurs fois dans le cours de cet Ouvrage : qu'on s'attache à les rendre, dans leur jeunesse, vertueuses, robustes, courageuses & instruites, & on les verra bientôt capables de rendre, sans secours étrangers, les enfans qui doivent nous succéder, vertueux, robustes, courageux & instruits. Hâtons donc cette utile révolution : faisons part à nos filles de toutes les connoissances, & de tous les exercices du corps que notre injuste tyrannie s'est si exclusivement réservés, & elles rameneront bientôt sur la terre toutes les vertus, que nos goûts dépravés, & l'ignorance à laquelle les femmes vivent depuis si long-tems condamnées, en avoient exilé.

S'il est donc un très grand nombre

de femmes à qui il ne ſera pas poſſible d'entreprendre d'enſeigner à leurs enfans la Langue Latine ; ſi beaucoup de peres, ou ſeront dans le même cas, ou n'auront pas le loiſir de s'en occuper, il eſt hors de doute qu'en attendant que la prochaine génération puiſſe ſe trouver affranchie de ces inconvéniens, il faudra recourir à des ſecours étrangers. J'en ſuis déjà convenu, lorſqu'il a été queſtion de l'époque de dix à douze ans. Le grand point ſera de les bien choiſir. Mais je conſeillerois très-fort de ne point avoir, pour cet enſeignement, de Précepteurs réſidant auprès de vous, & qui ne quittent point leurs diſciples. Je ne les voudrois auprès d'eux que dans les ſeuls momens où ils leur donneroient leurs leçons, c'eſt-à-dire, une heure le matin, une demi-heure le ſoir, tant qu'il ne s'agira que de l'étude de la Langue Latine. Je voudrois, de plus, que les meres, ou, à leur défaut, les peres, aſſiſtaſſent à ces leçons, & ſe fiſſent une loi auſtere de ne pas s'en abſenter un ſeul inſtant. Les raiſons qui me portent à donner ces conſeils me pa-

roiſſent bien fondées. Juſqu'ici les éleves n'ayant connu d'autres loix que celles de leurs peres & de leurs meres, ne ſeroit-il pas à craindre qu'un Précepteur, à la faveur des talens qui l'auroient fait appeler, ne s'ingérât d'y vouloir mêler les ſiennes ? Combien tous les jours ne pourroit il pas naître d'inconvéniens de ce conflit de ſentimens & d'autorités ? ne ſeroit-il pas même ſouvent capable de porter de dangereuſes atteintes à la confiance que, juſques-là, les enfans auroient eu dans les avis de leurs peres & de leurs meres ? Il eſt d'ailleurs eſſentiel de faire attention que, s'agiſſant de l'éducation des deux ſexes indiſtinctement, il ſeroit de la plus grande imprudence d'expoſer de jeunes filles à ſe rencontrer, à tous les inſtans du jour, avec un jeune homme de qui elles recevroient des leçons ; il le ſeroit également de leur laiſſer prendre ces leçons ſans que l'œil de leurs parens fût conſtamment à portée de les obſerver, & de veiller à ce qu'elles ne s'écartent pas de leur objet.

Je n'ai pu éviter la courte digreſſion

que je viens de faire, puiſque, pour continuer le plan d'enſeignement que je propoſe, ne pouvant adreſſer mes conſeils qu'à très-peu de peres & de meres, je vais me trouver, dans la ſuite de cet Ouvrage, forcé de les préſenter indiſtinctement aux Maîtres qu'appeleront à leur ſecours ceux qui ne ſe trouveront pas les talens néceſſaires pour enſeigner leurs enfans.

Reprenons donc préſentement la ſuite de l'enſeignement de l'aîné des enfans, qui doit être l'objet de l'époque dont j'ai entrepris d'occuper mes Lecteurs. Je l'ai laiſſé appliqué à épuiſer toutes les regles du Rudiment, & à ſe les rendre familieres. Que ce ſoit un pere ou une mere, ou, ſous leurs yeux, un Maître, qui dirigent les études de cet enfant, il y a lieu de croire qu'un an aura ſuffi pour ce premier objet, & qu'à la fin de ce terme, il ſe trouvera avoir ſolidement rangé toutes ſes regles dans ſa mémoire. Alors il ſera queſtion de lui mettre ſucceſſivement ſous les yeux tous les Auteurs Latins que l'on reconnoîtra être devenus à ſa portée, &

& à mesure qu'il en aura expliqué, de lui donner chaque jour des versions composées à dessein de lui faire faire une nouvelle revue des difficultés sur lesquelles il aura été exercé dans ces mêmes explications. De tems en tems, en place de ces versions, on lui donnera quelques thêmes François, pris dans les morceaux les mieux écrits de l'Histoire, ou tirés d'autres sujets intéressans, s'attachant toujours à lui présenter les difficultés sur lesquelles on ne le trouveroit pas encore assez affermi.

Au bout des six premiers mois de cette seconde année, c'est-à-dire, à treize ans & demi, je voudrois que l'on commençât à lui apprendre les premiers elémens de la Langue Grecque. Bien des personnes s'écrieront sans doute qu'il est rare qu'elle puisse être utile à des jeunes gens, & je sais que cette futile raison l'a beaucoup fait négliger dans ce siecle-ci: mais je la regarde au contraire comme aussi essentielle que le Latin, à faire entrer dans une bonne éducation. Elle est d'une richesse dans ses tours &

dans ſes expreſſions, qui enchante, qui éleve l'ame, qui ravit à chaque inſtant d'une nouvelle admiration tous ceux qui la cultivent. Nulle autre Langue, d'ailleurs, n'eſt auſſi douce, auſſi harmonieuſe, auſſi énergique, auſſi majeſtueuſe. Pour comble de mérite, elle n'eſt point difficile à apprendre, ſur-tout quand on s'y applique à un âge où le raiſonnement commence à ſe former. La méthode pour l'enſeigner ſera la même que l'on aura ſuivie pour le Latin. Je n'excepterois pas même les filles de cette étude : elle les rendroit capables de ſe paſſer de ſecours étrangers, quand, dans l'état du mariage, elles ſe verroient appellées par la nature à ſe faire un devoir d'élever & d'inſtruire elles-mêmes leurs enfans.

Je demande encore à placer ici l'étude de la Mythologie des anciens, mais, s'il eſt poſſible, par de ſimples extraits des méthodes qui l'enſeignent. Je ſais quelle eſt indiſpenſable pour l'intelligence des anciens Auteurs : mais combien un enfant qui commence à réfléchir & raiſonner, n'eſt-il pas

exposé à rencontrer, dans ces méthodes, des choses qui ne doivent être présentées à son esprit, que lorsqu'elles ne feront plus à craindre pour l'innocence de ses passions & de ses mœurs !

Quant à la distribution des heures de travail assidu que ces différentes études demanderoient, voici ce que je conseillerois. D'abord, comme j'en ai déjà prévenu, je ne changerois rien aux promenades du matin. J'inviterois le jeune homme, mais avec toute liberté de choisir ses momens, à s'y occuper, 1°. à preparer les Auteurs Latins qu'il auroit à expliquer; 2°. à étudier les principes de la Langue Grecque, d'après les leçons qui lui en auroient été données la veille; 3°. à lire quelqu'un des meilleurs Auteurs François, mais de façon à pouvoir rendre compte, soit à son pere ou à sa mere, soit à son Maître, des plus beaux traits qu'il y auroit remarqués, & en même tems des morceaux dont le style lui auroit fait le plus de plaisir.

C'eſt à cette époque qu'il ſeroit bien à déſirer que le concours des meres qui s'occuperoient de l'education de leurs enfans, fît ſon effet dans ces promenades ! Les Maîtres qui ſeroient appellés pour ſuppleer à l'incapacité des parens, y trouveroient à ſatisfaire toute leur ambition ſur les ſalaires de leurs peines. En paſſant alternativement d'un enfant à un autre, & leur donnant à chacun une heure de travail, ils en pourroient faire quatre ou cinq dans la matinée, & l'après-dîné, comme nous l'allons bientôt voir, y ajouteroit encore en proportion de la durée des leçons. En raſſemblant toutes ces ſéances, en ſuppoſant que les parens y miſſent des prix honnêtes, il me paroîtroit impoſſible que la condition de ces Maîtres ne fût très-avantageuſe. Que ces utiles promenades auroient alors de reſſemblance avec ces célebres Portiques, ces mémorables Lycées d'Athenes & de Rome, où tous les jours la jeuneſſe alloit amaſſer des tréſors de ſcience & de goût, où ſe ſont enri-

chis ces grands hommes qui sont encore aujourd'hui nos meilleurs, nos plus admirables modeles !

Si les mauvais tems, si la rigueur des saisons obligeoient à interrompre ces promenades, ou à en diminuer la durée, ce seroit pour lors aux peres & aux meres à former de nouveaux arrangemens pour que les leçons se donnassent chez eux, en faisant cependant enforte que la condition des Maîtres n'en souffrît point ; car il est sensible qu'alors ils consommeroient plus de tems pour se rendre alternativement chez chacun de leurs disciples, qu'ils ne le feroient dans les promenades, où ils pourroient passer d'un éleve à un autre, sans, pour ainsi dire, se déplacer.

Qu'il me soit permis, à cette occasion, de faire encore une supposition. Si les associations des meres, dont j'ai déjà plusieurs fois parlé, peuvent avoir lieu ; dans ces cas forcés d'un interruption de promenades, ou dans ces instans où la rigueur de l'hiver les feroit absolument supprimer pour un tems, plusieurs enfans qui

auroient le même Maître, ne pourroient-ils pas ſe raſſembler alternativement les uns chez les autres, à des heures convenues entre les parens & les Maîtres ? Cette réunion paroîtroit même ſuſceptible de nouveaux avantages : elle mettroit les jeunes gens à portée de profiter réciproquement des leçons de leurs camarades, & deviendroit pour tous une ſource féconde d'émulation. On ne peut établir là-deſſus un ordre bien fixe : il ne pourra que dépendre des circonſtances, & être entiérement ſoumis à la prudence, à l'intelligence, aux convenances des parens & des Maîtres.

Aux exercices du matin ſuccéderoient ceux de l'après-dîné. Le jeune éleve y prendroit, à ſon choix, & ſans que cela pût déranger ſa promenade du ſoir, des momens ſuffiſans pour s'occuper du devoir qui lui auroit été donné le matin, ſoit thême, ſoit verſion ; pour préparer l'explication de ſes Auteurs ; pour apprendre la leçon de Grec. Le Maître viendroit à trois heures préciſes vérifier ce travail, & preſcrire celui du lendemain ; mais je

ne voudrois pas qu'il y employât plus d'une bonne demi-heure. Peut-être trouvera-t-on ce tems trop court pour ces différens objets ; mais je l'estime ainsi, 1°. pour ne point risquer de dégoûter un enfant par la trop longue durée de ses leçons ; 2°. pour l'habituer à être prompt dans ces sortes d'exercices, où c'est le travail de la préparation qui décide de leur durée ; 3°. de laisser agir en toute liberté sa volonté, afin que venant de lui-même, & ne paroissant jamais commander, elle devienne insensiblement l'ame de son ardeur, en même tems que de ses succès. Il est très-certain que plus un enfant, qui est ferme sur ses principes, travaille de sa propre volonté, plus ses progrès sont rapides, pourvu qu'un Maître habile sache, sans l'ennuyer, lui faire connoître ses fautes, lui enseigner à les corriger & à les éviter.

A la suite de cette seconde leçon, viendroit l'heure de la promenade ordinaire du soir, si rien n'y apportoit obstacle. Le jeune éleve y accompagneroit sa mere & les autres enfans ;

mais il y prendroit des momens pour s'occuper à préparer les Auteurs qu'il auroit à expliquer, ainſi que la leçon de Grec qui lui auroit été donnée pour le lendemain. Il prépareroit de même ſon devoir, ſoit thême, ſoit verſion, pour ſe mettre en état de le porter ſur ſon cahier ſitôt qu'il ſeroit rentré à la maiſon. Si au contraire la promenade ne pouvoit avoir lieu, il placeroit, à ſa volonté, ces mêmes occupations dans tout l'intervalle qui ſépareroit la leçon dont il vient d'être parlé, de l'heure du ſoupé.

Telle ſeroit la diſtribution que je croirois devoir faire des heures que mon éleve emploieroit à ſes études; mais je l'inviterois encore à faire, dans les momens de loiſir qu'elles lui laiſſeroient, des lectures où il pût ſe perfectionner de plus en plus dans ſa Langue naturelle. Il me paroît qu'il ne ſeroit point du tout ſurchargé par ces différentes occupations, & que l'amuſement & les exercices du corps, partageant, comme on le voit, tous ſes inſtans, la carriere de ſes études, bien loin d'être nuiſible à ſon

tempérament, ne pourroit qu'y ajouter de jour en jour de nouvelles nuances de la plus heureuse perfection.

Pendant la quinzieme année entiere, le même plan de travail que je viens de proposer seroit observé. Le jeune Etudiant y prendroit, matin & soir, des leçons, pour le Latin & le Grec, que le Maître proportionneroit aux différens degrés de ses progrès. Inutilement m'étendrois-je davantage là-dessus, les dispositions de l'enfant, le génie & les talens du Maître, décideroient du plus ou du moins de rapidité des succès; mais, dans ma spéculation particuliere, il me semble qu'à l'expiration de cette quinzieme année, un sujet qui auroit été, je le répete avec confiance, exactement élevé dans mes principes, seroit en état d'entendre & d'expliquer les difficultés de bien des Auteurs Latins, & de commencer à mettre dans ses compositions le goût d'une bonne latinité.

C'est à cette époque que l'on commencera à employer le domestique de confiance dont j'ai proposé de s'assu-

rer de bonne heure. Ses fonctions ſe réduiront, pour cette année-ci, à ſuivre & ſurveiller exactement le jeune homme dans les promenades, lorſqu'il faudra qu'il s'écarte de ſa mere pour prendre les leçons de ſon Maître, ou qu'il s'aſſocie pour le même objet à d'autres jeunes gens. Il eſt ſenſible que cette mere, occupée de ſes autres enfans, ne pourroit prendre ce ſoin, ſur-tout ſi elle ne devoit point prendre part aux leçons pour ſa propre inſtruction.

Juſqu'ici je n'ai pas propoſé d'enſeigner à un enfant les regles de la Poéſie, & de lui apprendre à faire des vers. J'avoue que je regarde cette partie de l'enſeignement ordinaire comme très-inutile à la plus grande partie des jeunes gens, & ne ſervant qu'à leur faire perdre un tems précieux. Qu'on leur apprenne à prononcer le Latin dans toutes les regles de quantité obſervées par les Poëtes ; à la bonne heure : cette étude même doit être inſéparable de celle de tous les mots Latins, & marcher d'un même pas, tant pour la lecture, que pour la com-

poſition. Mais, ſans avoir aucun indice du goût d'un enfant pour cet art, que l'on exige qu'il mette ſon eſprit à une pénible torture pour faire de mauvais vers, cela me paroît très-mal imaginé. Qu'on lui faſſe expliquer les Poëtes; qu'on lui en faſſe remarquer toutes les beautés, rien n'eſt plus juſte, rien n'eſt plus capable de lui élever l'eſprit, d'animer ſes penſées, de donner du feu à ſon imagination : mais, du reſte, je ne voudrois pas qu'on l'appliquât à tourner des vers, qu'on ne fût bien certain

« Que ſon aſtre, en naiſſant, l'auroit » formé Poëte ».

Je n'ai point parlé non plus de l'exercice de la mémoire, tel qu'on le voit pratiquer dans nos Ecoles, où on aſſervit un pauvre enfant à répéter mot à mot un morceau quelconque d'un Auteur, que rarement il entend; où l'on compte inhumainement les fautes qu'il fait, pour lui impoſer, ſans miſéricorde, des punitions rebutantes. S'il étoit queſtion, dans cette méthode, d'obſerver ſi l'enfant, dans

ſon récit, annonce par le ton & par les repos qu'indique la ponctuation, qu'il eſt plein du ſens de l'Auteur ; ce ſeroit du moins un double avantage que l'on retireroit de la torture à laquelle on l'applique : mais malheureuſement tout le monde ſait qu'il n'en eſt rien. Si l'enfant a le don très-rare d'une mémoire bien exacte, il récite avec une rapidité qui ne laiſſe pas entrevoir la moindre trace de ſens commun, & cette tâche, ainſi machinalement expédiée, qu'en peut-il réſulter d'utile ? Je ne crains point de le demander aux plus zélés défenſeurs de ce déplorable abus. Pour moi, ſans le proſcrire entiérement, je déſirerois que l'on s'y prît autrement. J'impoſerois d'abord à mes éleves des lectures en François, &, comme je l'ai déjà propoſé dans le cours de cet Ouvrage, je m'en ferois rendre un compte, non pas purement littéral, mais ſimplement raiſonné par l'enfant, comme il le pourroit. Quand il ſauroit aſſez de Latin pour faire le même exercice en cette Langue, je ſuivrois la même méthode. Non-ſeulement il appren-

droit ainſi par habitude à retenir l'eſſentiel de ce qu'il liroit, mais ſon jugement ſe formeroit par les efforts qu'il lui faudroit faire pour ſe rappeller ce qu'il auroit à rendre, & pour le faire en bons termes.

Entrons maintenant dans une des plus intéreſſantes époques de l'éducation, celle où il faut donner, du même pas, pour ainſi dire, à notre jeune éleve, des leçons de Philoſophie & de Rhétorique. Je ne ſens encore que trop combien, aujourd'hui, il ſe trouvera toujours peu de peres, & encore moins de meres, capables de préſider, ou même de contribuer à ces études. C'eſt d'après l'idée que j'ai de leur malheureuſe incapacité, que je vais tracer le plan des trois années qui nous reſtent à parcourir pour finir cette partie de l'éducation des enfans des deux ſexes. On doit s'attendre que je ne le ferai point ſans propoſer des dépenſes; mais ſi mes idées ſur l'éducation des femmes ſont adoptées & ſuivies, les générations qui nous ſuccéderont ſe trouveront affranchies de

preſque toutes celles qu'entraîneront néceſſairement les ſecours étrangers que je vais conſeiller d'employer.

Que l'on ne s'étonne pas de m'entendre parler ſitôt de l'étude de la Philoſophie. Je crois celle de la Logique indiſpenſable, avant d'engager un jeune homme, une jeune fille, dans les brillans ſentiers de la Rhétorique ou de l'Eloquence, ſi on veut leur apprendre à raiſonner & à s'exprimer avec juſteſſe. Or, cette étude de la Logique étant finie, qu'en coûtera-t-il pour le faire paſſer de ſuite à celle de toutes les autres parties de la Philoſophie ? Je ne ſerai pas aſſez téméraire pour preſcrire là-deſſus aucune méthode ; je vais ſeulement expoſer, ſans aucune prétention, la marche que je déſirerois que l'on tînt.

Je commencerois par prévenir mon éleve, qu'il eſt eſſentiel pour lui de ſacrifier une partie de ſes récréations, s'il eſt curieux de mettre la derniere perfection aux connoiſſances qu'on ſe ſera juſques-là appliqué à lui donner. Je ſuis perſuadé qu'animé, comme on

doit supposer qu'il le sera, d'après les solides principes qu'il aura reçus, il n'hésitera pas.

Le pere & la mere s'assureront du meilleur Maître de Philosophie qu'il leur sera possible de trouver : mais je conseillerois d'exiger qu'il évitât avec le plus grand soin de présenter à l'esprit de son éleve toutes ces chimeres scholastiques, toutes ces insipides ergoteries, qui ne servent qu'à donner à des jeunes-gens du goût pour de miserables subtilités, dont tout le mérite réside dans l'entêtement de celui qui entreprend de les faire valoir. Il me paroît que pour enseigner à raisonner & à parler avec justesse, on peut se dispenser d'employer de pareils détours. Je suis même persuadé que si le Maître auquel je propose de s'adresser, est réellement bien choisi, il n'aura pas de peine à penser comme moi.

Il seroit à souhaiter qu'il existât quelque bonne Philosophie imprimée qui pût éviter à mon eleve de perdre un tems précieux à écrire des cahiers sous la dictée d'un Maître. J'avoue que je suis peu versé dans la connoissance de

ces ſortes d'Ouvrages ; cependant j'apprends, dans le moment où j'écris ceci, qu'il vient d'en paroître tout récemment une, en deux Volumes, qui ſe vend chez l'Auteur, l'Abbé Hochecorn, Profeſſeur de Philoſophie au College Mazarin. On en dit du bien ; & ſi ſa réputation ſe ſoutient, elle conviendroit on ne peut mieux à mon deſſein, parce que ce n'eſt qu'un abrégé, mais qui embraſſe toutes les connoiſſances que cette ſcience offre de plus eſſentielles.

Ces préliminaires poſés, il n'eſt plus queſtion que de tracer le nouvel ordre qui devra être obſervé dans la diſtribution des diverſes études dont l'éleve aura à s'occuper chaque jour.

Les promenades du matin auront toujours lieu, comme à l'ordinaire : l'éleve s'y occupera, depuis huit heures & demie juſqu'à neuf heures trois quarts, ſous les leçons de ſon Maître, de l'explication de ſes Auteurs, tant Latins que Grecs, & après avoir rendu compte de ſes verſions ou de ſes thêmes, il lui en ſera donné d'autres pour l'après-midi.

A neuf heures trois quarts du matin, cette premiere leçon devra finir, & faire place à celle ſur la Philoſophie ; mais comme il eſt probable que la préſence de la mere n'y ſera d'aucune utilité, l'eleve & le Maître s'éloigneront du lieu des récréations des autres enfans, pour en choiſir un où ils ne ſoient pas expoſés à être diſtraits Alors le domeſtique de confiance dont j'ai parlé, s'attachera à leur ſuite pour ne les point quitter d'un pas, & être en état de rendre un compte exact de tout ce qui auroit pu ſe paſſer d'étranger à la leçon. Cependant, ſi c'eſt une fille qui doit prendre cette leçon, alors il conviendra que la mere n'héſite pas de l'accompagner elle-même, & de laiſſer le ſoin de ſes autres enfans à ſa gouvernante & à ſon domeſtique de confiance, juſqu'à ce que la leçon ſoit finie.

Je n'ai garde de rien preſcrire ſur les matieres qui devront faire le ſujet de ces leçons ; ce ſera aux ſeules lumieres du Maître qu'il conviendra de s'en rapporter. Choiſi comme je l'ai

demandé, il y a tout lieu de croire qu'il ne laiſſera rien à déſirer.

Je dois répéter encore, qu'il ſeroit bien à ſouhaiter que les aſſociations des meres puſſent produire l'union de pluſieurs enfans également avancés dans leurs études, ſous les leçons de ce Maître de Philoſophie. Ses honoraires, en devenant plus intéreſſans, l'attacheroient de plus en plus à ſes éleves, & ceux-ci y gagneroient de leur côté, par l'émulation qui ſe répandroit parmi eux, & par la plus longue durée qu'auroient néceſſairement les leçons.

Les exercices de l'après-midi ſeroient les mêmes que ceux dont j'ai propoſé le plan pour la quinzieme année, à l'exception qu'il faudroit que le jeune éleve, indépendamment de ſes autres études, prît encore ſur ſes récréations un tems ſuffiſant pour repaſſer ſa leçon de Philoſophie, & ſe préparer à en recevoir une nouvelle, à quatre ou cinq heures, que ſon Maître viendroit la lui donner; mais il auroit l'attention de ne pas l'étendre au-delà d'une

demi-heure, à moins que plusieurs éleves ne s'y trouvassent ensemble; car, dans ce dernier cas, il seroit juste qu'il la proportionnât au nombre.

Pendant les six premiers mois, il ne seroit rien changé à cette distribution des exercices & du travail; mais, au bout de ce terme, comme il est probable que le jeune éleve aura franchi les difficultés de la Langue Latine; que tous les Auteurs Latins lui seront devenus familiers, & qu'il y aura amplement meublé sa mémoire & formé son goût, je pense qu'à cette époque, on ne devroit pas hésiter de commencer à lui donner des leçons sur la Rhétorique. Je n'entrerai dans aucun détail là-dessus: un Maître habile n'aura pas besoin qu'on lui trace sa marche pour conduire pas à pas son éleve à toutes les connoissances de cet Art sublime. Je serois seulement d'avis que cette étude fût unie à celles du matin & de l'après-dîné, ajoutant à chaque séance une demi heure de plus, qui seroit encore prise sur les récréations, mais sans déranger les heures qui devront toujours être cons-

tamment conſacrées pour la Philoſophie, ſur-tout pendant tout le cours de cette premiere année. Ce ſeroit aux peres & aux meres à combiner encore, d'après cette derniere diſpoſition, un nouvel arrangement pour les heures du travail & pour celles des récréations.

Tel ſeroit l'emploi invariable de la ſeizieme annee de notre jeune eleve. Ainſi, à ſeize ans révolus, il ſe trouveroit, comme l'on voit, deja avancé dans l'étude de la Philoſophie, & il auroit commencé à être initie dans celle de la Rhétorique. Il s'agira, pendant ſa dix-ſeptieme année, de perfectionner ces précieuſes connoiſſances.

Il eſt ſenſible qu'à meſure que les études, dont je viens de m'occuper, ſont devenues particulieres à l'aîné des éleves d'une famille, j'ai encore été forcé de garder le ſilence ſur les exercices & les études de ſes freres & ſœurs : je n'aurois pu les ſuivre, comme je l'ai déjà dit, ſans interrompre la marche que je traçois pour le plus avancé. D'ailleurs, le pere & la mere

avoient leur conduite toute dictée dans celle que j'ai proposée pour l'aîné, à chacune des époques antérieures à celle dont il s'agit.

Les exercices & les études de la dix-septieme année seroient à-peu-près les mêmes que ceux dont nous venons de proposer l'idée pour la seizieme; c'est-à-dire, que la Philosophie & la Rhetorique, toujours jointes aux études ordinaires du Latin & du Grec, l'occuperoient toute entiere. Cependant, je désirerois qu'à cette époque, on commençât à habituer le jeune eleve, garçon ou fille, à être éveillé, levé & habillé à six heures du matin, au plus tard. Je désirerois aussi, si l'éleve est un garçon, & n'est pas destiné à quelqu'état qui exige qu'il fasse un Cours complet de Droit Civil & Canonique, que, de concert avec son pere, sa mere & ses Maîtres, il pût trouver, sans déranger la distribution des heures de ses occupations, le tems de suivre, aux Ecoles de Droit, les leçons qui s'y donnent sur le Droit François. Elles lui seroient de la plus grande utilité pour lui apprendre à

gérer ſes affaires : elles lui feroient connoître les termes dont on ſe ſert dans les procédures, & qui ne ſont point d'un uſage ordinaire dans la Langue : elles lui enſeigneroient les maximes du Droit ſur les tuteles, les teſtamens, les donations, les ſucceſſions, les mariages, les ventes, les achats de fonds, & toutes les eſpeces de contrats en uſage dans la ſociété civile : elles lui donneroient enfin des idées générales, mais ſolides & ſuffiſantes, ſur la forme de la maniere & des moyens de ſoutenir & de ſuivre ſes droits en Juſtice. Une lecture bien réfléchie de l'Inſtitution au Droit François, par Argoult, acheveroit de l'affermir dans les détails. Mais pour que toutes ces connoiſſances s'imprimaſſent bien avant dans ſon eſprit, il ſeroit eſſentiel que ſon pere & ſa mere obtinſſent de lui que, les jours de congé aux Ecoles de Droit, il employât le tems qu'occupe la leçon, à ſe rappeller ce qu'il y auroit de plus eſſentiel dans celles qu'il auroit précédemment entendues, & à le porter ſur un cahier à ce deſtiné. Ce cahier

deviendroit pour lui, dans tous les tems de sa vie, un répertoire où il retrouveroit tout ce qui pourroit par la suite échapper à sa mémoire.

Dans le cas où le jeune homme seroit destiné à remplir des charges de Magistrature, ou même à suivre par état la carriere du Barreau, il est sensible qu'il ne pourroit se dispenser de prendre en Droit les degrés nécessaires. Ces degrés demandent trois ans d'assiduité aux Ecoles; mais tout le monde sait à quoi se réduit cette assiduité, & que les études exigent bien peu de tems. Alors il ne seroit plus question pour notre éleve de suivre les leçons de Droit François; on se conformeroit aux usages, pour lui faire prendre les degrés requis, & il seroit très-aisé de placer cette occupation depuis dix-sept ans jusqu'à vingt, sans nuire aux autres études qui doivent terminer l'époque dont il s'agit, & dont je vais incessamment parler.

S'il se rencontroit que ce fût une fille à qui il fût question de donner une connoissance du Droit François, d'après nos injustes usages, elle ne

pourroit ſans doute être admiſe dans nos Ecoles de Droit. Les Grecs & les Romains ne connurent jamais une pareille excluſion. Mais en attendant qu'une heureuſe revolution la corrige, je conſeillerois aux peres & aux meres d'y ſuppléer à l'aide des Auteurs qui ont écrit ſur ces matieres, & qu'ils pourroient ſe faire indiquer par des gens de l'Art ; ſauf à en élaguer ce qui ne ſerviroit qu'à ajouter très-inutilement à la ſechereſſe d'une pareille étude.

Enfin, je déſirerois encore que le pere ou la mere engageaſſent ce même éleve, de quelque ſexe qu'il fût, les ſoirs, & lorſque toutes autres études ſeroient finies, de s'occuper, ſous leurs yeux, de celle de la Chronologie. Il eſt eſſentiel qu'il en ait une connoiſſance exacte, avant de s'engager dans l'étude de l'Hiſtoire, & l'inſtant approche où je la propoſerai. L'Ouvrage le plus utile & en même tems le mieux diſtribué ſur cette matiere, me paroît être le Chronologiſte manuel. Peut-être y rencontrera-t-on de tems en tems quelques longueurs, quelques

quelques dissertations qui paroîtront trop abstraites ; mais un éleve de dix-sept ans devra avoir le jugement & le raisonnement assez formés pour être en état de soutenir ces difficultés, aidé sur-tout du concours des lumieres de son pere & de sa mere.

Comme je sens très-bien qu'en accumulant les études & les leçons, il sera indispensable de changer l'ordre que jusques-là un éleve aura observé dans ses occupations, il me paroît nécessaire de proposer l'idée de la nouvelle distribution des heures de travail que ces études & ces leçons demanderont.

A six heures du matin, au plus tard, comme je l'ai déjà dit, l'eleve, de quelque sexe qu'il soit, devra être levé & habillé, & avoir satisfait à toutes ses prieres.

Depuis six heures jusqu'à huit, il s'occupera à preparer les Auteurs Latins & Grecs, & les leçons de Rhétorique & de Philosophie, sur lesquels il devra être exercé dans la matinée.

A huit heures, il partira, sous la

conduite du domeſtique de confiance ; pour ſe rendre au lieu de la promenade qui aura été indiqué la veille, & dont les Maîtres auront auſſi été prévenus.

A huit heures & demie, juſqu'à neuf trois quarts, le premier Maître donnera ſes leçons ſur le Latin, le Grec & la Rhétorique. A neuf heures trois quarts, juſqu'à dix heures trois quarts, le Maître de Philoſophie donnera la ſienne.

A dix heures trois quarts préciſes ; l'éleve, ſi c'eſt un garçon, partira pour ſe rendre, ſous la conduite du domeſtique de confiance, aux Ecoles de Droit, ſoit pour ſuivre ſimplement les Leçons de Droit François, ſoit pour y faire ce qu'on appelle ſon Droit, dans la forme uſitée.

De retour à la maiſon paternelle ; repos juſqu'à l'heure du dîné.

Après-midi.

A deux heures & demie, juſqu'à quatre, l'éleve s'occupera à repaſſer les leçons du matin, ſur le Latin, le

Grec, la Rhétorique & la Philosophie, & fera le devoir qui lui aura été donné.

A quatre heures, jusqu'à quatre heures trois quarts, il prendra ses leçons sur le Latin, le Grec & la Rhétorique, & ce ne sera qu'une espece de répétition de celles du matin.

A quatre heures trois quarts, jusqu'à cinq heures & demie, le Maître de Philosophie donnera sa leçon, qui ne sera de même que la répétition de celle du matin.

A cinq heures & demie, l'éleve, si c'est un garçon, partira, sous la conduite du domestique de confiance, pour se rendre à la promenade, où il saura rencontrer le reste de sa famille. Si au contraire c'est une fille, la mere sera sans doute restée pour être présente à ses leçons, &, s'il est question de promenade, se chargera de l'y conduire elle-même. En hiver, où les promenades ne pourront avoir lieu si tard, le pere & la mere décideront l'emploi de l'intervalle qu'elle auroit occupé.

Enfin, depuis huit heures jusqu'au

ſoupé, il s'appliquera, ſous les yeux de ſon pere ou de ſa mere, à l'étude de la Chronologie.

L'on doit voir par ce tableau que chaque journée ſe trouvera bien remplie; mais je prie de faire attention à deux choſes : la premiere, que ces journées ſont entremêlées de promenades & d'exercices qui les rendent preſque ſemblables à des récréations; la ſeconde, qu'à dix-ſept ans, il eſt tems d'habituer un jeune homme, une jeune fille, à un travail aſſidu.

Je ſais que pour que cette diſtribution réuſſiſſe, il faut que le ſujet ne manque point des qualités requiſes pour l'étude des ſciences, la conception, la mémoire, le jugement & la docilité; mais je ſais auſſi que ſi quelques-uns ne s'en trouvent pas aſſez pourvus, le travail, dirigé par une main habile, parvient tôt ou tard à corriger cette avarice de la nature : & qui peut mieux promettre cet heureux avenir, que des enfans élevés, conduits & inſtruits comme le ſeront ceux dont je me ſuis juſqu'ici occupé dans cet Ouvrage ?

Que l'on ne craigne pas que la diverſité des connoiſſances que je propoſe de donner dans une même journée, puiſſe étourdir un éleve, puiſſe jeter de la confuſion dans ſes idées. Je l'ai déjà dit plus d'une fois ; la variété des matieres, dans les études d'un jeune homme, ſert comme de divertiſſement de l'une à l'autre : bien loin de fatiguer l'eſprit & l'entendement, elle ne ſert au contraire qu'à leur donner plus de reſſort, qu'à répandre plus d'énergie dans toutes les facultés de l'ame.

Dois-je répéter que je n'entends point parler ici pour des ſujets ingrats, pour des caracteres revêches & abſolument indociles. Je l'ai déjà dit ; un pere & une mere qui ſeront aſſez malheureux pour avoir donné le jour à de tels enfans, n'auront rien de mieux à faire que de les ſéparer au plutôt des autres, & d'aviſer aux moyens qui pourront s'accorder avec leur honneur, pour s'en débarraſſer.

Il ne me reſte plus à parcourir que la dix-huitieme année de notre jeune éleve, & de propoſer les nouveaux

objets auxquels il conviendra l'exercer pour finir la carriere de ſes études.

Je ne crois pas trop préſumer des méthodes dont j'ai donné l'idée, des differentes marches que j'ai tracées, en me perſuadant que l'éleve dont il a été queſtion dans toute cette époque, a acquis une connoiſſance, au moins très-ſuffiſante, des Langues Françoiſe, Grecque & Latine, & de la Rhétorique; qu'en deux ans, il aura eu le tems de s'inſtruire à fond de toutes les regles de la Logique, & de pénétrer toutes les difficultés de la Morale, de la Métaphyſique, & de la Phyſique générale. Avant cette époque, ſon eſprit avoit déjà, comme on l'a vu, été exercé dans l'étude du Deſſin, de la Botanique, de l'Agriculture, de l'Hiſtoire Naturelle, & des Arts méchaniques; de la Géographie terreſtre & céleſtre, des premiers élémens de la Géométrie, & de la Phyſique expérimentale. Combien de peres & de meres s'en tiendroient à ces ébauches de talens ainſi multipliées! Mais je penſe bien différemment: malgré l'avidité que l'on a au-

jourd'hui de précipiter les jeunes gens dans les états auxquels on les destine, je n'hésite pas de demander encore, outre la dix-huitieme année dont je vais m'occuper, deux autres années, pour leur faire repasser généralement tout ce qu'ils auront appris, & les affermir de plus en plus dans toutes les connoissances qu'ils auront acquises. L'expérience journaliere ne nous apprend que trop qu'un enfant, en quittant les leçons de ses Maîtres, ne fait que commencer à se douter, pour ainsi dire, de ce qu'ils lui ont enseigné; & que si ce qu'ils paroissent savoir n'est pas soigneusement entretenu, il en est comme de ces semences négligées dans leur culture, qui ne tardent pas de s'évanouir, souvent, sans qu'il en reste aucune trace. Peres & meres, j'en appelle à vous-mêmes: combien d'entre vous, ne se trouvent aujourd'hui dépourvus de talens, de connoissances utiles, que pour avoir négligé de cultiver ceux qu'ils avoient été à même d'acquérir dans leur jeunesse? Je ne m'appésantirai pas sur une si triste réflexion; il me reste à

employer la derniere des ſix années que doit embraſſer l'époque dont je m'occupe : je vais m'appliquer à y perfectionner autant qu'il eſt poſſible les ſuccès que l'on aura pu obtenir dans les précédentes.

Il eſt probable qu'à dix-ſept ans révolus, le jeune éleve, ou la jeune Demoiſelle, poſſéderont à fond toutes les regles dont eſt ſuſceptible l'étude du Latin, du Grec & de la Rhétorique, & que de nouvelles leçons ſur tous ces objets ſeroient entiérement ſuperflues. Mais il n'en eſt pas de même de tout ce qui concerne la compoſition, ſoit en François, ſoit en Latin, ſoit en Grec. C'eſt à préſent qu'il faut leur en donner l'habitude, en eſſayant leur goût, en leur faiſant faire une application ſuivie de leurs connoiſſances. Je ſerois donc d'avis que, tous les jours, depuis ſix heures du matin juſqu'à huit, on les occupât à compoſer d'idée, & à leur choix, un diſcours d'un quart-d'heure de lecture, tantôt en François, tantôt en Latin, tantôt en Grec. De tems en tems, au lieu de ces diſcours, ils

s'exerceroient à composer, en François ou en Latin, des Lettres familieres sur tous les sujets qu'ils voudroient choisir. De tems en tems encore, s'ils se trouvoient des dispositions pour réussir en Poésie, ils composeroient une piece de vers, François ou Latins, sur tels sujets qu'il leur plairoit d'imaginer. L'après-dîné, aux heures où les leçons dont il va être parlé les laisseroient libres, le Maître de Rhétorique viendroit examiner la composition du matin, en faire remarquer les défauts, & donner tous les conseils dont ces défauts indiqueroient le besoin. Peut-être feroit-on bien encore, dans cette même séance, d'inviter le jeune homme, ou la jeune Demoiselle, à parler sans préparation sur les sujets qui leur seroient proposés, mais en observant de ne les jamais arrêter, & de ne les avertir de leurs fautes, que quand ils auroient fini.

Dès l'âge de sept ans, notre éleve a été instruit, mais superficiellement, dans la connoissance des Arts méchaniques : il lui sera très-utile de l'ap-

profondir, & il y parviendra ſans aucune dépenſe, en ſuivant au College Royal les leçons de M. l'Abbé Girault de Keroudou, qui ſe donnent à huit heures & demie du matin, les Mardi, Jeudi & Vendredi de chaque ſemaine. Il y ſeroit conduit par le domeſtique de confiance, qui le ſuivroit juſques dans la Claſſe, tant que la leçon durera.

Le jeune éleve, préparé à l'étude de l'Hiſtoire par celle de la Chronologie, pourroit ſuivre également au College Royal, les Mardis, Jeudis & Vendredis, le Cours d'Hiſtoire qu'y profeſſe M. l'Abbé Dutems, & il y ſeroit de même conduit & accompagné par le domeſtique de confiance, à qui il ſeroit enjoint de ne le pas quitter de vue un ſeul inſtant.

Le même éleve pourroit auſſi ajouter aux premieres connoiſſances qui lui auroient été données de l'Hiſtoire Naturelle, celles beaucoup plus étendues qu'il pourroit acquérir, ſans dépenſe aucune, en ſuivant encore au College Royal le Cours qu'y profeſſe le célebre M. Daubenton, les Mer-

credi, Jeudi & Samedi de chaque semaine, à onze heures du matin. Il y seroit toujours conduit, & strictement accompagné jusqu'à la fin des leçons, par le domestique de confiance.

Les femmes sont absolument exclues de ces Cours qui se professent au College Royal : ce sera, sans doute, un grand obstacle pour conduire l'éducation des jeunes Demoiselles à leur perfection. Mais, dans un embarras si déshonorant pour les Législateurs qui l'ont introduit, quels qu'ils soient, je conseille aux peres & aux meres, en attendant que ce reste de barbarie disparoisse, de ne rien épargner pour y suppléer, s'ils veulent que la génération qui leur succédera ne soit plus arrêtée par de pareils inconvéniens dans l'éducation privée des enfans.

Rien n'est plus essentiel à un homme, à une femme, que de connoître la structure du corps humain, la nomenclature des differentes parties qui le composent, leur arrangement entr'elles, leurs formes, leur nature, leurs qualités, leurs fonctions naturelles, vitales & animales. Toutes ces

connoiſſances ne ſe peuvent bien acquérir que par le ſecours de l'Anatomie, & je penſe qu'il eſt preſqu'indiſpenſable de les donner à notre éleve. Je déſirerois pour cet effet qu'il ſuivît au College Royal le Cours d'Anatomie qu'y profeſſe M. Portal, les Lundi, Mardi & Jeudi de chaque ſemaine, à cinq heures du ſoir, & qu'il y fût toujours conduit & accompagné par le domeſtique de confiance. Mais il ne ſeroit pas moins utile d'y joindre la connoiſſance des maladies les plus ordinaires du corps humain, des ſymptômes qui les indiquent & caractériſent, des véritables cauſes qui en ſont les principes, des effets internes qui ont coutume d'en réſulter, & enfin des remedes les plus uſités dans les différentes ſortes de maladies. Je conſeillerois, pour cet eſſentiel objet, de faire ſuivre à notre éleve le Cours de Médecine pratique que profeſſe au College Royal M. Raulin fils, les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque ſemaine, à midi.

L'entrée de ces deux dernieres Ecoles ſe trouve auſſi interdite aux femmes:

mais, heureusement pour la partie de l'Anatomie, l'on auroit une excellente ressource dans le Cabinet de Mlle. Bieron. Cette illustre Artiste y fait les démonstrations les plus instructives, sur des modeles en cire de la plus frappante perfection, qu'elle a composés elle-même, qui font l'admiration des plus grands Connoisseurs, & qui attirent tous les jours chez elle un concours de Curieux des deux sexes, avides de s'instruire, sous ses leçons, de tout ce que l'Anatomie renferme de plus utile à savoir. Elle a le rare talent de ne laisser échapper, ni dans ses démonstrations, ni dans ses explications, rien qui puisse effrayer la pudeur la plus délicate. Il est sensible que les meres ne pourroient cependant pas se dispenser de conduire elles-mêmes leurs filles à ces leçons. Quant à ce qui regarde l'étude de la Médecine pratique, on ne connoît pas pour les jeunes Demoiselles d'aussi favorable ressource que pour l'Anatomie En attendant qu'une heureuse révolution en fasse naître, on pourroit se borner à leur faire faire une lecture bien réflé-

chie du Manuel des Dames de Charité. On y trouveroit tout ce qu'il importe de ſavoir ſur les maladies les plus ordinaires, leurs ſymptômes, leurs cauſes, leurs effets, & les remedes les plus en uſage.

En général, un éleve curieux de réfléchir ſur toutes les différentes leçons que je viens de lui conſeiller de ſuivre, devra ſe munir des meilleurs Auteurs qui ont écrit ſur les matieres qui ſeront l'objet de ces leçons, & les méditer bien attentivement. On ne doit pas douter que les Profeſſeurs ne ſe faſſent un plaiſir de le guider pour le choix de ces Auteurs.

Si l'on veut maintenant prendre la peine de combiner le tems qu'exigeront ces différentes occupations, il ſe trouvera qu'il ſe réduit à peine à cinq ou ſix heures de travail par jour; car il faut faire attention que les leçons du College Royal, indépendamment des feéries & des vacances, ne ſe donnent que de deux jours l'un: ainſi le jeune éleve ſe trouveroit, dans chaque journée, bien des momens de reſte pour faire des lectures utiles, parti-

ciper aux promenades, jouir des récréations qui conviendroient à son âge. Tout ce que je demanderois encore, ce seroit de l'inviter à repasser de tems en tems, dans ces intervalles de loisir, ce qui lui auroit été enseigné dans ses premieres études, sur la Botanique & l'Agriculture. Il est très-probable qu'il ne s'y refuseroit pas; il l'est également qu'il y trouveroit toujours un plaisir vraiment intéressant.

Je dois faire observer ici que les jeunes Demoiselles qui seront parvenues à ce degré de leur éducation, auront sans doute, leurs leçons & leurs études remplies, bien plus de momens de loisir que n'en auront les garçons. Elles n'auront pas les mêmes courses à faire, puisque l'entrée de bien des Ecoles publiques leur sera probablement interdite, & les moyens que je leur ai indiqués pour y suppléer dans leur particulier, les occuperont bien moins que s'il leur falloit, comme les garçons, suivre au-dehors tous les différens Cours dont j'ai parlé, & ceux dont il sera encore question dans la

prochaine époque. Que l'on ne penſe pas que j'aie oublié qu'il eſt pour leur ſexe des occupations auſſi eſſentielles que les études & les exercices auxquels je prétends qu'il doit être admis comme le nôtre. Je ſais que l'ordre, l'économie de l'intérieur d'une maiſon, & tous les ouvrages utiles qui y peuvent contribuer, doivent être le partage des femmes, & qu'il eſt indiſpenſable de les y former peu à peu dès leur jeuneſſe. Auſſi j'ai toujours compté que des meres intelligentes ne manqueroient pas de mettre à profit tous les momens où leurs filles ne ſeroient pas occupées de leurs études, pour leur apprendre & faire pratiquer tous les détails de ménage qui les regardent. Sans cette ſage attention, il y auroit bien à craindre de voir renaître en elles ces fauſſes ſavantes dont l'inimitable Moliere a ſi bien peint le ridicule, en frondant comme il l'a fait toutes ces minauderies, auſſi abſurdes qu'inſipides, par leſquelles elles affectoient de ſe diſtinguer. Aſſurément, tandis qu'il nous égayoit à leurs dépens, il n'avoit point en vue,

ni Madame Dacier, ni Madame Deſhoulieres, ni beaucoup d'autres femmes de ſon tems, qui ſe rendoient juſtement célebres, autant par leur érudition & leurs talens, que par l'excellence de leurs qualités domeſtiques & ſociales.

Je ne peux, avant de finir cette époque, éviter de me répéter encore une fois. Je crains toujours que l'on ne me reproche qu'en ne m'occupant que de l'aîné des éleves, il ſemble que j'oublie ceux de ſes freres & ſœurs qui le ſuivent. Jaloux de ne rien laiſſer à déſirer, je réponds, comme je l'ai déjà fait, que me repoſant ſur l'intelligence & les ſoins aſſidus des peres & des meres, j'ai penſé pouvoir m'en rapporter à eux pour appliquer aux cadets, à meſure que leur âge le demanderoit, toute la conduite que je leur ai tracée pour l'aîné. Sans cela, je n'aurois pu me garantir de tomber dans une confuſion déſagréable de répétitions, qui ſe ſeroient trouvées multipliées à l'infini. J'ai penſé également ne pouvoir mieux faire,

que de m'en remettre entiérement à eux pour les changemens qu'il y aura à faire dans tous les détails de l'éducation phyſique, eu égard aux différentes époques de l'âge des enfans. Je leur ai donné de premieres idées ſur la ſimplicité qui doit conſtamment y régner : je penſe que, animés comme je les ai ſuppoſés dans tout le cours de cet Ouvrage, ils ne s'écarteront de ces principes que le plus tard qu'ils le pourront.

Il ne me reſte rien à dire de plus ſur les principales études, dont j'ai établi la ſuite & propoſé la marche. Bien des peres & des meres, je le redis encore, emportés par l'ambition de lancer, le plutôt poſſible, leurs éleves dans les différentes carrieres, ou des honneurs, ou de la fortune, voudront peut-être fixer ici le terme de leurs travaux & de leurs aſſiduités. Je leur demande, comme je les en ai prévenus, encore deux ans pour pouvoir rendre l'éducation de leurs enfans auſſi complette qu'elle puiſſe l'être. L'uſage conſtant qui s'obſerve

ſur l'âge où un jeune homme eſt cenſé capable de remplir les emplois publics, m'autoriſe à croire que l'on n'aura pas de peine à conſentir à ce dernier ſacrifice. Dans cette perſuaſion, je n'héſite pas d'entreprendre de propoſer l'emploi de ces deux dernieres années.

CHAPITRE VI.

Principes d'Education depuis l'âge de dix-huit ans, juſqu'à vingt.

DANS l'époque que nous venons de quitter, c'eſt-à-dire, depuis douze ans juſqu'à dix-huit, il n'a point du tout été queſtion d'étendre les premieres connoiſſances de notre éleve ſur la Phyſique expérimentale ; il n'y a point été parlé d'aucune étude ſur l'Art Vétérinaire, ni de celle des Mathématiques & de l'Architecture civile. Cependant ces quatre parties d'inſtruction ne peuvent qu'être extrêmement utiles à un homme, à une femme, à qui ſouvent il importera beaucoup, dans le cours de leur vie, de ne pas ignorer ce qui concerne la conduite d'un bâtiment, les différens ſoins qu'exigent les chevaux & les beſtiaux de tout genre ; de ſavoir connoître les effets phyſiques des opérations de la nature, les proportions &

les dimensions dont la science des Mathématiques assure l'intelligence. Je n'ai pas non plus été dans le cas de parler de l'Equitation & des Armes, exercices d'une nécessité presque indispensable pour tous les jeunes gens de famille, à quelqu'état qu'ils soient destinés. Enfin, il ne m'a pas été possible de distraire l'attention des peres & des meres sur l'étude de leurs enfans, pour leur proposer de s'occuper à les introduire eux-mêmes, & par degrés, dans le monde, & leur faire connoître tous les écueils qu'ils auront à y redouter. Je vais donc maintenant m'occuper de tous ces objets le plus succinctement qu'il me sera possible.

M. Brisson, célebre Physicien, professe, au College de Navarre, un Cours public & gratuit de Physique expérimentale, les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine, à onze heures du matin. L'éleve y sera conduit & accompagné par le domestique de confiance.

On pourra également, & sous la même conduite, lui faire suivre un

Cours gratuit de Mathématiques au College Mazarin, où un habile Profeſſeur donne ſes leçons les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque ſemaine, à onze heures du matin.

Il a été établi au Château d'Alfort, près de Charenton, une Ecole Vétérinaire, où l'on enſeigne tout ce qui regarde les ſoins & les maladies des chevaux & des autres beſtiaux : mais je penſe qu'il ſuffiroit à nos éleves de ſe borner au Cours gratuit de Médecine Veterinaire qu'y profeſſe M. Flandrin. Ce ſeroit aux peres & aux meres à juger comment le jeune homme pourroit le ſuivre ſans déranger l'ordre de ſes autres occupations. La plus grande difficulté ſeroit, ſans doute, l'éloignement ; mais cet exercice tiendroit lieu de promenade, ſi le ſujet ſe trouvoit aſſez fortement conſtitué pour le pouvoir prendre à pied. Quand il commenceroit à être ferme ſur les principes de l'Equitation, ce ſeroit encore une occaſion bien naturelle de l'habituer à la pratique de cet exercice, & des connoiſſances qu'il y auroit acquiſes.

Il ne paroît point qu'il y ait de Cours publics pour l'Architecture civile ; mais il n'y a point d'année où il n'en soit annoncé à Paris. Il ne s'agira que de saisir les momens où il s'en ouvrira, & de le faire suivre par notre eleve, mais toujours avec la précaution de le faire accompagner par le domestique de confiance. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de lui en faire suivre plus d'un : ainsi, dans l'année où il ne s'en occuperoit plus, je conseillerois d'y substituer le Cours gratuit de Chymie que professe, au College Royal, M. Darcet, les Mercredi, Jeudi & Samedi de chaque semaine, à midi. Quoiqu'il ne soit pas absolument essentiel de posseder cette science, elle tient trop à la Médecine & à la Physique, pour qu'elle ne mérite pas au moins d'exciter la curiosité des jeunes gens.

De tous ces nouveaux Cours, peut-être n'y en aura-t-il pas un seul où les femmes soient admises. Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit sur l'absurdité de cette ridicule exclusion : ce sera aux peres & aux meres à ima-

giner des moyens pour y ſuppléer. Dans l'étroité ſphere de mes idées, je n'en vois point d'autre que de mettre entre les mains des jeunes Demoiſelles les Auteurs qui ont le mieux & le plus clairement écrit ſur ces matieres, & d'appeler de tems en tems des Maîtres pour leur en faciliter l'intelligence. Il ſe rencontrera même des circonſtances où, quand ce ſera un garçon qui aura paſſé le premier par ces différentes études, il pourra enſuite faire part à une ſœur des connoiſſances qu'il y aura acquiſes. A tout événement, je conſeille aux peres & aux meres de ne point ſe laiſſer arrêter par cette difficulté, & de faire tout ce qui dépendra d'eux pour ne pas priver leurs filles de ces branches d'éducation, afin qu'elles puiſſent, quand elles ſeront, à leur tour, dans le cas d'entreprendre celle de leurs enfans, s'affranchir d'une partie conſidérable de toutes les dépenſes que l'on aura été forcé de faire pour la leur.

L'Art de l'Equitation doit néceſſairement entrer dans l'éducation d'un jeune

jeune homme, quand on est curieux de la rendre bien complette : mais je conseillerois de ne l'en occuper que pour lui apprendre à monter avec grâce un cheval, en connoître tous les mouvemens, savoir s'en rendre maître pour diriger à sa volonté ses allures, se tenir en selle, le corps ferme & bien placé. Dès qu'un jeune homme aura acquis ces divers talens, l'exercice fera le reste, & je pense que le tems qu'on lui feroit passer de plus dans un Manége, seroit un tems vraiment perdu. Si les dispositions pour réussir dans cet Art ne s'annoncent pas dès les premiers mois, il seroit à craindre que l'on ne s'obstinât en vain à les attendre, à vouloir les faire naître à force de leçons. Tout ce que je recommande, est d'avoir la plus grande attention de ne point laisser notre eleve aller seul prendre ses leçons ; qu'il y soit assidûment accompagné, ou par son pere, s'il en a le loisir, ou, à son défaut, par le domestique de confiance, avec ordre de rendre le compte le plus fidele des connoissances & des liaisons que ce jeune homme y pour-

roit former. Du reſte, tout le monde ſait que cet exercice eſt très-utile pour la ſanté ; mais que, s'il dégénere en paſſion, il peut devenir ſujet à bien des inconvéniens.

Je ne prétends aſſurément pas qu'il ſoit eſſentiel de former une Demoiſelle à cet exercice ; mais je penſe que, du moins, on ne lui en doit point laiſſer ignorer les principes. Cette connoiſſance la rendra capable, lorſqu'elle aura un jour à diriger l'éducation de ſes enfans, de juger de la confiance qu'elle devra prendre dans les talens des Maîtres auxquels elle les confiera. Il y a actuellement des Académies d'Equitation ouvertes pour les Dames. Il ne paroîtroit nullement extraordinaire d'y voir une jeune fille, accompagnée de ſa mere, prendre des leçons tout le tems qu'il ſeroit néceſſaire. Quand elle ſeroit ſuffiſamment inſtruite, quel inconvénient y auroit-il que de tems en tems, & ſur-tout à la campagne, elle en cultivât l'exercice.

A l'égard du maniement des armes, & principalement de l'épée & du ſabre,

il seroit très-dangereux de ne pas donner cette science à un jeune François destiné à passer sa vie avec des François ; je pense même qu'il faudroit s'attacher avec le plus grand soin à le perfectionner dans cet Art, avant de l'exposer à fréquenter les sociétés. En lui mettant le fleuret à la main, il faudra lui répéter souvent que la science & l'adresse qu'on se propose de lui donner, ne doivent jamais lui servir que dans le cas d'une légitime défense, ou de son honneur, ou de sa vie. Autrefois cet Art étoit inconnu, même chez les Nations les plus guerrieres : la fureur des duels, dont la nôtre a été si long-tems tourmentée, l'avoit seule introduit & mis en vogue parmi nous. Quelque avantage qu'il donne à ceux qui y excellent, observez bien à votre éleve qu'il ne faut quelquefois qu'une misérable circonstance de pur hasard, pour donner à un maladroit la victoire sur l'adversaire le plus habile en fait d'armes. Attachez-vous aussi à lui bien persuader qu'un homme honnête, bien loin de se prévaloir de sa force & de son adresse,

doit éviter avec la plus grande attention d'indiſpoſer perſonne par ſes propos & ſes actions, ni par ſa fierté à les ſoutenir. Quand malheureuſement on s'eſt mis dans le cas de ſe les entendre reprocher, ſur-tout avec cette aigreur qui eſt le prélude ordinaire de toutes les querelles, il faut s'attendre qu'il en réſulte toujours les plus fâcheux effets.

Je déſirerois que notre éleve ne parût point du tout dans les Salles-d'armes publiques, pendant la premiere année de ſon apprentiſſage. Il ne pourroit éviter d'y rencontrer fréquemment de mauvais exemples en tout genre, d'y former des liaiſons qui, par la ſuite, pourroient devenir pernicieuſes pour lui. D'ailleurs, il eſt preſqu'impoſſible que dans ces Salles, pour peu qu'un jeune homme ſe croie déjà fort à ce qu'on appelle la muraille, il ne s'empreſſe de férailler avec des camarades, s'imaginant anticiper d'autant ſon inſtruction. Il eſt certain qu'il s'expoſe à contracter de vicieuſes habitudes dont il eſt très-difficile de le corriger. Je penſe que

la meilleure maniere de donner à un jeune homme de solides principes de cet Art, c'est de lui choisir un bon Maître qui vienne lui donner des leçons en présence du pere, de la mere & de tous leurs autres enfans, sans distinction, ni de l'âge, ni du sexe: car, quant aux jeunes Demoiselles, quoique cet exercice ne leur convienne pas, il leur sera toujours utile de posséder une bonne théorie des attitudes, des mouvemens de ce jeu, afin que lorsqu'elles auront à leur tour des enfans à former, elles soient du moins en état de juger de la capacité des Maîtres, des dispositions & des progrès de leurs éleves.

On pense assez communément que pour dresser solidement un jeune homme dans le Jeu des armes, il faut le tenir six mois entiers à la muraille, & les six mois suivans à l'assaut. La deuxieme année, pendant les six premiers mois, on lui fera fréquenter les Salles ordinaires trois fois la semaine, & les trois autres jours, on le remettra vis-à-vis de son Maître ordinaire, à qui il rendra compte des principales

difficultés contre leſquelles ſon jeu aura échoué, afin de recevoir de nouvelles leçons qui le mettent en état de ſe préſenter dès le lendemain, & d'en ſortir avec plus de ſuccès. Cette troiſieme époque de ſon apprentiſſage paſſée, il conviendra qu'il finiſſe par fréquenter de tems en tems les Salles qui auront le plus de réputation, pour ſe faire à toutes ſortes de jeux.

A Dieu ne plaiſe que j'aie l'intention de faire de mes éleves des ſpadaſſins; je n'ai d'autre vue que de les mettre en état de ſoutenir, avec autant d'honneur que de ſuccès, une défenſe légitime, & il n'y a gueres d'hommes qui n'y ſoient expoſés dans le cours de leur vie. Au reſte, je n'entends pas, même en conſeillant de donner deux années à cet exercice, que les jeunes gens y emploient plus d'une heure, chaque jour, pendant la premiere année & les ſix premiers mois de la ſeconde. Ce ſera aux peres, qui, pour la plupart, ſeront au fait de cet exercice, à déterminer les momens où, ſans nuire à leurs autres occupations, ces leçons pourront ſe

placer. Ce sera aussi à eux à prendre les précautions les plus strictes pour que leurs éleves ne se présentent jamais dans aucune Salle d'armes sans y être assidûment accompagnés & surveillés.

Puissé-je ne rien laisser à désirer sur l'emploi que je viens de proposer des deux dernieres années qui termineront l'éducation des jeunes gens des deux sexes ! J'aurois pu y joindre l'étude de la Musique, ou vocale, ou instrumentale, suivant le goût & les dispositions des éleves. Si mes conseils ont été suivis, on aura dû, dans le cours de leur premiere éducation, leur en avoir appris les premiers élémens, c'est-à-dire, à lire les notes couramment, & à former les divers tons du chant avec grâce & justesse. Je n'ai pas pensé devoir en fixer l'étude comme absolument nécessaire ; je ne la regarde au contraire que comme un pur accessoire dans l'éducation, qu'il faut laisser entiérement à la disposition des éleves. A mesure qu'il s'en rencontrera qui voudront s'y adonner, bien loin de s'y opposer, il conviendra de

leur procurer toutes les facilités poſſibles pour qu'ils ſe ſatisfaſſent ; mais j'y mettrois pour condition que les études & les leçons ſeroient priſes ſur les heures affectées aux récréations. Si le goût préſide bien réellement à l'inclination des éleves, ce ſacrifice leur coûtera très peu ; il y a même tout lieu de penſer qu'il ne pourra qu'irriter beaucoup leur émulation, & qu'à quelque partie qu'ils s'adonnent, il leur faudra bien moins de tems pour réuſſir.

Je me ſuis appliqué dans le cours de cet Ouvrage, à propoſer tous les détails d'éducation phyſique & morale qu'une longue expérience m'a appris à regarder comme eſſentiellement néceſſaires à la jeuneſſe des deux ſexes. Je ſouhaite les avoir préſentés de façon à ne rien laiſſer à déſirer : mais il me reſte à expoſer mes idées ſur les derniers pas qu'un pere & une mere ont à faire pour terminer leurs travaux & ceux de leurs éleves. Dès l'âge de dix-huit ans, il eſt tems de commencer à les introduire, par degrés, dans le monde ; & perſonne n'ignore

combien la tâche est difficile. Il s'agit de leur apprendre à choisir les sociétés où ils pourront être à l'abri de la contagion des mauvaises exemples ; il s'agit de leur apprendre à se tenir éloignés des vapeurs empoisonnées de ces perfides leçons qui entraînent tant de jeunes victimes dans les sentiers de l'irréligion, de la débauche, de la frivolité, de tous les vices honteux qui regnent avec tant d'empire dans notre malheureux siecle. Je n'aurai pas l'imprudence d'entreprendre ici un Traité de morale ; mes forces n'y suffiroient pas. Je me bornerai à de simples conseils, mais dont je me suis appliqué à prendre l'esprit dans des sources dont la pureté m'a paru généralement avouée de toutes les ames honnêtes, pénétrées d'amour pour la vertu.

Depuis l'époque où j'ai invité à remettre les éleves entre les mains d'un Directeur zélé & éclairé, pour achever de les instruire des Vérités saintes de la Religion, & les guider dans ses salutaires pratiques, je n'ai pas cru nécessaire de parler davantage de cette

partie fondamentale de la meilleure ; de la plus heureuſe éducation. C'eſt à vous, peres & meres, à appuyer par vos propres exemples les leçons & les conſeils du Directeur ; car vos exemples & vos propos influent ſur les jeunes gens plus que vous ne pouvez le croire. Si vous avez le malheur d'agir ou de parler devant eux avec une liberté indécente ſur tout ce qui a trait à la Religion, à la vertu, aux bonnes mœurs, tremblez que tout ce qu'ils verront & entendront ne laiſſe dans leurs eſprits des impreſſions qui ne s'effaceront jamais. Inutilement m'étendrois-je davantage. Ecoutez les Miniſtres des Autels : tous les jours les Chaires de verité retentiſſent, par leur organe, des maximes ſur leſquelles vous devez régler votre conduite. Si bien ſouvent ils vous paroiſſent élever leurs préceptes au-deſſus de la nature du genre humain, que leur motif eſt ſagement réfléchi ! Etendez votre coup-d'œil ſur toutes les claſſes de l'humanité, & voyez le peu de fruit qui réſulte de la ſévérité de leurs leçons : ſi leurs principes étoient

moins austeres, ne seroit-ce pas le vrai moyen de rendre leurs succès encore moins considérables ?

Pendant les deux dernieres années de l'éducation des éleves, il y aura chaque jour bien des momens qui ne se trouveront pas remplis par les exercices auxquels j'ai proposé de les occuper. Peres & meres, c'est de ces momens qu'il vous faudra profiter pour commencer à introduire vos éleves dans le monde, garçons ou filles ; mais attachez-vous à le faire avec toute l'attention, avec toutes les précautions que demande une entreprise aussi délicate. Qu'un pere n'abandonne pas un seul instant son fils à lui-même, tant que durera ce premier essai ; qu'une mere en fasse de même pour sa fille.

Cette essentielle partie de l'éducation me paroît devoir rouler sur quatre points principaux. Le premier, de savoir se présenter avec une noble aisance ; le second, de savoir, dans les sociétés, s'imposer soi-même les momens où l'on doit se borner à écouter, & ceux où on est libre d'y en-

trer en converſation & de porter la parole ; le troiſieme, de ſavoir s'attacher à démêler les différens caracteres de ceux qui compoſent les ſociétés, avant d'y former des liaiſons ; le quatrieme, de ſavoir s'appliquer à remarquer, ſans affectation, tous les ridicules qui peuvent ſe rencontrer dans les ſociétés, afin, d'après les impreſſions qu'ils doivent faire ſur une ame honnête, de ſe tenir en garde contre les faux goûts qui peuvent en faire naître. Je vais eſſayer de préſenter mes idées ſur ces quatre objets, qui doivent terminer l'éducation des enfans des deux ſexes, ou du moins les mettre en état de planer, ſans danger, de leurs propres aîles, ſur le théâtre du monde.

Si je m'occupois ici à définir les vertus & les vices, les goûts & les paſſions, je m'expoſerois ſans doute à ennuyer mes Lecteurs : ces matieres ſont depuis long-tems épuiſées par la multitude d'excellens Ecrivains qui ſe ſont étudiés à raſſembler là-deſſus tous les principes de la plus ſaine morale. Je dois penſer que les peres &

les meres, à qui juſqu'ici j'ai adreſſé mes conſeils, connoiſſent toutes ces ſources, & qu'ils n'héſiteront point de les conſulter, à meſure que les circonſtances leur en feront naître le beſoin.

Dans les différentes époques d'éducation dont j'ai embraſſé les détails, j'ai recommandé l'exercice de la Danſe & celui des Armes : rien ne place mieux le corps d'un jeune homme ; rien ne peut donner plus de grâces à toutes ſes attitudes, à tous ſes mouvemens ; rien, en un mot, n'eſt plus capable de répandre ſur tout ſon maintien une mâle aſſurance qui, dès le premier abord, prévienne en ſa faveur. Pour peu qu'à ces avantages il joigne de la figure, de l'eſprit & des connoiſſances, on ne doit pas craindre de le préſenter dans les ſociétés, même du plus grand monde, & on peut ſe flatter qu'il y ſera reçu avec diſtinction. Mais, peres & meres, avertiſſez-le de bonne heure, & ſouvent, qu'une noble modeſtie, une honnête ſimplicité, un air ouvert, doivent encore accompagner les qualités

que je viens de lui ſuppoſer. Si malheureuſement il veut ſe prévaloir de celles-ci, pour ſe croire en droit d'y joindre la moindre affectation, ou la moindre nuance de hauteur, de fierté, ou de ſuffiſance, tous les ſuffrages ne tarderont pas à s'éloigner de lui. Dans les cercles où vous l'accompagnerez, ayez grand ſoin de choiſir des modeles que vous puiſſiez lui propoſer d'imiter; mais attachez-vous également à lui faire remarquer ceux auxquels il doit éviter de reſſembler. Ces leçons vous coûteront bien peu, & vous réuſſiront, ſi, dès la plus tendre jeuneſſe, vous avez ſu préparer vos enfans à les recevoir; ſi vous les avez habitués à ſe plaire dans votre compagnie; ſi vous avez eu ſoin de ne les introduire dans aucune où les mauvais exemples aient pu leur faire prendre de mauvaiſes impreſſions, ou ſi, dès que vous vous ſerez apperçus qu'ils en auront pris, vous vous ſerez appliqués à les corriger par des remontrances ſouvent répétées,

Il eſt ſenſible qu'à l'exception du maintien, des attitudes, de la dé-

marche, il n'y a rien, dans tout ce que je viens de dire, qui ne puisse convenir à une jeune Demoiselle. Une digne mere n'aura pas sans doute oublié d'enseigner souvent à sa fille, dans le cours de son éducation, que la modestie, la douceur, & une réserve continuelle, sont les vertus les plus recommandables dont son sexe puisse se parer, mais sans affectation, sans aucune autre prétention que celle de ne point s'écarter de ce que la décence prescrit à une ame bien née. Si ces sages leçons se trouvent solidement imprimées dans son cœur, dans quelque monde, dans quelques sociétés qu'elle soit présentée, elle sera assurée de réunir tous les suffrages; & avec quel enthousiasme ne redoubleront-ils pas, si on lui fournit l'occasion de laisser entrevoir l'abondance de ses connoissances & de ses talens, la richesse de son éducation! Que l'on ne croie pas cependant, si je parle déjà d'introduire mes éleves dans le monde, que j'aie l'intention d'en recommander la fréquentation comme nécessaire à l'éducation des jeunes De-

moiſelles, je ne le penſe point : la plus grande attention d'une mere doit ſe porter à rendre les ſiennes auſſi capables qu'elle-même de remplir tous les ſoins que demande l'économie domeſtique, auſſi capables qu'elle même de donner, quand le tems en ſera venu, tous leurs ſoins à l'éducation de leurs enfans. Or, eſt-ce dans le tourbillon de toutes les eſpeces de diſſipations qui regnent dans les ſociétés du monde, qu'elles pourront en prendre le goût, qu'elles pourront contracter les ſalutaires habitudes qui les conduiront à ſe plaire dans la pratique de toutes les vertus ? A Dieu ne plaiſe cependant que j'aie en vue d'en faire d'auſteres recluſes ! la connoiſſance du monde eſt ſans doute néceſſaire à une femme deſtinée, par ſa naiſſance ou ſa fortune, à y occuper un rang. Hélas ! faute de lui avoir appris à le connoître, ſouvent elle s'y trouve expoſée à commettre les plus grandes fautes. Bien loin, peres & meres, que je regarde cette connoiſſance comme inutile pour vos filles, je vous recommande au contraire de vous appliquer

à la leur donner ; mais ayez sur-tout grand soin, avant de vous y engager, de vous assurer qu'elles y feront honneur à vos leçons ; qu'elles ne donneront point dans aucun des travers, dans aucun des ridicules dont l'inimitable Moliere nous a fait de si ingénieuses peintures ; qu'elles n'aviliront pas toutes les connoissances dont elles se trouveront enrichies. Je vous conseille en même tems de ne point excéder les bornes que peut exiger cette partie de leur éducation : faites en sorte qu'elle ne prenne que les momens que leurs devoirs domestiques peuvent laisser libres. Commencez par élever vos filles à connoître & pratiquer tous les détails d'économie de votre maison ; à tenir des comptes en regle de la dépense qui s'y fait ; à savoir les prix de tout ce qui s'y consomme, pour ne pas s'en laisser imposer par les Marchands, ni par les domestiques ; à connoître les qualités des toiles & des étoffes, pour en pouvoir apprécier l'usage & la durée ; à s'habituer à faire régner par-tout l'ordre & la propreté, & à veiller sur

tout ce qui peut être ſujet à des réparations ; à vous ſeconder enfin dans tous les ſervices que demandent ceux de ſes freres & ſœurs dont l'éducation vous occupe encore. Tous ces devoirs remplis, alors choiſiſſez, dans les intervalles, des momens pour les conduire dans vos ſociétés & dans les promenades. Je ne vous conſeillerai pas la fréquentation des Spectacles, ni de ces Bals publics où, ſous le prétexte de ſe livrer à l'exercice de la danſe, on s'expoſe à ſe trouver à chaque pas confondu avec une multitude d'inconnus, qui ne s'y rendent que pour y afficher l'indécence, porter des regards criminels ſur toutes les femmes honnêtes qui ont la malheureuſe indiſcrétion de s'y rencontrer ; de concert avec celles qui partagent leurs déréglemens, répandre par-tout le ſouffle empoiſonné de la plus effrénée diſſolution. Il en eſt de même encore de toutes ces plattes & ſcandaleuſes bouffonneries qui ſe débitent ſur les tréteaux de nos Boulevards : gardez-vous bien, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, d'expoſer vos filles dans

de telles assemblées. N'hésitez pas de leur en inspirer une horreur dont elles puissent, étant mariées, & conséquemment plus libres de leurs actions, conserver l'impression. Mais veillez sur-tout à ce que, sous le prétexte de visites & de promenades, elles ne prennent pas le goût si ruineux de tous ces ajustemens, de toutes ces vaines parures, dont le luxe fait varier tous les jours la forme avec tant d'inconstance. Elevées comme elles l'auront été jusques-là, vous n'aurez pas de peine à leur persuader que leur figure ne changeant pas avec les modes, ce qui a été trouvé une fois à son avantage, ne peut manquer de le paroître toujours aux yeux des personnes sages. C'est le comble de la mal-adresse, que de vouloir donner à de jeunes filles des leçons sur l'art de plaire; c'est positivement souffler sur elles le poison de la coquetterie. La belle & simple nature n'a besoin que d'elle-même pour attirer les suffrages, au lieu que l'art, sitôt qu'il est connu, ne sert qu'à les repousser. Combien de filles s'égarent tous les jours dans cette

carriere, pour avoir eu le malheur de ſuivre, & l'exemple, & ſouvent les leçons de leurs imprudentes meres ! Mais terminons ces réflexions : il faudroit écrire des Volumes pour épuiſer toutes celles qu'on y pourroit ajouter. Les dignes meres, en faveur deſquelles j'ai entrepris cet Ouvrage, trouveront dans leur expérience & dans de ſolides lectures, tout ce que je m'abſtiens de mettre ici ſous leurs yeux.

Que de partiſans des mœurs & des uſages actuels vont fronder l'apparente auſtérité de mes principes ! Je ne me le ſuis point diſſimulé : mais eſt-il une méthode plus certaine que celle que j'indique, pour ſortir l'humanité de la dégradation dans laquelle elle eſt ſi univerſellement tombée ? eſt-il de meilleurs moyens de remplir le vœu de la nature ſur l'éducation phyſique & morale des deux ſexes ? eſt-il une voie plus ſûre pour combler d'honneur & de gloire la plus brillante moitié du genre humain ?

Pour préſenter avec ſuccès de jeunes éleves dans le monde, il ne ſuffit pas de leur avoir enſeigné quel doit

être leur maintien extérieur ; j'ai dit que je pensois qu'il falloit encore leur apprendre à savoir s'imposer les momens où ils doivent, dans les sociétés, se borner à écouter, & ceux où il leur est permis de porter la parole. Peres & meres, c'est aussi-tôt que l'enfance de vos eleves est passée, que vous aurez dû commencer à leur faire contracter cette sage habitude : enfans, il faut bien prendre garde de trop enchaîner leur vivacité, de mettre des entraves à leur curiosité ; mais dès que vous voyez luire chez eux les premieres lumieres de la raison dirigée par l'instruction, alors vous devez vous attacher à leur donner peu à peu des leçons sur la réserve avec laquelle ils doivent se comporter dans les entretiens, dans les conversations, qui font l'occupation des sociétés où ils se trouvent admis. Si celles où vous introduirez vos jeunes debutans, vos jeunes débutantes, sont bien choisies, en se bornant d'abord à écouter, ils ne pourront souvent qu'ajouter beaucoup à leurs connoissances. Tout ce qui y frappera leurs oreilles & leurs regards,

ſervira à leur inſtruction ; car, quoiqu'ils aient déjà fini toutes leurs études, s'ils croient tout ſavoir, ils ſe trompent. A vingt-cinq ans, les anciens ne rougiſſoient pas de porter encore le nom de diſciples des grands Maîtres auxquels ils s'attachoient pour perfectionner leurs connoiſſances : ils ſentoient que leurs premieres études n'étoient qu'une ébauche bien imparfaite, & que pour former un vrai Savant, il falloit encore y ajouter d'abondantes lectures, & des méditations aſſidues.

Que vos éleves évitent cependant, dans les ſociétés où vous les conduirez, de garder un ſilence trop continu. Quand ils auront ſuffiſamment obſervé le ton qui y regne, & pris le tems de ſe bien mettre au fait des matieres qui s'y agitent, s'ils les trouvent à leur portée, qu'ils entrent dans la lice, mais à leur tour, c'eſt-à-dire, ſans interrompre perſonne, & ſans marquer trop d'avidité. Qu'ils s'attachent à répandre dans leurs diſcours la richeſſe de leur éducation, mais ſans affectation, ſans viſer à paſſer

pour de beaux-eſprits. Qu'ils s'appliquent à mettre dans leurs propos une noble politeſſe qui annonce leurs égards pour les perſonnes devant leſquelles ils parlent. Qu'ils évitent avec ſoin de défendre leurs ſentimens avec opiniâtreté, & encore moins avec humeur. Plus on les verra faire de ſacrifices pour paroître céder, plus ils attireront ſur eux l'attention & les éloges de tous ceux qui ſe trouveront en état d'en juger. Sur toutes choſes, qu'ils mettent leur attention à bien ſaiſir les objets, avant de s'expoſer à en diſſerter, s'ils ne veulent pas s'expoſer au danger de donner dans des opinions fauſſes, dont ſouvent l'amour-propre ne porte que trop à ſoutenir la défenſe.

En employant ces moyens, un jeune homme, une jeune Demoiſelle, acquerront l'habitude de communiquer leurs penſées, & ils le feront avec autant de juſteſſe que de grâces. Leur perception deviendra de jour en jour, & plus prompte, & plus nette, & ils s'accoutumeront à ſavoir déployer les richeſſes de leur eſprit, lorſque les cir-

conſtances le demanderont. Que la prudence préſide à tous leurs propos ; qu'elle peſe & meſure toutes leurs expreſſions ; mais qu'elle ſoit cependant contenue dans un juſte milieu, car elle perd bientôt tout ſon mérite, ſi l'affectation s'en mêle.

Combien de gens ont le talent, ſouvent perfide, de beaucoup dire, en ne diſant mot ! Combien auſſi s'abandonnent aux ſaillies de leur imagination, avant d'avoir réfléchi ſur leurs effets poſſibles ! Recommandez bien à vos éleves d'éviter ces défauts : recommandez-leur également de ne pas ſe laiſſer abuſer par tous les ſuffrages que l'on ſe plaît à leur prodiguer ; car, quelquefois, la malignité y a bonne part.

Il vaut beaucoup mieux paroître rétrécir ſes connoiſſances, que de s'expoſer à offenſer qui que ce puiſſe être.

Aimer trop à parler ; ſe plaire à médire ou à entendre médire des autres, ſont encore des défauts contre leſquels il eſt bien eſſentiel de tenir les jeunes gens en garde. On reproche ſur-tout ces goûts aux femmes : ainſi, dès leur plus tendre jeuneſſe, on ne ſauroit

sauroit apporter trop de soins pour les leur rendre odieux. Rien n'est plus contraire à l'harmonie qui doit régner dans des sociétés bien composées ; rien en même tems ne donne une idée plus désavantageuse du caractere d'une jeune personne.

Je pourrois sans doute ajouter beaucoup à ces réflexions ; mais les dispositions des sujets & la différence des caracteres en varient si fort les objets, qu'il seroit bien impossible de présenter ici tous les conseils qui pourroient convenir à chaque individu en particulier. Ce sera aux peres & aux meres à y suppléer, en déployant dans ces deux années si intéressantes tout ce que leurs lectures, leur expérience & leur sagacité pourront leur inspirer d'avantageux pour assurer les plus solides succès de cette derniere branche de leurs pénibles soins. Occupons-nous maintenant à apprendre à nos jeunes éleves avec quelle attention ils doivent s'appliquer, dans les sociétés qu'ils fréquenteront, à démêler les différens caracteres de ceux qui les composent,

avant de s'expoſer à y former des liaiſons.

L'étude du monde reſſemble à celle d'un labyrinthe, où le plus habile coure, à chaque pas, le riſque de s'égarer. Rien n'eſt ſi trompeur que l'extérieur de la plupart des perſonnes de l'un & l'autre ſexe, qui forment les ſociétés, & c'eſt un écueil contre lequel les jeunes gens manquent rarement de faire naufrage. Peres & meres, ne négligez pas, même avant que vos éleves ſoient en état d'être introduits dans le monde, de leur donner les meilleures leçons, ſouvent répétées, pour les prémunir contre les liaiſons dangereuſes dans leſquelles ils ſeront un jour expoſés à ſe laiſſer engager. Dans toutes les ſociétés du ſiecle où nous vivons, combien d'hommes, combien de femmes, de tous âges, de toutes conditions, ſous les dehors d'une politeſſe attrayante, ont un eſprit faux, un cœur capable des plus noires perfidies! Combien, en affectant le caractere de la franchiſe & de la loyauté, ne ſont dans le fond que des impoſ-

teurs ou des fourbes adroits ! Combien de bas flatteurs ne cherchent à surprendre la confiance d'un jeune débutant, d'une jeune débutante, que pour abuser ensuite, au gré de leurs perfides desseins, de la confiance qu'ils auront su leur inspirer ! Sous le masque des égards les plus recherchés, de la complaisance la plus raffinée, ces vils séducteurs n'aspirent qu'à faire tomber de jeunes personnes sans expérience dans les pieges qu'ils se font une étude continuelle de tendre à la vertu & à l'innocence. Apportez donc, peres & meres, tous vos soins à affermir le pied de vos éleves dans des sentiers si glissans, & ne craignez pas de les appuyer de tous les exemples que votre expérience pourra vous fournir. C'est ici le moment décisif, celui où vous ne devez plus cacher à vos enfans les vices, les scandales, les travers, que, dans un âge plus foible, vous pouviez chercher à dérober à leur connoissance. Montrez-leur ce jeune téméraire qui, présumant de ses forces, voulant voler de ses propres aîles, sans guide & sans conseils, s'est

précipité dans de mauvaiſes compagnies, où il a ſucé à longs traits le venin de l'irréligion, du libertinage & de la débauche. Montrez-leur enſuite ce malheureux, diſſipant la fortune de ſes peres, épuiſant ſa ſanté pour ſatisfaire toutes ſes paſſions déréglées, & finiſſant par être généralement mépriſé & rebuté de toutes les ames honnêtes. Montrez-leur cet autre imprudent qui, oubliant les ſages leçons qu'il a reçues, mépriſant les vertueux conſeils de ſes pere & mere, & ſe dérobant à leur diſcipline, a donné tête baiſſée dans ces ſociétés où l'on ne ſait s'occuper qu'à lancer les traits envenimés de la médiſance & de la calomnie, & a fini par prendre le caractere de ces odieux modeles. Montrez-leur enſuite à quel degré de mépris cet inſenſé eſt parvenu dans l'eſprit de tous ceux qui le connoiſſent, combien il en eſt univerſellement déteſté, avec quels ſoins on évite ſa compagnie. Démaſquez-leur toutes ces femmes intrigantes ou coquettes, qui, ſous des voiles auſſi ſéduiſans que trompeurs, poſſedent ſi bien l'art dangereux

de tendre à la jeunesse des pieges dans lesquels elle manque rarement de se laisser surprendre. Révélez-leur jusqu'aux noms de tous les infortunés qui, aux dépens de leur fortune & de leur honneur, sont devenus leurs tristes victimes. S'il vous étoit même possible d'exposer sans conséquence à leurs yeux quelques-uns de ces mépriſables modèles, imitez ces vertueux Spartiates qui, pour inspirer à leurs enfans une salutaire horreur de l'ivrognerie & de l'intempérance, avoient soin de fixer leurs regards sur ceux de leurs esclaves que ces vices honteux abrutissoient.

Je vous étalerois en vain, peres & meres, toutes les différentes formes sous lesquelles la contagion des mauvais exemples se trouve répandue dans le monde, & la multitude des dangers qu'un jeune homme est exposé à y courir. Votre expérience & votre attention à lever les voiles qui les couvrent, suppléeront aisément à mon silence. Mais en vous occupant ainsi du salut de vos chers éleves, ne manquez pas de leur apprendre en même tems à con-

noître les hommes vraiment vertueux, les femmes vraiment eſtimables, ſolidement attachées à leurs devoirs, qui devront leur ſervir de modeles, avec qui ils pourront ſans crainte former des liaiſons.

Si une réputation intacte eſt l'enſeigne infaillible du vrai mérite, il la faut chercher, cette précieuſe enſeigne, dans des hommes faits, dans des femmes qui aient déjà paſſé l'époque critique de l'effervescence des paſſions. On peut, il eſt vrai, trouver d'heureuſes ſemences dans des jeunes gens bien nés, ſoigneuſement élevés; mais avant de s'y fier, il faut en attendre les fruits, & ce n'eſt qu'avec l'âge qu'ils croiſſent & parviennent à leur perfection, à une ſolide maturité. Que vos éleves, quand il ne s'agit que d'innocens amuſemens, ſe contentent donc de choiſir parmi des jeunes gens comme eux; mais s'ils cherchent à placer leur confiance, qu'ils s'attachent toujours à s'élever au-deſſus d'eux; qu'ils s'attachent à ne lier de véritable ſociété qu'avec ceux qui ont contracté une longue habitude de bien faire, &

ne s'en sont jamais écarté. C'est dans leur compagnie que des jeunes gens parviendront à perfectionner en eux l'amour, l'étude & la pratique de toutes les vertus, qui jusqu'alors n'auront presque été pour eux que des objets de spéculation. C'est dans l'expérience d'un sage vieillard, c'est dans les leçons d'une digne mere de famille, qu'ils trouveront à puiser les regles de leur conduite, qu'ils apprendront à se tenir en garde contre toutes ces trompeuses apparences qui servent à masquer les vices les plus dangereux. C'est à ces écoles qu'ils apprendront que la Religion est l'ame & le soutien de la vraie sagesse; que l'ivresse des sens ne peut jamais constituer le vrai bonheur, & qu'on est au contraire assuré de le rencontrer dans l'exacte observation de tous ses devoirs. C'est enfin dans de telles sociétés qu'ils apprendront que leur amour, leur reconnoissance, leur respect pour leurs parens sont la premiere base de toutes les vertus.

Voilà, peres & meres, les principes essentiels sur lesquels je pense que vous devez diriger vos instructions &

vos ſoins, lorſque vous introduirez vos éleves dans le monde; mais, je vous le répete, ce ſera à vous à les étendre, en conſultant les ſages & judicieux Ecrivains qui ont raſſemblé dans leurs écrits les plus utiles préceptes ſur ces différens objets.

Il n'eſt pas beſoin, ſans doute, de vous obſerver que dans tout ce que je vous ai conſeillé juſqu'ici ſur les précautions avec leſquelles vos éleves doivent obſerver ceux qui compoſent les ſociétés que vous leur ferez fréquenter, il ſeroit ridicule qu'ils y miſſent la moindre affectation qui pût annoncer ou même laiſſer ſoupçonner le genre de leurs inquiétudes. Il eſt ſenſible que non-ſeulement ils s'expoſeroient à choquer la bienſéance, mais qu'ils courroient riſque encore de faire naître ſur leur compte une très-déſagréable méfiance. Attachez-vous à leur bien faire comprendre que toutes leurs réflexions doivent être purement intérieures, & que l'épanchement ne leur en eſt permis que dans le particulier, ou avec vous ſeuls, ou dans le ſein de ceux en qui ils auront placé

leur plus intime confiance ; mais qu'ils n'en doivent pas moins observer tous les égards, tous les procédés de politesse & d'honnêteté qui sont dus indifféremment à tous ceux qui, comme eux, sont admis dans les cercles où ils se rencontrent.

Il ne me reste plus qu'à vous inviter à diriger encore vos jeunes débutans, vos jeunes débutantes, dans l'étude de tous les ridicules que l'on est si souvent à même de remarquer dans les sociétés, & à les mettre, par vos sages leçons, en état de se préserver d'en prendre le goût. Tantôt ce sera un de ces élégans, une de ces élégantes du siecle, infatués, ou de leurs figures, ou de quelques futiles connoissances, & qui se font une étude d'attirer sur eux tous les regards, toute l'attention d'une assemblée. Tous leurs vrais talens se bornent à l'art frivole avec lequel ils savent placer leurs minauderies compassées ; dans un babil continuel qui leur sert à débiter mille propos vuides de sens, mille rapsodies insipides, mais souvent de la morale la plus dangereuse. Tantôt ce sera

une jeune perſonne enivrée de ſa beauté & de l'encens dont une troupe de déſœuvrés lui prodigue les vapeurs : fiere de ces frêles avantages, elle ſe croit un être accompli, regarde avec dédain tout ce qui l'entoure, & prend avec tout le monde des tons d'autant plus déplacés, que très-ſouvent elle ſe trouve auſſi dépourvue d'eſprit, que vuide de connoiſſances & de talens. Tantôt ce ſera un homme, ou enflé de l'ancienneté de ſon origine, ou fier de ſon exceſſive opulence, qui ne ſe préſentent dans les cercles, l'un que pour y vanter ſes antiques aieux, l'autre que pour y étaler d'éblouiſſans ajuſtemens, étourdir tous ceux qui veulent l'écouter du luxe de ſes ameublemens, de ſes équipages & de ſa table. A l'ombre de ces pompeux dehors, c'eſt à eux ſeuls à décider de tout ; c'eſt à eux ſeuls à monter comme il leur plaît le ton de la converſation, & ſouvent ils n'en abuſent que trop pour fronder la Religion, médire & railler de tout ce qui leur déplaît. Combien de méchans de profeſſion, nés avec un cœur dépravé, un eſprit

faux, & sans principes, se font écouter & même admirer dans les sociétés dont ils devroient être l'horreur, tantôt en soufflant le poison des maximes les plus impies, tantôt en immolant à leurs semblables les gens les plus vertueux, & les rendant, par leurs sarcasmes, le sujet & les victimes de la plaisanterie commune de toute une assemblée ! Combien dans les sociétés, qui, nés avec plus de vanité que de jugement, affectent des défauts uniquement pour être remarqués ! Tel contrefait le philosophe; tel joue le misantrope ; tel autre s'érige en censeur caustique, qui tous n'ont d'autre vocation pour ces différens rôles, que la manie de vouloir paroître singuliers, c'est-à-dire, d'avoir un ton qui ne ressemble point à celui du reste de la société. Combien de gens de tous âges, dans les deux sexes, sous le faux prétexte de la politesse, assomment tous ceux qu'ils fréquentent, par les insipides farces de leurs grimaces & de leurs singeries affectées, tandis qu'ils ne respirent, la plupart du tems, contre ces mêmes personnes,

que mépris ou indifférence, haine ou jalouſie ! Enfin, dans tous les âges & dans les deux ſexes, à combien de ſortes d'extravagances, & de dépenſes auſſi folles que ruineuſes, la fureur des modes, & leur inſatiable inconſtance, ne donnent-elles pas lieu tous les jours ! La frivolité qui regne avec tant d'empire dans le ſiecle où nous vivons, en multiplie les objets & les exemples à un tel point, qu'il ſeroit bien impoſſible d'en tracer ici tous les détails.

Peres & meres, ne négligez rien pour éclairer vos éleves ſur toutes les eſpeces de ridicules qu'ils ſeront expoſés à rencontrer dans le monde. En y ajoutant de ſages leçons, en leur propoſant de bons modeles à imiter, vous les empêcherez de s'égarer dans leur carriere; vous acheverez d'imprimer dans leurs cœurs, avec le goût de la modeſtie & d'une noble ſimplicité, l'amour immuable de la vérité; vous les déciderez à ne jamais s'écarter de la plus exacte ſincérité, ni dans leurs propos, ni dans leurs actions; enfin, vous les préſerverez de former

des liaiſons avec des hommes, avec des femmes, avec des jeunes gens, dont la Religion, la morale & les mœurs ſeroient capables d'ébranler la ſageſſe des principes qu'ils auroient reçus dans leur éducation.

Quand vos éleves auront paſſé cette derniere époque, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils auront atteint l'âge de vingt ans, ce ſera à vous, peres & meres, à juger s'ils ſeront en état de marcher ſans guides. Si vous les croyez tels, alors abandonnez-les peu à peu, ſurtout les garçons, à leurs propres forces; mais aſſurez-vous ſi bien de leur confiance, que vous ſoyez certains d'être pleinement inſtruits de leur conduite, pour vous trouver toujours à portée de leur continuer vos conſeils. Déployez toutes les reſſources de votre ſagacité & de votre expérience, pour ne pas vous en laiſſer impoſer; & ſi ce malheur vous arrivoit, auſſi tôt qu'il vous ſera connu, n'héſitez point de reprendre vos rênes d'une main ferme, & d'en faire tout l'uſage que votre prudence pourra vous dicter.

Le plus redoutable écueil que vous

ſerez expoſés à rencontrer, ſera celui des premiers momens de l'effervescence des paſſions; momens que la nature rend tôt ou tard inévitables, & qui quelquefois ſont terribles. Je connois les armes que la morale emploie pour les combattre, & à Dieu ne plaiſe que je cherche ici à jeter des doutes ſur leur efficacité poſſible! Mais tout le monde ſait combien ſont rares les dons céleſtes, qui ſeuls conduiſent à la victoire. Je ne ſerai point aſſez téméraire pour oſer diſcuter une matiere auſſi délicate. Peres & meres, c'eſt à vous à juger combien il vous importe de mettre tous vos ſoins à empêcher que cet écueil ne devienne fatal à vos jeunes éleves. A vingt ans, vos filles ſeront nubiles, & élevées comme elles l'auront été, elles ne manqueront pas d'être recherchées. Appliquez-vous à choiſir parmi les ſujets qui ſe préſenteront, ceux que vous connoîtrez les plus capables d'aſſurer leur bonheur. Ne vous expoſez point à manquer les occaſions de les établir, en vous rendant trop difficiles ſur de vains titres, ou ſur la fra-

gile quotité de la fortune. Combien, dans la façon actuelle de penſer, ne voit-on pas de ces prétendues raiſons faire échouer des alliances qui auroient été le plus heureuſement aſſorties du côté du caractere, des mœurs, de l'eſprit & des talens ! Il eſt ſans doute trop tôt de ſonger à engager, dès l'âge de vingt ans, les garçons dans les liens de l'hymen. C'eſt à vous à étudier le degré de leur tempérament ; mais c'eſt auſſi à vous à faire enſorte de les tenir continuellement occupés, & de corps & d'eſprit, pour ne les pas laiſſer expoſés à s'adonner à l'oiſiveté ; car, vous l'avez ſouvent entendu repéter, elle eſt la mere de tous les vices : c'eſt dans ſon ſein que les paſſions prennent de l'aliment ; c'eſt dans ſon ſein que s'engendrent toutes les funeſtes inclinations qui perdent la jeuneſſe, qui détruiſent tous les fruits de l'éducation la mieux ſoignée. Vous aurez bien des armes pour combattre cette cruelle ennemie, ſi vous ſavez perſuader à votre éleve qu'il eſt au moment le plus eſſentiel de ſa vie pour mettre à profit toutes les con-

noiſſances qu'il aura juſques-là acquiſes. S'il embraſſe l'état Militaire, que de ſéances lui demanderont, dans le ſilence du cabinet, l'étude de Polybe, du Chevalier Folard, & de tous les grands génies qui ont écrit ſur la Tactique; les Mémoires de tous ces grands hommes qui ont ſignalé leur ſcience, leur prudence & leurs talens, à la tête des armées, dans les batailles, dans les ſieges qu'ils ont commandés! Si c'eſt dans la Robe qu'il a la généreuſe ambition de chercher à ſe rendre utile à ſa patrie, que d'études multipliées n'a-t-il pas à faire pour s'enfoncer dans le labyrinthe des Loix, & à l'aide des d'Agueſſeau, des Monteſquieu, des Séguier, & de tant d'autres Ecrivains, auſſi célebres que profonds, en ſortir vainqueur de toutes les difficultés qui pouvoient égarer ſes pas, s'oppoſer à leurs ſuccès? Il en eſt de même pour les autres états: que de méditations, que de recherches un jeune homme ne doit-il pas s'impoſer de lui-même, s'il eſt avide d'y paroître avec honneur & diſtinction! Ce ſera, peres & meres, dans

ces utiles occupations que s'amortira insensiblement ce feu si redoutable des passions, qui précipite la jeunesse dans tant de funestes égaremens. Ce sera dans ces utiles occupations que l'ame de votre éleve acquerra cette heureuse tranquillité qui la rendra maîtresse d'elle-même, & capable de toutes les vertus qui distinguent les bons fils, les bons maris, les bons peres, les bons citoyens. Ce sera alors enfin que vous pourrez, avec la plus flatteuse assurance, choisir à votre éleve une compagne digne de lui; & vous la trouverez parmi les filles élevées dans tous les principes que je me suis appliqué à vous proposer dans cet Ouvrage.

CHAPITRE VII.

Réſumé des idées propoſées dans le cours de cet Ouvrage.

JE dois m'attendre à tous les traits que la critique ne va pas manquer de lancer contre mon projet. Entreprendre de tirer les femmes de l'ivreſſe des goûts frivoles dans laquelle elles ſont aujourd'hui ſi univerſellement plongées, paroîtra ſans doute au plus grand nombre, un attentat d'une témérité bien ſinguliere. Ce n'eſt cependant pas encore le ſeul danger auquel je me trouve expoſé : que n'ai-je pas à redouter de la part des hommes ? Comment pourront-ils me pardonner les efforts que je fais pour abolir l'injuſte tyrannie qui les met, depuis ſi longtems, dans la poſſeſſion exclusive de l'étude des Sciences, des Beaux-Arts, des exercices qui rendent le corps fort & robuſte, & de l'éducation des enfans ?

Je ne me suis point laissé arrêter par ces considérations. Le zele dont je suis enflammé pour la prospérité du genre humain, a animé mes forces ; je n'ai pas craint de les employer à le sortir de la dégradation dans laquelle il paroît généralement avoué qu'il tombe de plus en plus tous les jours.

J'ai proposé aux femmes de se rendre fortes, courageuses, instruites & vertueuses, & de profiter des avantages qu'elles ont reçu de la nature, pour partager l'empire que les hommes ont l'injustice de leur refuser.

Les femmes à qui je m'adresse sont précisément les descendantes de celles dont Tacite a dit : « C'est à la so-» ciété des femmes que les Germains » devoient leur courage dans les com-» bats, leur sagesse dans les conseils ». Comment pourront-elles s'excuser, si elles se soulèvent contre des idées qui tendent à les rétablir dans les droits dont, de l'aveu de tous leurs contemporains, leurs ancêtres jouissoient ? Je leur ai proposé de remplir le vœu le plus sacré de la nature, en se chargeant de nourrir, d'élever & d'instruire

elles-mêmes leurs enfans, & je crois leur avoir prouvé qu'elles y trouveroient leur plus parfait bonheur, leurs plus délicieux plaiſirs. Que pourront-elles oppoſer à un deſſein auſſi capable de les couvrir de la plus ſolide gloire, auſſi favorable à la recherche que le Sage fait, depuis tant de ſiecles, d'une femme forte & craignant le Seigneur ſon Dieu ?

Je ſais que pour remplir la tâche dont j'ai oſé me charger, il falloit des talens que je n'ai point ; une Logique aiſée, un ſtyle intéreſſant, un ordre méthodique dans l'expoſition de mes idées : mais, je l'ai dit en commençant, je me contenterai, ſi j'y ſuis réduit, du ſeul mérite d'avoir inſpiré ceux qui auront le courage de ſaiſir le même but que moi, & d'entreprendre de le frapper mieux que je ne l'ai pu faire.

Juſqu'ici, chez preſque toutes les Nations policées, beaucoup d'excellens Ecrivains avoient eſſayé d'éclairer de leurs lumieres l'éducation phyſique & morale des enfans des deux ſexes ; mais, à l'exception de l'aimable &

savante Angloise dont on vient tout récemment de publier les charmantes Lettres, sur l'influence que les femmes pourroient avoir dans l'éducation des hommes, aucun n'avoit pensé à traiter ce sujet sous l'aspect que je lui donne, & que je regarde comme la vraie clef du bonheur commun du genre humain. Qu'il me soit permis de marquer ici ma reconnoissance particuliere à cette illustre étrangere. Peut-être, si elle ne m'eût pas devancé, n'auroit-on voulu voir dans mes idées que des paradoxes qu'on auroit rangés dans la classe de ceux qui échappoient si souvent au célebre Citoyen de Geneve.

Il ne faut point chercher ailleurs que dans la mauvaise & pernicieuse éducation des femmes, la source des désordres & des vices qui abâtardissent & aviliſſent aujourd'hui presque toute l'espece humaine. C'est de cette source malheureuse que vient leur goût pour la mollesse, l'oisiveté, & cette foule de faux plaisirs à laquelle tous leurs sens sont livrés. C'est de cette source malheureuse que découlent

cette délicateſſe, ces inſomnies, ces langueurs, ces noires vapeurs, dont on voit aujourd'hui les femmes ſi communément affectées, & qui, ſi ſouvent, les conduiſent à la fin la plus douloureuſe. C'eſt enfin de cette ſource malheureuſe que la corruption des mœurs s'eſt ſi univerſellement répandue ſur les hommes eux-mêmes. Après les avoir rendus mous & efféminés, elle a fini par les blaſer ſur toutes les vertus que la Religion & les liens reſpectables de la ſociété, rendoient ſi cheres à nos aïeux.

Je l'ai répété pluſieurs fois dans le cours de cet Ouvrage; ſi l'on veut ramener ſur la terre l'amour de la vertu; ſi l'on veut rendre à l'eſpece humaine ſa force & ſon énergie primitives, il faut commencer par s'occuper de l'éducation des filles; s'appliquer à les rendre fortes, courageuſes & inſtruites; les mettre en état d'élever & d'inſtruire elles-mêmes, & ſans ſecours étrangers, les enfans qui naîtront d'elles, ſous le joug de l'hymen. Cette révolution peut ſeule rétablir dans les générations qui nous ſuccéderont, la

force, le courage, l'amour de la Religion, les vertus & les talens qui distinguoient si supérieurement nos ancêtres. Une fille forte, courageuse & instruite, engagée dans l'état du mariage, en supportera tous les effets avec une force & un courage qui feront disparoître toutes ces foiblesses, tous ces anéantissemens, tous ces accidens dangereux, & souvent mortels, auxquels les femmes sont aujourd'hui si communément sujettes. Une femme forte, courageuse & instruite, n'aura pas la barbarie d'abjurer ses devoirs les plus sacrés, pour confier l'allaitement de son enfant à une mercénaire : se chargeant elle-même de ce glorieux & doux emploi, elle transmettra nécessairement à ses précieux rejetons toute la vigueur de son tempérament, toute la pureté de son sang, toute l'influence de ses sages & généreuses inclinations. Dès les premiers momens de l'allaitement, une femme instruite saura épier les premiers développemens du caractere de son enfant, & démêler toutes ses facultés naissantes, pour s'en rendre maîtresse, pour pré-

parer pas à pas ſon éducation morale, & la diriger à meſure que ſes tendres organes deviendront capables de recevoir ſes inſtructions.

Depuis une quarantaine d'années, nombre de généreuſes femmes, cédant enfin aux lumieres que la vraie Philoſophie a répandues, ſe ſont généreuſement livrées à ſes conſeils ſur l'allaitement : mais, oſerai-je le dire, & leur amour-propre ne s'offenſera t-il pas de ma réflexion ? qu'elles ſont loin, pour la plupart, de tous les autres devoirs qu'elles auroient en même tems à remplir, ſi elles vouloient étendre leurs vues au-delà de la vie animale de leurs enfans ! Elles leur donnent leur lait avec une aſſiduité que rien ne peut interrompre, pas même leur repos le plus néceſſaire ; mais, après y avoir ſatisfait, ſavent-elles ſe priver de tous les longs détails d'une toilette recherchée, de bien des eſpeces de diſſipations, de bien des amuſemens, de bien des appétits qui ne peuvent nullement s'accorder avec leur état ? Hélas ! des mercénaires, &, ſouvent, quels ſujets ! ſont chargées de tout le reſte :

reste : c'est entre leurs mains que les organes des enfans se développent ; c'est entre leurs mains que les vices & les défauts commencent à germer, sans, pour ainsi dire, que les meres s'en apperçoivent que quand le mal a eu le tems de s'enraciner. De tendres caresses, & toutes les foiblesses qui en sont la suite, sont alors toute la ressource de ces imprudentes meres. Qu'il s'en faut qu'elles corrigent rien ! tout est perdu. L'éducation la plus soignée réussira peut-être, à travers bien des peines, à adoucir ces premieres impressions, mais elle ne parviendra jamais à les effacer entiérement.

Une femme forte, courageuse, instruite, & solidement vertueuse, ne tombera jamais dans de pareilles disgraces : sa force, unie à son courage, ne lui laissera rien voir autour de son enfant qu'elle ne soit en état de suivre elle-même, pour donner de sûres leçons à ses domestiques, pour leur servir d'exemple & de modele. Si, pour se délasser, elle consent à partager ses soins avec une gouvernante, ce sera sans cesser de porter un œil

attentif, non-ſeulement ſur les beſoins phyſiques de ſon enfant, mais encore ſur tous les développemens qui ſe feront en lui, & qui pourront la conduire à s'aſſurer de ſon caractere, de ſon tempérament, des réſultats progreſſifs de ſes ſenſations naiſſantes. Une femme inſtruite jugera, au premier coup-d'œil, des premiers appétits, des premiers déſirs de ſon enfant, pour s'oppoſer à tous ce qu'elle y trouvera de contraire à la ſageſſe de ſes principes, à la prudence de ſes vues. Sitôt que l'organe de la parole commencera à ſe délier chez lui, elle s'appliquera à s'oppoſer aux vices de prononciation, à meſure qu'elle les appercevra; elle s'étudiera à lui inſinuer peu à peu les mots les plus aiſés à articuler, pour l'amener enſuite, par une gradation ſagement ménagée, aux plus difficiles. Suivant ainſi pas à pas la nature, avec tout le génie, avec tout l'art qu'elle ſaura y employer, elle le conduira, d'époque en époque, juſqu'à ces heureux momens où les premieres lumieres de la raiſon viendront lui apprendre à ſentir la diffé-

rence qu'il y a entre le bien & le mal, entre l'air satisfait ou mécontent de son pere & de sa mere, entre les caresses attachées au plaisir de bien faire, & les désagrémens qu'attire après lui tout ce qui est vicieux. Il est certain que les femmes de ce caractere, les femmes douées de tous ces heureux talens, doivent aujourd'hui se rencontrer bien rarement; l'éducation qu'on leur donne, les mœurs qu'on leur inspire dès leur plus tendre jeunesse, les tiennent presque toutes trop éloignées de ces précieux avantages. J'ai donc eu raison d'insister aussi souvent que je l'ai fait dans le cours de cet Ouvrage, sur la nécessité d'élever les filles autrement que nous ne le faisons, si l'on veut que la génération qui nous succédera commence l'heureuse révolution qui mettra les femmes en état de nourrir, d'élever & d'instruire elles-mêmes leurs enfans. Comment s'y prendre pour réussir? Je crois en avoir démontré la possibilité, & en avoir indiqué les moyens. Il seroit ennuyeux pour mes Lecteurs de leur répéter tout ce que j'ai dit &

propoſé à ce ſujet. En élevant les filles pour être vertueuſes, fortes, courageuſes & inſtruites, il ne ſera pas poſſible que les enfans de l'un & l'autre ſexe qui naîtront d'elles, ne leur reſſemblent pour toutes les qualités du cœur, de l'eſprit & du corps, parce qu'elles les éleveront néceſſairement dans la pratique de toutes les vertus, de tous les talens, de tous les exercices dont leur éducation à elles-mêmes leur aura doué l'heureuſe habitude.

Quand cette ſalutaire révolution ſera parvenue à tous ſes ſuccès, quelle ſera la ſatisfaction des hommes qui nous ſuccéderont, lorſque, dans les emplois qui demandent de la force & du courage, ils auront des femmes en état de les ſeconder dans leurs travaux; d'en partager les fatigues, ſans ſe rebuter; les plus grands périls, ſans effroi? Quel plaiſir n'éprouveront-ils pas, lorſque, dans la carriere de leurs études, ils trouveront dans leurs compagnes des eſprits familiariſés avec Platon, Plutarque, Tacite, Newton, Boſſuet, Buffon, Maſſillon, Monteſ-

quieu, & les plus illustres Savans de tous les siecles; lorsqu'ils trouveront dans leurs compagnes des femmes capables de les suivre dans leurs occupations, de raisonner, de philosophier avec eux, de les animer dans de pénibles recherches, peut être même de les éclairer? De quel feu sacré ces mortels heureux ne se sentiront-ils pas pénétrés, lorsqu'ils verront leurs épouses chéries, d'une main presser contre leur sein les gages de leur mutuelle tendresse, de l'autre parcourir, avec autant de goût que d'intelligence, les écrits des plus grands Philosophes, des plus profonds, des plus fideles Historiens, & y choisir les exemples des plus sublimes vertus, pour les imprimer dans l'ame de leurs précieux rejetons, pour les rendre vraiment dignes de la noblesse de leur origine?

Je n'ai pu me dissimuler que le plan d'éducation que j'ai proposé seroit combattu, d'abord par tous les Instituteurs actuels, ensuite par les femmes elles-mêmes, & en général par la multitude de tous les hommes voués aux frivolités, aux désordres qui regnent

actuellement ſi impérieuſement dans tous les états, dans toutes les conditions. Entreprenant une réforme, de la nature de celle que je propoſe, comment aurois-je pu éviter de contrarier les principes & l'intérêt des uns, l'habitude & les goûts de tous les autres ? Je me flatte que j'aurai du moins pour moi le ſuffrage du petit nombre de ſages qui a ſu ſe préſerver de la corruption générale : ſi mon ſuccès ſe borne à cet avantage, je me conſolerai, en continuant de gémir ſur l'aveuglement de mon ſiecle, ſur ſon obſtination à ſe refuſer à tout ce qui peut tendre au bonheur & à la gloire des générations à venir.

La critique ne manquera pas ſans doute de m'oppoſer l'impuiſſance où les femmes ſont aujourd'hui de ſe livrer à la pratique de tout ce que je leur ai propoſé, ſur-tout pour tous les détails d'inſtruction & d'enſeignement dans leſquels je ſuis entré. Je conviens de cet obſtacle, & j'en ſens tout le poids ; mais je penſe en avoir préſenté les remedes, & je ne crois

pas qu'on puisse les regarder comme vraiment impraticables. Qu'une femme fasse un généreux effort sur elle pour se résoudre à nourrir & élever elle-même ses enfans, & à ne les pas quitter de vue un seul instant ; qu'elle prenne une ferme résolution de renoncer à toutes ces frivoles dissipations auxquelles elle prodigue aujourd'hui ses plus belles années & sa santé ; qu'elle se rende continuellement assidue aux amusemens, aux exercices & aux études de ses enfans ; qu'elle s'applique, dans ses actions & ses propos, à ne leur donner que de bons exemples & d'utiles leçons ; qu'elle renonce enfin à toutes ces folles & pernicieuses lectures, qui ne lui servent qu'à égayer sa molle oisiveté, & qu'elle y substitue celles qui pourront l'éclairer & la guider dans les devoirs de son état : je ne lui demande rien de plus. Dès que sa malheureuse éducation n'a pas permis qu'elle se trouve instruite de tout ce que j'ai conseillé d'enseigner aux enfans, qu'elle se fasse suppléer par des Maîtres, choisis avec la plus scrupuleuse attention ; rien n'est

plus naturel : mais qu'elle obſerve toutes les conditions que j'y ai miſes, &, dans tout ce qui regarde l'éducation de l'eſprit & du corps, qu'elle ne mette aucune différence entre celle de ſes filles & celle de ſes garçons. Que peut-on trouver dans tout cela de ſi difficile, de ſi rebutant pour une femme, pour peu qu'elle ſoit animée d'une vraie tendreſſe pour ſes enfans ; pour peu que l'amour de la vertu, l'amour de la patrie, l'amour de la vraie gloire, ne ſoient pas totalement bannis de ſon ame ? O vous, fieres Lacédémoniennes ! ô vous, vertueuſes Romaines ! ô vous, l'ame de tous les Conſeils des intrépides Germains, avec quel religieux enthouſiaſme ne vous livriez-vous pas de vous-mêmes à tous ces devoirs ! avec quel mépris ne regardiez-vous pas celles d'entre vous qui avoient la lâcheté de s'en écarter !

Que de contradictions le plan que j'ai tracé pour l'enſeignement n'éprouvera-t-il pas encore ? Il tend à détruire les anciennes habitudes qui tiennent les enfans, dix ou douze années en-

tieres, sur les bancs de nos Ecoles, d'où ils sortent aussi peu instruits qu'ils l'étoient en y entrant, sur le Dessin, l'Histoire Naturelle, la Botanique, l'Agriculture, les Arts méchaniques, la Géographie, la Physique expérimentale, l'Anatomie, la Médecine pratique, le Droit François, & l'Histoire. Les Langues Latine & Grecque absorbent ces dix ou douze années, sans laisser de place pour ces autres connoissances qui, cependant, sont au moins aussi essentiellement nécessaires à un jeune homme. Mais, m'objectera-t-on sans doute, comment faire entrer dans la tête d'un enfant la multitude de connoissances que je propose de lui donner, depuis l'âge de quatre ans que j'en commence l'enseignement, jusqu'à dix-huit, où je les regarde comme acquises. Ma réponse sera bien simple, & je la regarde comme victorieuse. Que l'on suive mon plan dans tous ses détails, on verra quels puissans ressorts je mets en action pour m'assurer de la docilité de mes éleves, pour faire naître chez eux le goût de tout ce que je

propoſe de leur apprendre, pour les tenir continuellement occupés, ſans apparence de gêne & de contrainte, & toujours au milieu des exercices les plus récréatifs & les plus favorables au ſuccès de leur éducation phyſique. Que l'on ſuive mon plan dans tous ſes détails, on verra qu'il n'y a aucun moment de perdu dans le tems que je deſtine à l'enſeignement d'un enfant. Tous les jours y ſont employés, & ne ſont point traverſés par cette prodigieuſe multitude de congés qui interrompt ſi fréquemment les exercices de nos Ecoles : je ne fais préciſément qu'employer le tems qui ſe perd dans ces conges, & celui que les enfans ſavent ſi bien dérober aux heures fixées, dans les méthodes actuelles, pour leurs études, à leur donner cette prétendue foule de connoiſſances dont on voudroit me reprocher que je les ſurcharge. Que l'on ſuive enfin mon plan dans tous ſes détails, on verra que j'en fonde les ſuccès ſur les ſoins aſſidus d'un pere & d'une mere vraiment animés de l'amour le plus tendre pour leurs en-

fans, mais également jaloux de les voir sortir de leur éducation solidement instruits, également jaloux de leur donner toutes les connoissances qui pourront répandre sur chaque instant de leur vie la jouissance de tous les agrémens capables de la rendre complétement heureuse. Qu'il est rare de rencontrer de pareils avantages entre les mains des Instituteurs de toute espece auxquels on confie, & souvent avec si peu de choix, la jeunesse des enfans ! J'en appelle au témoignage de tous ceux qui ont le malheur d'en faire la triste expérience.

Je conviens que, dans la génération actuelle, l'éducation sera très-dispendieuse ; mais elle ne le sera que pour elle : celle qui lui succédera s'en trouvera affranchie, si les femmes s'y trouvent avoir été élevées & instruites dans leur jeunesse comme je l'ai proposé. D'ailleurs, il est sensible que je n'ai en vue que des gens d'une fortune assez aisée pour ne rien épargner dans l'éducation de leurs enfans, & la rendre aussi complette qu'il est possible d'y prétendre.

On ne manquera pas auſſi de critiquer l'enſemble de toutes les marches que j'ai tracées pour chaque genre d'enſeignement, & de prétendre qu'elles ne réuſſiront pas avec toute la rapidité que j'ai compté en obtenir. Je ne réponds pas que toutes les meres ſe trouveront en état d'exécuter tous les conſeils que je leur donne, avec toute l'intelligence, toute la ſagacité, toute l'aſſiduité que je leur ſuppoſe : mais avec une volonté bien décidée de ſe faire ſuppléer dans tous les cas où elles ſe ſentiront avoir beſoin de ſecours, elles pourront ſe flatter de parvenir à leur but. Je ne réponds pas non-plus que l'aptitude des ſujets ſera égale en tous ; mais je penſe que les ſuccès des éleves, dreſſés & conduits dans mes principes, quel que ſoit leur caractere, quelles que ſoient leurs diſpoſitions, ſeront infiniment plus communs & plus prompts qu'ils ne le ſont & ne peuvent l'être dans nos Inſtitutions actuelles. Ils demanderont ſans doute, ſuivant la différence des circonſtances, différentes attentions, différens ſoins,

& c'est sur quoi l'intelligence des peres & des meres aura continuellement à s'exercer ; mais il est toujours certain que des enfans continuellement surveillés, continuellement animés à s'occuper, assidûment préservés de la contagion des mauvais conseils & des mauvais exemples, sans cesse éclairés par des raisonnemens assaisonnés des plus tendres effusions de cœur, & de l'intérêt le plus vif, auront bien de l'avantage sur ceux livrés à la merci d'une routine mal dirigée, entre les mains des mercénaires à qui on s'en rapporte pour les elever & les instruire.

Que l'on ne soit pas assez injuste pour me prêter le projet insensé d'étendre sur toutes les femmes indistinctement la nouvelle éducation que je propose. Je sais combien il seroit absurde, & même nuisible, de prétendre soustraire à leurs destinations toutes les classes des femmes ouvrieres. Le seul bien qui résultera, pour celles-ci, de l'exécution de mes idées, sera sans doute celui de l'imitation. Elles s'empresseront, d'après la même impulsion qui les régit aujourd'hui,

de copier les modeles que les Grands, que les gens riches offriront par tout à leurs yeux, & n'y trouvant plus que des exemples de vertu, de vraie & ſolide piété, de force & de courage, il eſt aiſé de penſer ſi elles ſeront promptes à ſe détacher de ce luxe, de cette molleſſe, de cette coquetterie, de cet eſprit d'irréligion, de ce dégoût de leur état, qu'elles ont malheureuſement puiſés dans les mœurs actuelles, dans la dépravation qui regne ſi univerſellement dans tous les états, dans toutes les conditions qu'elles voient au-deſſus d'elles. Si quelques-unes, cédant aux diſpoſitions dont la nature les auroit favoriſées, cherchent à ſortir de leur ſphere, pour s'adonner à l'étude des Sciences, ces phénomenes ne s'appercevront jamais, que dans la même proportion qu'on les voit paroître parmi les hommes deſtinés, par leur naiſſance, à remplir les derniers rangs de la ſociété.

Que l'on ne craigne pas non-plus qu'il puiſſe naître de cette ſalutaire révolution, aucun bouleverſement dans

l'ordre général & eſſentiel de la ſociété politique. Des femmes, ſolidement vertueuſes & inſtruites, ſeront incapables de s'arroger aucune domination deſtructive des Loix reçues, de l'ordre établi & convenu depuis tant de ſiecles. Attachées par principes à leurs devoirs & aux conventions générales de la ſociété, elles les chériront, &, par leur conſtance à les remplir, ſe montreront avides de mériter de plus en plus la confiance, le reſpect & l'amour des hommes.

Enfin, que l'on appréhende encore moins de voir renaître tous ces ridicules que Moliere s'étudioit à corriger chez les femmes de ſon ſiecle. Ils ne ſe rencontreront jamais chez celles qui auront reçu l'éducation que je propoſe de donner à leur ſexe. Les faux dehors des Sciences deviendront trop aiſés à reconnoître, pour qu'aucune femme puiſſe oſer entreprendre de s'en parer, & encore moins réuſſir à en impoſer à la multitude de Critiques éclairés qui ſe trouveront alors indiſtinctement répandus dans les deux ſexes.

Il n'eſt plus tems d'imiter les Peuples les plus renommés de la belle antiquité. Chez eux, l'éducation phyſique & morale des enfans occupoit la principale attention de leurs Gouvernemens : ils avoient ſur ces deux points des principes & des Loix que perſonne ne pouvoit tranſgreſſer, ſans s'expoſer, ou à la cenſure du Magiſtrat, ou à un mépris général. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût reprendre aujourd'hui leurs uſages ; mais combien n'y auroit-il pas de préjugés à combattre & à détruire, avant de perſuader aux peres & aux meres de notre ſiecle que leurs enfans ſont encore plus à l'Etat dont ils naiſſent ſujets, qu'à eux-mêmes ? Bornons-nous à favoriſer l'heureuſe révolution que je propoſe, par le ſecours des bons exemples, qui ameneront infailliblement celui de l'imitation.

C'eſt l'exemple des Grands & des Riches qui a répandu & répand encore tous les jours, dans les conditions inférieures, le goût de la molleſſe & de l'oiſiveté, la ſoif des faux plaiſirs, une paſſion effrénée pour le

luxe. Si les Grands & les Riches, par un heureux retour dans les ſentiers de la vertu & de l'amour de la vraie gloire, viennent à ne plus offrir, dans les deux ſexes, que des exemples de force, de courage & de bonnes mœurs, de goût & d'amour pour les Sciences & les Beaux-Arts, ne ſera-t-il pas naturel d'en attendre les plus heureuſes influences en faveur de tous les ordres inferieurs de la ſociété des Peuples ? Si les femmes des Grands & des Riches ſe montrent jalouſes de remplir tous les devoirs de leur ſexe, dans l'éducation phyſique & morale de leurs enfans, avec quelle rapidité celles de ces mêmes claſſes inférieures ne ſe porteront-elles pas à les imiter, dans tout ce que leur condition & leurs facultés pourront permettre ? Si les ſecours manquent à celles-ci pour les ſeconder dans cette ſalutaire révolution, il ſera bien aiſé de leur en faire naître de très-abondans. Que l'Etat ſe charge de faire à ſes frais des Etabliſſemens pour former au plutôt des ſujets capables de ſuppléer à l'incapacité & au défaut d'aiſance des peres & meres, & la

difficulté diſparoîtra bien promptement.

Combien n'y a-t-il pas de fondations, dans l'étendue du Royaume, qui, par les abus qui regnent dans leur emploi, ſe trouvent aujourd'hui totalement éloignées de leur objet primitif, ſoit par l'application que l'on en fait à des ſujets de familles très-aiſées pour leſquelles les fondateurs ne les avoient certainement pas deſtinées, ſoit par la forme & le fonds de l'enſeignement & de l'éducation morale, qui ne rempliſſent nullement les intentions de ces mêmes fondateurs ? Ce n'eſt point ici le lieu d'étendre ces idées, elles exigeroient des détails qui me feroient excéder les bornes que je me ſuis preſcrites.

Je me garderai bien d'étendre plus loin ce projet ; je n'ai peut-être déjà donné à la critique que trop d'ombrages. Pour pouvoir compter ſur la révolution générale dont il s'agit, attendons que les premiers ſuccès, dont je me ſuis flatté, aient ſuffiſamment éclairé la génération préſente. Dès qu'elle ſera parvenue à cet heureux

point, il sera tems alors de donner aux idées que j'ai présentées dans cet Ouvrage, la perfection dont on les croira susceptibles. Toute la grâce que j'ose demander, est de ne me point prêter des torts que je n'aurai pas mérités. Je n'ai eu nulle intention de rien innover dans les études de la Jeunesse ; & si l'on veut suivre sans partialité mes vrais principes, on verra que les changemens que je propose se réduisent à rendre les femmes capables de présider à ces études, comme possedant seules, par excellence, le précieux ascendant duquel dépendent progressivement la confiance & la docilité d'un enfant. On verra encore que tous les changemens que je propose consistent à n'engager les enfans dans les Sciences qui demandent de profondes méditations, qu'à l'âge où la conception & le jugement sont assez ouverts pour en pouvoir digérer & surmonter, sans ennui, sans dégoût, toutes les difficultés. Je n'ai fait en cela, que copier, pour ainsi dire, la méthode que suivoient les Grecs & les Romains. Je ne crois pas

que chez eux on s'attachât à décerner des prix pour des efforts d'une mémoire purement littérale : mais on s'y appliquoit à former des eſprits ſolides, & à les orner, autant par la force des bons modeles, que par l'aſſiduité des raiſonnemens & des explications qui pouvoient les faire goûter, en faire ſentir toutes les beautés, tous les avantages. Les exercices de l'eſprit n'y excluoient jamais ceux du corps, & on évitoit le plus qu'on le pouvoit de renfermer des foules de jeunes gens dans des Claſſes où une abondance inévitable de vapeurs méphytiques, mêlée à une pouſſière continuelle, n'auroit pu être qu'infiniment nuiſible & aux Maîtres & aux éleves. Bien loin qu'une ſi ſage méthode puiſſe expoſer à perdre le tems précieux des premieres années de l'enfance, elle y gagnera au contraire l'avantage d'être ſolidement conduite dans les vrais ſentiers de la Religion, & d'acquérir dans de ſalutaires récréations, & ſans la diſtraire des études deſtinées pour un âge plus mûr, une infinité de talens & de connoiſ-

sances dont l'utilité se répandra, en caracteres ineffaçables, sur toute la durée de son existence.

Les partisans des usages actuels prétendent que rien n'est si gai qu'un enfant qui court de sa Pension à son College, ou de son College à sa Pension; d'où ils concluent que l'on a grand tort de se récrier sur la forme de leur éducation dans les Colleges & dans les Pensions, puisqu'on les voit communément sortir si contens des uns & des autres. Quelqu'un pourroit-il bien assurer que cette gaieté générale n'est pas le plus souvent causée par l'interruption du genre d'esclavage auquel un enfant est soumis sous la férule de ses Instituteurs? Que l'on voie, au milieu de la plus turbulente gaieté des enfans, paroître, soit un Professeur, soit un Maître, & sur le champ la question sera décidée, si l'on excepte un très-petit nombre de sujets, à qui une supériorité de progrès donne peut-être, dans ces momens, quelque privilege.

L'éducation actuelle, bien enten-

due, bien conduite, peut ſans doute avoir certains ſuccès; mais il n'eſt pas poſſible qu'ils puiſſent égaler ceux de la méthode que j'ai tracée.

Puiſſent les efforts de mon zele, répandus dans cet Ouvrage, être goûtés, & réuſſir comme je le déſire! Une telle récompenſe ſera bien chere à mon cœur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé : *De l'Education phyſique & morale des Enfans des deux ſexes;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 5 Novembre 1784.

LOURDET, Prof. Royal.

Le Privilege de cet Ouvrage ſe trouve aux Enfans élevés dans l'ordre de la Nature.

CATALOGUE

De quelques Articles relatifs tant à l'éducation qu'aux maladies des Enfans, qui se trouvent chez le même Libraire.

Discours sur l'Education, par M. Auger. *Rouen*, 1755, *in*-12. 2 liv. 10 s.

Traité sur l'Education. *Avignon*, 1770, *in*-12. 2 l. 10 s.

Enfans élevés dans l'ordre de la Nature, ou Abrégé de l'histoire naturelle des Enfans du premier âge, par M. de Fourcroy. *Paris*, 1783, *in*-12. 2 l. 5 s.

Traité des maladies des Enfans, traduit de Wan-Swieten, par M. Paul, Médecin. *Paris*, 1769, *in*-12. 2 l. 10 s.

Le même, auquel on a joint le Traité des maladies aiguës des Enfans, trad. de l'Angl. de Hartis. *Paris*, 1780, *in*-12. 3 l. 12 s.

Histoire de l'Inoculation de la Petite Vérole, ou Recueil de Mémoires, Lettres, Extraits & autres Ecrits sur la Petite-Vérole artificielle, par M. de la Condamine. *Avignon*, 1771, *in* 12. 3 liv.

Cours d'Etudes à l'usage des Eleves de l'Ecole Royale Militaire. *Paris*, 1777, quarante-six Parties *in*-12.

Chaque Partie se vend séparément.

Cours d'Education à l'usage des Demoiselles, par M. Wandelincourt. *Rouen*, 8 vol. *in*-12. *broch.*

Petit Magasin des Enfans, contenant un Cours complet & précis d'Education, mis à la portée des Enfans des deux sexes. *Paris*, 1785, 2 vol. *in*-12. 4 liv.

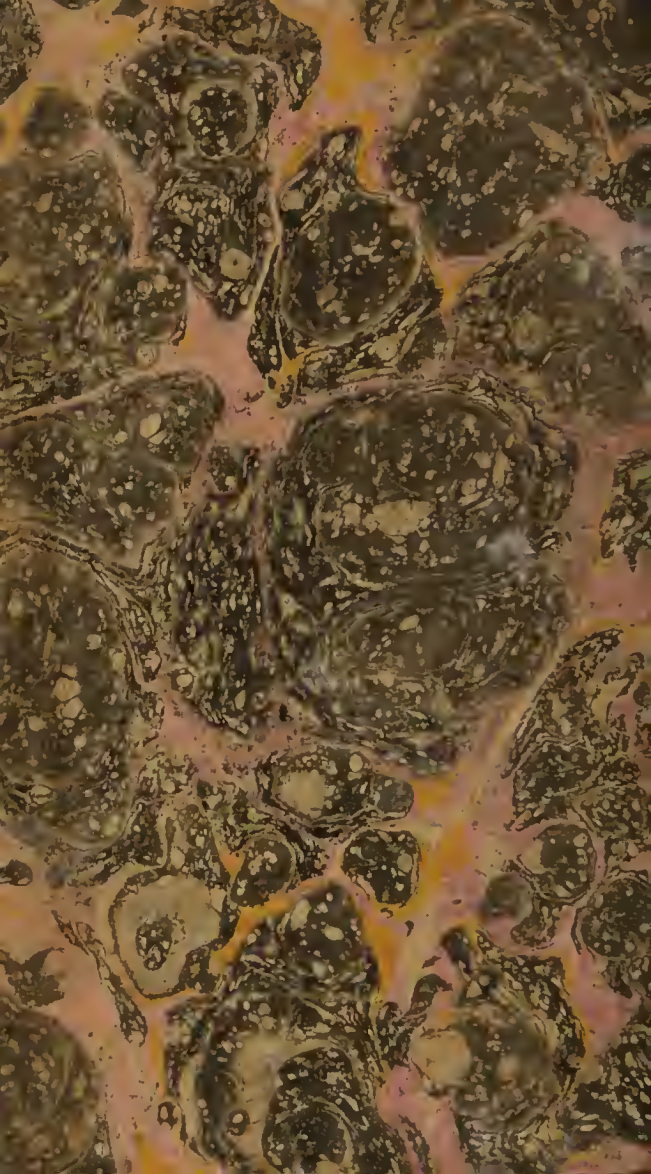
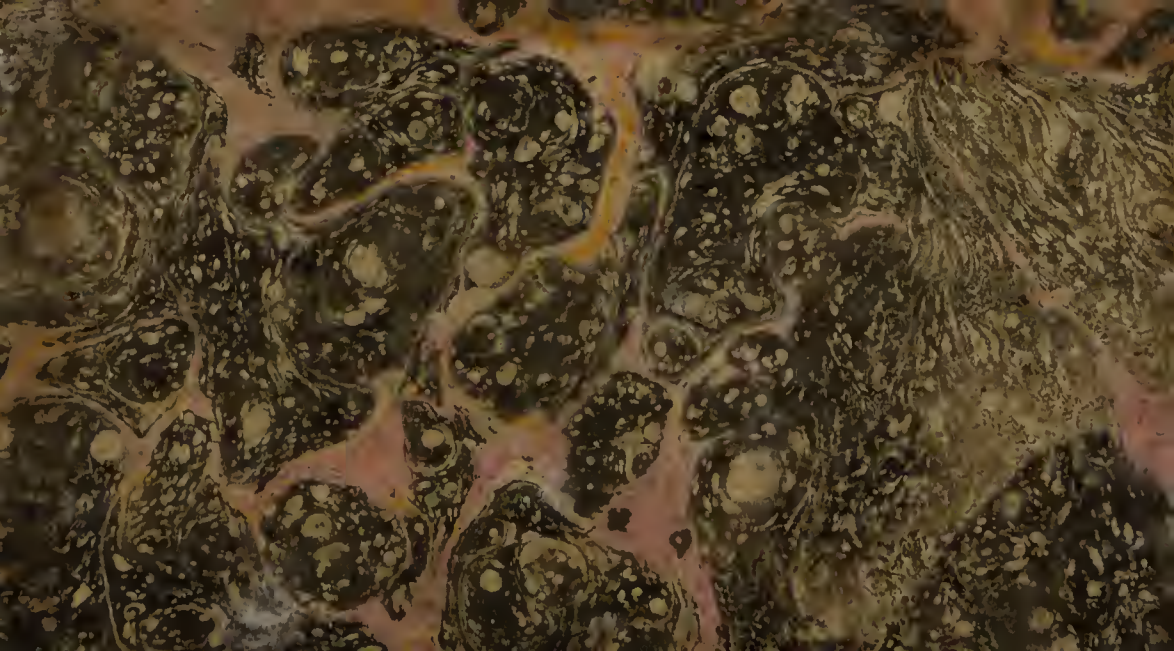
Le même, 2 vol. papier fin. 5 liv.

Principes de Morale, tirés des anciens & des modernes, propres à former les Jeunes-gens qui entrent dans le monde, par M. le Pileur d'Apligny. *Paris*, 1781, *in*-12. 2 l. 10 s.

Choix de Lettres du Lord Chesterfield à son fils, traduit de l'Angl. par M. Peyron. *Paris*, 1776, *in*-12. 2 l. 10 s.

Instruction d'un Pere à son fils, sur la maniere de se conduire dans le monde, par Dupuy. *Paris*, 1762, *in*-12. 2 l. 10 s.

Instruction d'un Pere à sa fille, tirée de l'Ecriture-sainte, sur les plus importans sujets concernant la Religion, les mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde, par le même. *Paris*, 1784, *in*-12. 3 liv.

Education d'un jeune Seigneur. *Paris*, 1728, *in*-12. 2 l. 10 s.

A PARIS, chez CL. SIMON, Imprimeur de Mgr. l'ARCHEVÊQUE, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves. 1785.